



LA VILLARDIÈRE
**CASSE-COU
CATHODIQUE**

EMMANUELLE GAYE
**RÉPROUVÉE
LEVEZ-VOUS!**

ET AUSSI: JOACHIM SON-FORGET, LA GRELINETTE, LIGUE DU LOL,
OLIVIER GERMAIN-THOMAS, SÉBASTIEN LAPAQUE, MATTHEW
GOODWIN, JAMES CASPIAN, WOODSTOCK, SOLJÉNITSYNE,
FRANÇOIS TAILLANDIER, YEO SIEW HUA, LAUREL & HARDY...

L'INCORRECT

Faites-le taire!

DAU
Expérience totale

REPORTAGE
Le Brexit impossible ?

LGBT
*Trans contre féministes :
la guerre est déclarée*



Paysans

contre Monsanto, la grande distribution,
les Chinois, le remembrement...

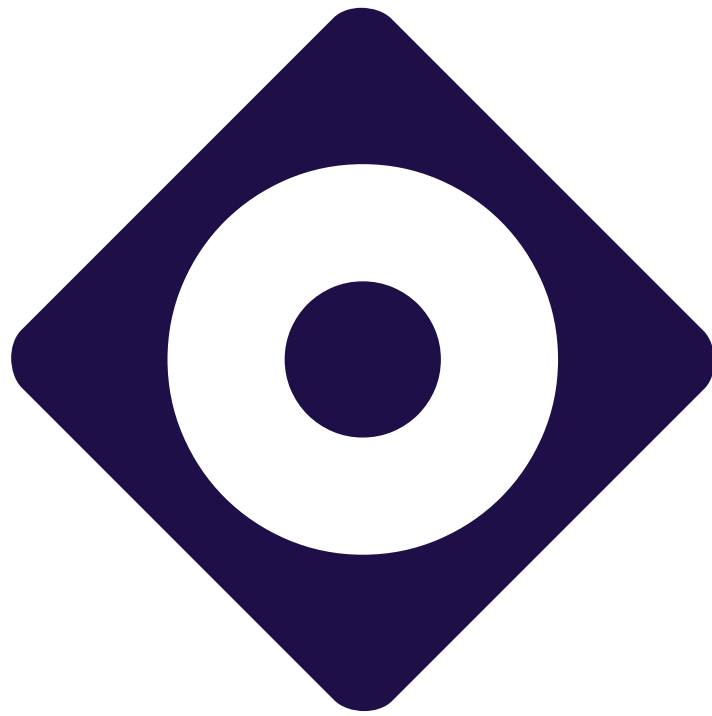
**LE DROIT
du SOL**

BEL/Lux: 6,40 € - CH: 9,50 FS © Jacques Terpant pour L'Incorrect

L 13401 - 19 - F - 5,90 € - RD



-TERPANT, 2019,



lincorrect.org

Éditorial



Par Jacques de Guillebon

FRAGMENTS DE FRANCE

La longue litanie des samedis jaunés depuis novembre aura-t-elle finalement produit le contraire de ce que recherchaient ses participants ? Détonation à mèche lente, allumée il y a quarante ans, cette révolte ressemble plutôt à une grenade à fragmentation, et fragmentation d'une France qui n'avait peut-être pas besoin de cette mise à nu. Mais sont-ce les gilets jaunes qui ont dénudé notre monde, ou sont-ils seulement l'enfant qui a poussé le cri naïf que les courtisans rechignent à prononcer : le roi-peuple français est nu ? Faut-il incriminer des meneurs qui n'en peuvent mais, portés au pavois par une foule en manque de représentation ; faut-il faire porter aux gilets jaunes le chapeau du complotisme, de l'antisémitisme, de la haine des supposés puissants – ou à l'inverse ne faut-il voir dans ces quolibets, insultes, crachats insensés que la révélation forcément hideuse d'une tuberculose qui ronge de longtemps notre corps politique ?

L'antisémitisme, dont l'on sait depuis le XIX^e siècle qu'il est le socialisme des imbéciles, n'est aujourd'hui que la traduction achevée de la défiance généralisée de l'homme youtubé vis-à-vis de toutes les vérités, de toutes les réalités, de tous les pouvoirs. De même que l'imprimerie produisit Luther et sa Réforme et la naïveté demi-savante des premiers humanistes que la fréquentation frénétique des textes enfin disponibles rendait sûrs d'eux-mêmes, de même l'abracadabrantesque youtubisation du monde a fait du moderne un âne averti, certain que le vrai se trouve là, présent plus que nulle part ailleurs, dans les pixels du faux. Qui est sûr de soi-même n'est plus jamais sûr de rien.

Aussi Jean-Vidéo s'est-il pris à douter de tout, sinon de son intelligence et de sa capacité d'interprétation. Baloo de la mondialisation, il lui en faut peu pour être soupçonneux. Le banquier manipule chiffres et argent, donc le banquier ment et vole. Élémentaire. Ce qui n'est pas tout à faux devient illico vérité suprême. Ce qui n'existe pas est forcément caché. Logique.

Le paradoxe, c'est que les élites et le pouvoir étant eux-mêmes le fruit de l'époque ont développé un complotisme en miroir, persuadés que des forces obscures s'agitent derrière le petit peuple qui les conteste

Mais le paradoxe, c'est que les élites et le pouvoir étant eux-mêmes le fruit de l'époque ont développé un complotisme en miroir, persuadés que des forces obscures s'agitent derrière le petit peuple qui les conteste, et d'accuser pêle-mêle Trump, Poutine, extrême droite et Iraniens. L'auto-intoxication a gagné tous les camps. Ainsi que dans le roman de Chesterton *Un Nommé Jeudi*, tous les membres de la société secrète anarchiste se révèlent à la fin des policiers infiltrés, dans la France de 2019 tout Français complotiste se révèle le comploteur de quelqu'un d'autre. Dans ce nouveau contrat social qui n'est plus

qu'un contrat de défiance, le fils se lève contre son père, l'administré contre son maire, l' élu local contre l'énarque, le haut fonctionnaire contre le pouvoir législatif, le sénateur contre l'Élysée, enfin le conseiller présidentiel contre la puissance étrangère. Nous autres fous qui avons tout perdu sauf le soupçon qui nous fait croire encore à notre intelligence, refusant d'être gouvernés par qui que ce soit nous avons créé les conditions du chaos sans fin. Quand le pouvoir, sous les traits d'Emmanuel Macron en l'occurrence, s'est érigé lui-même par des méthodes « disruptives », dans un populisme élitiste, il se

condamne à périr par où il a gagné. Entrer dans le « nouveau monde » supposait d'abandonner toutes les vérités anciennes : il fallait cependant en prouver de nouvelles, ce qui n'a pas été fait. Preuve éminente en est faite dans la sphère de la justice contemporaine, fondée sur la délation : les balanceurs de porc d'hier sont les balancés d'aujourd'hui ; les SJW d'hier sont les ligueurs de Lol du jour. Jésus l'avait pourtant dit il y a deux mille ans : qui lapide sera lapidé. Qui disrupte sera disrupté.

La démocratie des instincts, en haut comme en bas, est condamnée à s'autodétruire, si nous ne recouvrons la capacité de jugement et la raison saine, c'est-à-dire mesurée. L'homme nouveau n'existe pas, il faut nous y faire, et il faut nous résoudre à reconsidérer la politique pour ce qu'elle est, la gestion de la part maudite de l'humanité. Non comme des Machiavel, mais comme des sages, qui pardonnent et rassemblent. Qui recollent les fragments de la France dispersée. Comme fit Henri IV. ♦

JOACHIM SON-FORGET

Parce que c'est Son-Forgeeet !

Il aurait pu devenir musicien, il est devenu médecin. De sa passion pour la musique et en particulier le clavecin, Joachim Son-Forget a gardé un indéniable sens du rythme. Et pianotant sur son smartphone, il déchaîne les orgues de la polémique.

L'homme est affable et courtois, trentenaire à l'aise dans ses Adidas Superstar sur lesquelles retombe son pantalon de costume. Extrêmement loin de l'image que laisse deviner son compte twitter. C'est pourtant l'oiseau bleu qui l'a fait sortir du rang des « anonymes de la Macronie ». Pour ce faire, sonate en trois temps. Premier, chez Jean-Jacques Bourdin en juin dernier, l'inconnu député des Français de l'étranger (Suisse et Lichtenstein) dénonce « le retour de la morale qui serait le début de la charia ». Deuxième mouvement, lorsque les « justiciers de la morale suprême » s'attaquent à Marcel Campion pour un débordement « homophobe », Joachim Son-Forget prend publiquement et contre son camp la défense du roi des forains.

Si le grand public ne l'a pas encore repéré, les spécialistes de la politique sont interloqués. Nous sommes en septembre. Bouquet final en décembre lorsqu'il s'en prend violemment à la sénatrice écologiste Esther Benbassa, moquant notamment son physique disgracieux. Prémédité, ou non ? « Elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment », dit le sourire d'un gamin effronté. « Elle était, un peu sans le vouloir, le clou de mon spectacle ».

Mais quel spectacle ? Mais pourquoi cet apparent pétage de câble ? Pour le comprendre, il faut fouiller dans l'histoire de l'écu de la nation. Rien n'a jamais prédisposé le jeune Joachim Son-Forget à demeurer un mouton. Adolescent, il s'évade du conservatoire « par rejet total de la relation maître-élève ».

À mesure que se déroule l'entretien, on dirait que le député qui se tient en face de nous présente des curieuses similitudes avec Emmanuel Macron. Famille de la bourgeoisie provinciale de droite, éducation catholique dont « il a coché toutes les cases jusqu'à la confirmation », le jeune Joachim était lui aussi fasciné par le général de Gaulle et Philippe de Villiers. « Quand on a grandi à 30 minutes de Colombey-les-deux-Églises on n'a pas vraiment le choix », sourit-il encore. Mais Philippe de Villiers ? « Avec Le Puy du Fou, il a rappelé ce qu'était la France culturellement. Quant à l'homme politique, je suis fasciné par sa gestion locale de la Vendée et sa capacité à fédérer au-delà les clivages politiques ».

Une similitude avec le président qui explique sans doute la grande affection que lui porte Joachim Son-Forget : « C'est

un provincial qui a un comportement de provincial avec ses intimes. Je suis certain qu'il possède ça au fond de lui : l'attrait pour les plaisirs simples et les grosses blagues. Malheureusement, on a trop grossi son trait de banquier déconnecté du peuple. » C'est justement le projet d'Emmanuel Macron qui a séduit Son-Forget. Comment cet expatrié en Suisse s'est-il retrouvé député à 35 ans ? Après avoir fréquenté pendant quelque temps la fédération locale du PS, Joachim Son-Forget est bombardé candidat LREM.

« Je suis rentré au PS par hasard. J'aime assez cet adage qui dit que lorsqu'on n'est pas de gauche à 20 ans, on n'a pas de cœur, et lorsqu'on l'est encore à 40 on n'a pas de tête. J'ai eu la faiblesse de penser pendant un temps que j'étais de gauche ».

« Si En Marche c'est de droite et de gauche, pourquoi on pète la gueule des mecs qui proposent des idées de droite ? »
Joachim Son-Forget

Presque un repentir de la part de celui qui ne cache pas son agacement voire son ressentiment contre ses ex-collègues LREM. « J'ai rejoint ce parti qui avait l'ambition de parler à la gauche et à la droite. Or j'ai compris très vite que la majorité n'était qu'une officine des fins de race du Parti Socialiste. Si En Marche c'est de droite et de gauche, pourquoi on pète la gueule des mecs qui proposent des idées de droite ? » Entendant cela, on comprend mieux ses provocations. Il ne supporte plus « la génération

des assistants parlementaires devenus députés. Il ne leur reste plus que le superficiel politiquement correct. Cette posture moralisante qui n'obéit à aucune conviction personnelle ».

Plus loin encore, « ces petits mecs qui jouent aux « Social Justice Warriors sont en réalité les héritiers de Foucault et Derrida. De cette pseudo-philosophie malheureusement exportée. Quand je vois un copain des Balkans intellectuel de gauche lire du Derrida, j'ai envie de lui arracher des mains en lui disant : « Mais mon gars la France ce n'est pas ça, referme-moi cette merde ». On l'aura compris, Joachim Son-Forget n'aime pas la gauche caviar. Il préfère jouer sa partition de vilain petit canard loin de LREM siégeant aujourd'hui à l'UDI, parlant aux jeunes à coups de montages référencés geeks. Incarnant en même temps le pire et le meilleur de la société post-moderne. En sortant, on veut crier au génie ou au fou. Dans tous les cas, il faut traverser les travées du Palais-Bourbon pour se convaincre que l'on vient de rencontrer un député de la nation. Génial et désespérant. ♦ Louis Lecomte et M.E.



VIRGINIE PRADEL

Beauté fiscale

Avocate fiscaliste, fondatrice de l'Institut Vauban, Virginie Pradel est décidée à lever le voile sur la pression fiscale.

« **I**l y a une véritable opacité de l'État sur la fiscalité ». Virginie Pradel n'y va pas sans détour : « Les Français ne savent pas ce que l'État leur prélève et encore moins ce qu'il fait de leur argent ». Indignée – ce sont ses propres mots – par cette désinformation, elle estime nécessaire que les Français sachent comment et pourquoi ils contribuent.

Grande lectrice de Hannah Arendt et Patrick Buisson, Virginie Pradel, 30 ans, suit des études de droit et d'histoire, avant de se tourner, par confort puis par passion, vers la fiscalité. Elle entame un doctorat en travaillant pour divers instituts comme l'Institut de Recherche et d'Études Fiscales (IREF) ou la Fondation Concorde.

Au fil de ses recherches, elle découvre tout un système de prélèvements, d'impôts, et de taxes qui s'accumulent sur le dos du contribuable, particulier ou entreprise, sans que celui-ci y comprenne quoi que ce soit. Illustrant ainsi à merveille la phrase célèbre de Clemenceau : « La France est un pays fertile : on y plante des fonctionnaires et il y pousse des impôts ».

Résolue à déchirer le brouillard qui cache mal la voracité d'un État tentaculaire et omniprésent, Virginie Pradel prend modèle sur l'étranger : « Regardez ce qui se fait aux États-Unis, chaque projet de loi de finances est précédé d'un débat auquel les citoyens, et donc les contribuables, sont étroitement associés et dûment informés. En France, rien de tout cela. Tout se fait entre initiés ! » À cet égard, elle considère le mouvement des Gilets Jaunes – dont le point de départ est une révolte contre la hausse du prix du carburant – comme symptomatique du ras-le-bol fiscal des Français.

Talentueuse, elle crée en 2017 avec le magistrat Charles Prats, spécialiste de la lutte contre les fraudes fiscales, l'Institut fiscal Vauban. Objectif, informer le contribuable en analysant les politiques fiscales et dénoncer les pratiques abusives de l'administration française.

Pourquoi se référer à Sébastien Le Prestre de Vauban plutôt que connu pour ses fortifications militaires ? Parce qu'il fut aussi, rappelle Virginie Pradel, un grand serviteur de l'État et un grand penseur de l'impôt par sa publication de *La Dîme royale*, essai dans lequel il prône une réforme fiscale audacieuse. À

cet égard, Virginie Pradel souhaite l'instauration d'un impôt proportionnel égalitaire dit *flat tax* (avec deux taux) qui résulterait de la fusion de la CSG et de l'impôt sur le revenu progressif, en contrepartie de quoi les niches fiscales seraient totalement supprimées.

Si Virginie Pradel dénonce régulièrement la doxa étatiste et socialisante – « Prenez le collectif des Économistes Atterrés par exemple, ils ont une vision beaucoup trop romantique de l'économie » – elle ne se définit pas comme libérale. En effet, la présidente de l'Institut Vauban se veut conservatrice et reproche aux libéraux d'être hostiles par principe à l'État, là où elle ne voit qu'un excès, dû à l'idéologie. Elle considère que la transmission via le lien familial est fondamentale pour assurer la pérennité d'une société digne de ce nom.

Quand on lui demande si elle oppose le capitalisme français paternaliste et familial au capitalisme anglo-saxon mondialisé, elle s'empresse de briser un cliché : « Aux États-Unis, l'immense majorité des grandes entreprises sont familiales, comme Mars par exemple ».

Profitant de sa médiatisation galopante, Virginie Pradel s'en prend sans ménagements aux orthodoxes marxistes comme la haine des riches : « Quels riches ? À partir de quand est-on un « riche » ? », ou aux lubies progressistes d'Emmanuel Macron, comme par exemple l'augmentation des droits de succession et le remplacement de l'ISF (Impôt de Solidarité sur

la Fortune) par l'IFI (Impôt sur la Fortune Immobilière) « ce qui traduit chez lui un mépris pour l'enracinement et la transmission du capital et du patrimoine ».

Elle rappelle enfin que l'augmentation, proposée par Terra Nova, de la fiscalité sur les droits de succession toucherait principalement la classe moyenne, qui a bénéficié de la hausse de l'immobilier au cours des dernières années et n'a pas les moyens de pratiquer l'optimisation fiscale comme les classes supérieures.

Farouchement attachée à la possibilité de vivre dignement du fruit de son travail sans se faire taxer outre mesure par l'État, Virginie Pradel souhaite porter la voix du contribuable. Être un haut-parleur. Une lanceuse d'alerte.

◆ Emmanuel de Gestas

La présidente de l'Institut Vauban se veut conservatrice et reproche aux libéraux d'être hostiles par principe à l'État, là où elle ne voit qu'un excès, dû à l'idéologie.



BERNARD DE LA VILLARDIÈRE

Aristo reporter

Le succès d'« Enquête exclusive » n'a pas donné la grosse tête à Bernard de La Villardière. Si c'était à refaire, le producteur sexagénaire aurait volontiers troqué le micro du journaliste pour l'habit d'humanitaire.

L'accusation d'islamophobie, portée contre lui par Cyril Hanouna et Edwy Plenel, après le tournage en 2016 de « Dossier tabou, » consacré à l'islam en France, le fait sortir de ses gonds très policés. Du canapé de son bureau où il nous reçoit dans une impasse discrète de Neuilly, La Villardière, chemise blanche impeccable, peste contre le politiquement correct. « Être traité d'islamophobe, c'est exactement comme revêtir l'habit d'anti-communiste primaire avant l'éclatement du bloc de l'Est. L'objectif est de me disqualifier en me faisant passer pour un croisé débarquant en terre musulmane à Sevrans ».

La parution de l'intégralité des rushs lui rendra justice. « J'ai dit bonjour et n'ai pas provoqué qui que ce soit. Je n'ai fait que répondre à l'interdiction de filmer quand j'ai expliqué aux jeunes de Sevrans que j'étais chez moi. Le salafisme qui se propage dans certaines banlieues est une idéologie totalitaire et doit être dénoncé ». Cette polémique lui vaudra l'honneur de voir son nom inscrit dans la liste des journalistes à abattre trouvée sur un recruteur de Daech, Rachid Kassim. Et la compagnie forcée d'un groupe de protection rapprochée pendant des mois. « Très désagréable d'être suivi par deux policiers du matin au soir, y compris en vacances. Aujourd'hui encore, les locaux de ma société Lignes de front n'ont aucune enseigne. Je dois en partie ces précautions à ceux qui me traitent d'islamophobe, ce qui est incongru vu mon parcours. Si je n'avais pas été journaliste, j'aurais été humanitaire ». Mais comme Rostand le faisait dire à Cyrano : « On n'abdique pas l'honneur d'être une cible ».

Bernard de La Villardière a beaucoup voyagé, parfois longuement, en tant que journaliste ou humanitaire. Il a présidé Solidarités internationales et reste vice-président de Care France. Les camps de réfugiés de Birmanie, d'Irak ou du Liban, peuplés essentiellement de musulmans, lui sont familiers. C'est le Liban qu'il décrit dans *L'homme qui marche* paru en 2016, qui a été le creuset de sa vocation de journaliste apparue vers 14 ans : « J'ai vécu une enfance d'expatrié, mon père était cadre chez Pont-à-Mousson, en Italie, puis au Liban. À partir de 1972, le pays de miel et de sang a basculé dans la guerre civile, traitée de façon biaisée par les médias. Il y avait d'un côté les riches chrétiens

et de l'autre les pauvres musulmans. Cette grille de lecture crypto-marxiste m'a poussé à témoigner, un jour, en vérité ».

Issu de la bourgeoisie catholique de droite, curieuse et ouverte aux autres cultures, l'agnostique Bernard de La Villardière forgera sa vocation à la lecture des livres de Lartéguy, Raspail et Kessel qui peuplent la bibliothèque familiale. Il veut devenir reporter de guerre au grand dam de son père qui lui aurait préféré une carrière dans la banque ou la haute fonction publique. Pas le genre du jeune homme, trop indépendant, qui préfère emprunter les chemins de traverse.

La Villardière tente de suivre celui de l'École supérieure du commerce extérieur d'où il est exclu au bout d'un an. La réaction de son père est directe : il lui coupe les vivres. La future star du journalisme financera seule au début des années 80 ses études de lettres modernes, puis de sciences politiques, en enchaînant les petits boulots d'intérim : un jour chauffeur pour Mobutu, le lendemain serveur chez les Schoendoerffer, le surlendemain déménageur de l'appartement de Claude François. Jusqu'au CELSA où Bernard tâte enfin du métier auquel il se sait destiné.

Philippe de Villiers l'embauche à Alouette FM avant de le licencier au bout de huit mois pour raison financière : « À 15 jours près, j'ai failli me marier chômeur ». Séjour au Journal de l'île de la Réunion, retour à

Paris comme pigiste, et c'est un autre départ pour Tanger à Radio Medi 1. Après France info, RTL et LCI, La Villardière passe un cap en présentant l'émission de Patrick de Carolis « Zone interdite » sur M6 pendant six ans, avant de rouler tout seul. Sa jeune et bien nommée société Ligne de Front réalise « Enquête exclusive » pour la chaîne depuis 2005.

Le magazine de grands reportages devient vite hebdomadaire. « On vient de fêter la 500^e, se félicite le chef d'entreprise, mais là je dois vous laisser. J'ai un dîner avec Charlotte Rampling, c'est une icône ». La Villardière assume totalement aimer le polo et les mondanités, apprécier autant les champs de bataille que les parcours de golf, et par-dessus tout se fiche parfaitement d'être une caricature. Bon sang ne saurait mentir.

♦ Guillaume Fischer

« Il y avait d'un côté les riches chrétiens et de l'autre les pauvres musulmans. Cette grille de lecture crypto-marxiste m'a poussé à témoigner, un jour, en vérité »

Bernard de La Villardière



L'INCORRECT

Faites-le taire!

Directeur de publication
Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction
Jacques de Guillebon

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Dumoulin

Directeur artistique
Nicolas Pinet

Directeur commercial et web
Arthur de Watrigant

Rédacteur en chef Culture
Romaric Sangars

Rédacteur en chef Monde
Hadrien Desuin

Rédacteur en chef L'Époque
Matthieu Baumier

Rédacteur en chef Politique
Bruno Larebière

Rédacteur en chef Portraits
Louis Lecomte

Rédacteur en chef Essais
Rémi Lélian

Rédacteur en chef Web
Gabriel Robin

Rédacteur en chef Vidéo
Laszlo Kovacs

Comité éditorial: Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Julie Graziani, Bérénice Levet, Matteo Gaduelo, Théophane Le Méné, Bertrand Lacarelle, Marc Eynaud, Gwen Garnier-Duguy, Matthieu Falcone, Jérôme Besnard, Yrieix Denis, Jupiter

Photographe: Benjamin de Diesbach
Graphiste: Jeanne de Guillebon

Stagiaires: Louis Lecomte, Rozenn Cozanet
Cantinière: Laurence Préault

Ont collaboré à ce numéro: M.E, Emanuel de Gestas, Guillaume Fischer, Jean-Baptiste Noé, Claude Lenormand, Guillaume Bernard, Olivier François, Pierre Valentin, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Dominique Lelys, Yrieix Denis, Marie Dumoulin, Alain Leroy, Paul Castel, Sylvie Perez, Frédéric de Natal, P.G Warlock, Claude Castille, Grégoire Marnel, Élie Collin, François Gerfault, Al-Amin Emran, Jean-Emmanuel Deluxe, Alain Blanville, Alain Leroy, Jérôme Malbert, Mélanie Marcel-Sorgue, Eugène Le Bobinnec, Didier Lemaire, Romée de Saint Cérans, Joseph Gynt, Jeanne Gaillard, Serge Gadat, Mathieu Bollon, Bernard Quiriny, Jean-Baptiste Noé, Paolo Kowalski, Élodie Perolini, Grégoire Marnel, Nicole Esterolle, Mathieu Bollon, André Laréguy, Victor Tarot, Jérôme Malbert, Caroline Soulères, Jacques Terpent

Responsable impression
Henri Charrier

Impression
Estimprim
8, rue Jacquard
25000 Besançon

Secrétariat/Abonnements
Jeanne Bert

ISSN: 2557-1966

Commission paritaire: 1019 D 93514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS L'Incorrect

Courriel: contact@lincorrect.org

Courrier et abonnements:

L'Incorrect

28, rue saint Lazare – BP 32149

75425 Paris cedex 09

lincorrect.org

facebook.com/lincorrect

twitter: @MagLincorrect

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.

Sommaire



PAYSANS LA MORT EST DANS LE PRÉ ?

ENTRÉE

3. FRAGMENTS DE FRANCE

4. JOACHIM SON-FORGET

Parce que c'est Son-Forgeet !

6. VIRGINIE PRADEL

Beauté fiscale

8. BERNARD DE LA VILLARDIÈRE

Aristo reporter

EN BREF

12. LA GRELINETTE EST-ELLE DE DROITE ?

13. CONSERVATISME D'ABORD !

L'ÉPOQUE

15. TU NE GAGNERAS PLUS TON PAIN À LA SUEUR DE TON FRONT

16. LE COIN DU JURISTE

17. LIGUE DU LOL QUAND LE CAMP DU BIEN PREND LA FLOTTE

18. C'EST PAS BEAU DE MENTIR

19. LA GRAND BOUFFE

20. VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU DE VORONOFF

21. L'ÉTAT DE DROIT CONTRE LE PEUPLE

22. OLIVIER GERMAIN-THOMAS « Les feuilles au vent ne dialoguent pas »

24. PORNOGRAPHIE

*PARTOUT, MAISONS-CLOSES
NULLE PART*

26. SON STYLE À ELLE

27. SON STYLE À LUI

28. VIVE LES GROS SAINTS !

29. NOUS AUTRES, POST- MODERNES

POLITIQUE

30. EMMANUELLE GAVE *La Réprouvée*

33. ASCENCEUR POUR L'ÉCHAFAUD

DOSSIER

36. PAYSANS DU FUTUR *par Bertrand Lacarelle*

39. SJOERD Wartena *Comment favoriser la transmission de petites fermes*

40. PAYSANS LE MORAL DANS LES BOTTES *Par Joseph Gynt*

42. MAIN BASSE SUR LA TERRE *par Gabriel Robin*

43. LAURENT IZARD « La terre est une richesse qui conditionne notre pouvoir de décision politique »



57

REPORTAGE
BRIGHTON,
ANTI-BREXIT



66

LGBT
INTOLÉRANCE
ARC-EN-CIEL



78

DAU
TOTAL TOTALITAIRE

44. AGRICULTURE
URBAINE, LAISSE BÉTON !
par Eugène Le Bobinnec

46. AU COEUR DE LA
MACHINE MINISTÉRIELLE
par Didier Lemaire

47. UN FIL À LA PAC
par Jérôme Besnard

48. ON A MARCHÉ DANS
LA TERRE
par Matthieu Falcone

51. LES MOISSONS DU
FIEL
par Bruno Larebière

52. LE JOUR DU SAIGNEUR
par Marie Dumoulin

53. EGALIM, LE JUSTE
PRIX
par Paul Castel

54. SÉBASTIEN LAPAQUE
Retour vers le futur

MONDE

56. HÉ OH LA GAUCHE
EUROPÉENNE !

57. LAST EXIT TO
BRITAIN : LA GRANDE
PEUR DES BOBOS ANGLAIS

61. ESSAIS – MONDE

62. MATTHEW GOODWIN
Brexit : dernière manche ?

64. L'ANTISÉMITISME, LE
MEILLEUR ENNEMI DE
MR CORBYN

65. TIRER LA REINE

REPORTAGE

66. QUAND LA DIVERSITÉ
SE MORD LA QUEUE

69. JAMES CASPIAN
Trans, le changement c'est
maintenant

ESSAIS

72. RECENSIONS

CULTURE

74. ENCORE UN EFFORT
POUR ENTRER DANS LE
XXI^E SIÈCLE

76. WOODSTOCK FUT-
IL CONFORME À SA
LÉGENDE ?

78. DAU, L'EXPÉRIENCE
TOTALE

82. ALEXANDRE
SOLJÉNITSYNE
Un océan à lui tout seul

85. TAU
La voie psychédélique

86. FRANÇOIS
TAILLANDIER
Taillandier raconte François

88. YEO SIEW HUA
Singapour, île hallucinée

91. CRITIQUES

97. MONSIEUR CINÉMA

98. TRAITÉ DE LA VIE
ÉLÉGANTE



RETROUVEZ
L'Incorrect
LE 2 AVRIL
EN KIOSQUE ET SUR
LINCORRECT.ORG

En Bref

LA GRELINETTE EST-ELLE DE DROITE?

Par Richard de Seze

Un lecteur nous a écrit pour s'étonner, avec une certaine amertume, que nous défendions les moules mous. À côté d'arguments solides sur les mérites des moules en cuivre beurrés et cirés pour la cuisson des canelés bordelais, son principal reproche consistait en « [notre] éloge de la paresse » : comment se prétendre de droite et exalter ce qui diminue l'effort ?

Je réponds qu'il ne faut pas confondre discipline et ascèse, coup de collier et esclavage. La civilisation se nourrit de faits héroïques et de goût du confort, de révolutions décisives (passage à la station debout, invention de l'écriture) et de routines familières (ramassage des pommes, balayage de la salle). Si l'on veut que des saucissons sèchent lentement suspendus à une poutre pendant que des bries mûrissent sur les claies – ce qui est bien la finalité d'une vraie civilisation – il faut avoir hardiment pris le parti de la sédentarisation, donc de la tripartition fonctionnelle clercs/nobles/paysans, donc de la maison « en dur » et des charentaises en feutre. Je maintiens que le mouvement normal de l'humanité est de se faciliter la vie tout en raffinant deux ou trois points, et que toute civilisation digne de ce nom invente en même temps la théologie morale et la chasse d'eau, la grammaire et les bouillottes, les biotechs et la grelinette ; qui

est apparue en 1956¹.

M. Grelin voulait éviter de se casser le dos en bêchant avec une bêche ou une fourche-bêche et en même temps éviter d'enfouir, en retournant la terre, tous les micro-organismes de surface, qui vivifient la bonne terre. Enfouissez et vous les tuez, le sol dépérit, vos laitues pousseront mal, vous serez obligé d'ajouter de l'engrais et des herbicides, qui empoisonneront vos laitues et ruineront vos finances. Telles sont les vertus du progrès rationnaliste. André Grelin a donc inventé la fourche-bêche à deux manches ! Plus ou moins cintrés, avec des dents courbées (on peut acheter des grelinettes de trois à sept dents). On décompacte le sol sans se casser le dos, sans fatigue, sans le retourner, la microfaune est préservée, l'humus se développe, vos laitues poussent, vous n'achetez ni engrais ni herbicides, Monsanto et Bayer font faillite, la biodiversité est non seulement préservée mais restaurée, la rentabilité des petites exploitations fait pâlir d'envie les urbains qui vivent chichement de tomates cerises cultivées sur du marc de café, l'exode rural est stoppé, les campagnes se repeuplent, les communes redeviennent puissantes, les pouvoirs sont rééquilibrés, revit enfin ce qui mérite de revivre, en bas les républiques, en haut la royauté ! Montjoie et grelinette ! La grelinette est de droite. ♦



1. « Le brevet est enregistré en 1964 sous le numéro FR1378114 en classification internationale dans la catégorie des *besoins humains* [ah !], agriculture, travail du sol, outils à main avec dents », comme le précise l'excellent site www.grelinette.eu. Qui nous précise aussi que la grelinette peut s'appeler aussi tarabate ou foyeux, noms très récents mais qui sonnent aussi bien que sorbier et vistemboire.

Brèves de stagiaire

Par Pierre Valentin

JUPPÉ A SON ÂME. Aux larmes, citoyens ! Dans son discours d'adieu, Alain, le fosile le plus apprécié des quartiers les plus Juppé, a sorti le grand jeu : trémolos dans la voix, arrêts au milieu de son discours, et petites perles aux coins des yeux. Ses larmes sècheront bien vite, car avant la maison de retraite, c'est le Conseil constitutionnel qui l'attend. Malin Juppé ! En attendant, les murs de la mairie de Bordeaux risquent de sentir encore le Juppé froid. ♦

PÉCRESSISTE, PROUVE QUE TU EXISTES ! Valérie Péresse a une idée pour identifier les terroristes : la reconnaissance faciale dans les transports en commun. Ce dispositif s'annonce redoutablement efficace pour reconnaître ceux qui n'ont pas l'habitude de se dissimuler derrière un voile ou une barbe fournie. Quant aux autres, inch'allah. ♦

VOUS N'AUREZ PAS MARLÈNE.

Marlène Schiappa a souligné « l'existence d'une convergence idéologique » entre *La Manif Pour Tous* et les terroristes islamistes. Al-Baghdadi s'est déclaré « profondément blessé (...) par cet amalgame honteux ». Il ne faudrait pourtant pas oublier que les points communs sont nombreux ! Ils ont tout deux tendance à se radicaliser sur internet, n'aiment pas beaucoup Marlène Schiappa, et sont parfois un peu Barjots. Toutefois, si le nombre de terroristes est autant sous-estimé que le nombre de participants aux Manifs Pour Tous, les Français ont dû soucier de se faire... ♦

CONSERVATISME D'ABORD !

La mainmise de l'idéologie du progrès et de son avatar, l'idéologie libérale-libertaire, sur la société française post-soixante-huit, semblait avoir relégué la possibilité d'un conservatisme à la française au musée des œuvres disparues. Prononcer le mot « conservatisme » entraîne d'ailleurs généralement des réactions défavorables.

Le conservatisme n'aurait pas d'histoire en France (c'est faire peu de cas de Chateaubriand, Tocqueville, Madame de Staël, Constant, Aron, entre autres) ; la forme du mot « conservateur » serait un problème (nous n'avons pas souvenir que la forme des autres mots de l'histoire des idées politiques ait eue, lors de leur apparition, une acceptation immédiatement positive, y compris le « libéralisme ») ; il serait trop marqué « à droite ».

LE CONSERVATISME RÉPOND PAR NATURE À UNE CONTRADICTION CONTEMPORAINE

Nous sommes face à une contradiction évidente : le refus du conservatisme, dans un cadre progressiste devenu religieux, entre en confrontation avec l'absolue nécessité de conserver ce qui est. Continuer dans le sens de la croissance illimitée, en particulier économique, bute contre une réalité charnelle : la vie crie son besoin d'être conservée. À toutes les échelles. Qui sommes-nous pour prétendre l'en empêcher ? Il y a quelque chose de la réactivation du prométhéisme dans ce qui est à l'œuvre en France, mais aussi à l'échelle de l'Union Européenne. Si toutes les assertions prétendant régler la question d'un conservatisme à la française en trois coups de cuillère à pot sont vraies, ce sera d'autant plus embêtant que tous les voyants du progressisme sont au rouge : comment et surtout pourquoi poursuivre l'actuelle marche en avant vers un mur toujours plus proche ? Le mur des limites imposées par la réalité.

LE MACRONISME PROGRESSISTE EST UN SENS DE LA DÉMESURE

L'hubris, la démesure, domine les projets politiques à l'œuvre, dont le macronisme, tandis que nous avons besoin de mesure. Où est la mesure dans les politiques environnementales et écologiques ? Où est la mesure dans les politiques sociétales, dans le domaine bioéthique en général, celui de la GPA à venir en particulier ? Où est la mesure dans l'acceptation des migrations internationales ? Qui, en haut des sphères de l'oligarchie soft et cependant dominante, garde le contrôle sur cet avenir que nous devrions protéger et que nous voulons pour nos enfants en héritage ? Qui, dans la Macronie, a lu *Le Principe responsabilité* d'Hans Jonas ? Qui a lu, tout simplement ? Il n'est pas interdit de se le demander devant l'inculture des députés auditionnant, à l'Assemblée Nationale, des spécialistes (tous classés à gauche) des droites radicales et demandant des définitions qu'ils pourraient trouver en trente secondes ? Qui ne voit l'outrance qu'il y a à chercher des poux aux conceptions trop vite qualifiées de « droite extrême », quand tout démontre l'incroyable violence de l'ultra-gauche qui règne sur le territoire, de même que l'antisémitisme : toutes les images indiquent par exemple que Finkielkraut est insulté, le 16 février à Paris, par des musulmans antisémites et racistes au fort accent de banlieue. Extrême gauche et islamisme main dans la main. C'est l'une des tentations de ce temps, contre laquelle il conviendrait que le gouvernement lutte plutôt que de trouver des choses à redire à des idées conservatrices urgentes. ♦ **Matthieu Baumier**



Les JUPITÉRISMES

« Les gens en situation de difficulté, on va davantage les responsabiliser parce qu'il y en a qui font bien et il y en a qui déçoivent mais ils sont tous acteurs ».

Emmanuel Macron, devant les maires, pour l'ouverture du Grand Débat, le 15 janvier

« Il y a une explosion des actes antisémites, mais aussi homophobes (...) il y a une alliance entre les gens d'extrême droite et les islamistes qui s'unissent de fait dans ce combat (...) Je ne mets pas sur le même plan la Manif pour tous et les terroristes mais je souligne l'existence d'une convergence idéologique ».

Marlène Schiappa, Valeurs actuelles, le 21 février

« Nous devons nous battre pour que cette #languefrançaise soit préservée et pas malmenée. Les journalistes, les politiques ont la responsabilité de véhiculer les mots nouveaux ».

Franck Riester, twitter, le 15 février

« Madame la présidente du Conseil de Bretagne ».

Édouard Philippe à Nantes, s'adressant à la présidente du Conseil régional des Pays de la Loire, le 8 février

« Il faut en finir avec l'idéologie et les clans à Paris : la gauche contre la droite, l'Est contre l'Ouest. On est tous Parisiens, c'est cela qu'il faudra porter collectivement ».

Benjamin Griveaux, RTL, le 17 février

« On s'émeut sur les plateaux. Bon d'accord mais il n'a pas été, et heureusement, frappé. Ce qui aurait tout changé. Là il doit être content. Il le cherchait. On l'avait oublié. C'est réparé ».

Jean-Pierre Mignard, proche de François Hollande, à propos d'Alain Finkielkraut, le 16 février

« La honte doit changer de camp, nous sommes chez nous. Nous tous ».

Emmanuel Macron, le 20 février, au dîner du Crif

Allô L'Inco !

Courrier des lecteurs

ATTENTION

**L'INCORRECT CHANGE D'ADRESSE !
VEUILLEZ NOUS ÉCRIRE À PRÉSENT À**

L'Incorrect
28, rue saint Lazare BP 32149
75425 Paris cedex 09



Nous retournons son salut à cette chère et nouvelle lectrice qui n'aura pas hésité à braver la République en revêtant cette tenue que ses lois interdisent, et nous saluons son courage. – J.G.

CHER INCORRECT, EN GÉNÉRAL, JE NE VOUS SUPPORTE PAS, MAIS JE VIENS AUJOURD'HUI VOUS FÉLICITER POUR VOTRE GÉNIALE COUVERTURE DU MOIS DE JANVIER : TOUT Y EST POUR RÉSUMER LE THÈME DE VOTRE DOSSIER. LE TITRE TOUT D'ABORD PUIS LE DESSIN : IRRÉSISTIBLE DANS L'HUMOUR NOIR. – G.V.

Je découvre (enfin) avec grand plaisir votre revue mais avec colère ces deux pages sur « Le Marcel » [Campion, ndlr] Je sais qu'il faut bien que la presse vive, mais pas lui, pas vous ! –F.L.



Salut l'Inco, ça fait quelques mois qu'on se connaît, tu m'as réservé bien des surprises avec tes papiers variés, insolents, amusants et parfois excellents ! Permetts-moi de te dire que tu t'es royalement planté avec ton tweet « le roi est mort, vive le roi » au sujet du Comte de Paris... Faites-le taire, mais faites-le taire ! Si tu veux être incorrect dans ce monde matérialiste et bourgeois, laisse cette récup' Figaro magazine et écris à la France sur les sujets qui préoccupent la droite légitime et... légitimiste. Parle-nous d'histoire, de grandeur d'âme et de panache, pas d'une noblesse people qui ne s'est illustrée qu'au détriment de la France. Dans le genre fin de race, on préfère de loin les Pikkendorf, alors en un mot, continue à nous offrir des bd des Sept cavaliers... Merci ! –B.L.B.

Bien chère rédaction, ayant un capital neuronal en nette baisse la cinquantaine approchant, j'aurai voulu savoir ce que Thibault Collin entend par « système holiste » ... J'ai évidemment cherché (un

peu) mais sans trouver d'explication satisfaisante. Je vous remercie par avance et en profite pour vous féliciter pour votre revue de grande qualité. Bon courage pour la suite. En union de combat. – B.G.

Madame, le holisme est une représentation du monde que l'on considère dans sa globalité en fonction d'un système politico-religieux qui tient les hommes unis entre eux autour d'un bien qui les dépasse. Il est le contraire de l'individualisme qui considère la société comme une juxtaposition d'êtres isolés nouant des relations sociales, non pas par nature mais par convention. Dans l'article de Thibault Collin, le libéralisme est décrit comme mettant fin au système holiste qu'était la chrétienté. En espérant que cette réponse sommaire pourra vous éclairer, bien cordialement – **Benoît Dumoulin**

L'Époque



TU NE GAGNERAS PLUS TON PAIN À LA SUEUR DE TON FRONT

Vivre du fruit de son travail fut longtemps une évidence mais devient une exception aujourd'hui. Quelques pistes pour redonner une dignité au travail.

Avant d'être une question matérielle de pouvoir d'achat, pouvoir vivre du fruit de son travail est une question de dignité. Qu'est-ce qui l'en empêche aujourd'hui ? Trois choses, à notre avis.

La première, c'est l'éclatement de la famille et la multiplication des mères célibataires peu qualifiées. Avec deux SMIC, il est possible de faire vivre une famille même modestement. Mais lorsqu'une femme, qui a fait peu d'études et a eu rapidement des enfants, se retrouve célibataire quelques années plus tard avec plusieurs enfants à charge, elle est dans une situation de précarité objective qui lui interdit souvent de faire face aux difficultés de la vie.

La deuxième cause réside dans une politique d'écrasement des prix au bénéfice du consommateur mais au détriment du producteur. Un agriculteur, contraint par les grandes surfaces de vendre à perte, se voit subventionné en retour par le contribuable. Cette situation est doublement injuste : pour le contribuable qui finance ce qu'on ne veut pas faire payer au consommateur (sachant qu'un Français sur deux ne paie pas d'impôt sur le revenu), et pour

l'agriculteur qui se retrouve indignement stipendié par l'État.

Contre une telle logique liée à la mondialisation et au principe de libre-concurrence posé par l'Union européenne, il faudrait instaurer un protectionnisme éthique à l'encontre des produits réalisés par des pays qui ne respectent pas la dignité de leurs travailleurs. Cela est vrai pour l'alimentation mais aussi pour l'industrie textile. Toutes les enquêtes d'opinion le montrent, nos concitoyens sont prêts à payer un peu plus cher pour acheter français, surtout si on leur explique qu'ils favorisent ainsi le maintien d'une industrie et d'un savoir-faire artisanal dans notre pays.

On peut étendre le raisonnement aux industries de pointe et instaurer alors un protectionnisme stratégique. Pendant des décennies, l'innovation technologique était le monopole des Occidentaux, qui bénéficiaient ainsi d'un avantage concurrentiel irremplaçable sur les pays émergents. Mais, depuis que ceux-ci ont conditionné l'achat de nos produits à des transferts massifs de technologie, nous ne pouvons plus nous permettre de ne pas protéger nos

marchés. Vouloir empêcher la fusion entre Alstom et Siemens au nom du dogme de la libre-concurrence, comme l'a récemment fait la Commission européenne, c'est se priver de toute possibilité de rivaliser avec nos concurrents chinois ou indiens sur qui nous n'avons plus d'avantage concurrentiel. C'est se priver d'enrayer les délocalisations qui paupérisent nos territoires, sinon en comprimant les coûts de telle sorte que la dignité des travailleurs en pâtira.

LE TRAVAIL TROP TAXÉ

La troisième cause, c'est la taxation disproportionnée du travail. Avec un niveau de prélèvements obligatoires représentant 48,4 % du PIB en 2017 selon Eurostat, la France est en tête du palmarès européen, devant le Danemark, pourtant connu pour son haut niveau d'imposition. C'est 8 points de plus que la moyenne européenne, ce qui veut dire que nos entreprises souffrent d'un handicap structurel. Les travailleurs indépendants le savent, qui voient souvent confisquée en impôts ou taxes plus de la moitié de la richesse produite. Si l'on ajoute à cela la multiplication des normes en tout genre

Il faudrait instaurer un protectionnisme éthique à l'encontre des produits réalisés par des pays qui ne respectent pas la dignité de leurs travailleurs.

qui renchérissent le coût du travail, les taxes sur la consommation (TVA, essence) et celles sur les successions en ligne directe – pour lesquelles la France détient aussi le triste record européen, il devient impossible de vivre dignement du fruit de son travail.

S'il voulait réellement résoudre la crise des Gilets jaunes, le gouvernement devrait protéger la famille, instaurer un protectionnisme éthique et stratégique ainsi que baisser le niveau général d'imposition, tout en maintenant un niveau élevé de protection sociale, ce qui suppose d'améliorer la productivité de nos services publics par la chasse aux gaspillages publics. ♦ **Benoît Dumoulin**



Le Coin du juriste

Par Julie Graziani

VIVRE AVEC 1 000 € PAR MOIS

est-on, légitime pour débattre du juste salaire lorsqu'on gagne confortablement sa vie ? Peut-on représenter démocratiquement des personnes qui n'appartiennent pas au même milieu social ?

« **V**ous avez déjà vécu avec 1 000 € ? Vous savez ce que c'est que la souffrance d'être au supermarché avec une calculatrice ? de ne pas pouvoir s'habiller comme on a envie ? Ne pas pouvoir payer la facture d'électricité ? ».

Sur le plateau de la « Grande Explication », le 12 février dernier, Ingrid Levavasseur, l'une des têtes d'affiche des Gilets jaunes, apostrophait en ces termes le Premier ministre. Dans ce dialogue de sourds qui oppose catégories populaires et élites, l'argument est devenu un topos et le révélateur d'une dérive gauchisante du mouvement des Gilets jaunes. Or, sous l'apparence d'une protestation sincère et spontanée, il s'agit en réalité d'un artifice rhétorique aussi impressionnant à l'écoute que creux à l'analyse. Sa prolifération dans le débat public n'en emporte pas moins des conséquences délétères, en réactivant le vieux thème marxiste de la lutte des classes. Il est donc nécessaire d'en démonter les ressorts et d'en exposer le mécanisme.

Tout d'abord, cette sortie est faite pour réduire au silence le contradicteur en délégitimant par avance tout ce qu'il pourrait répondre. Vous ne vivez pas avec 1 000 € par mois ; donc tout ce que vous pourrez dire sera hors sujet et vous n'êtes même pas un interlocuteur valable. Très utile pour avoir le dernier mot dans un échange, le procédé ruine du même coup la possibilité de tout dialogue. S'il est posé comme hypothèse de départ qu'il faut avoir les mêmes revenus ou appartenir à la même catégorie socio-professionnelle pour pouvoir se comprendre et dialoguer de manière utile, à quoi bon nous parler ? Ce sont les fondements même de la vie en société qui sont mis en question.

LE PRIX DE LA DIVERSITÉ

Cet argument, qui porte en lui toutes les promesses de la démocratie directe (assemblées citoyennes, soviets, commissaires du peuple...), s'enracine dans un contresens plus général, portant sur la notion même de représentativité et qui s'est développé dans le sillage des innombrables griefs portés par les minorités influentes : « Il n'y a pas assez de femmes, de personnes-issus-de-la-diversité, d'ouvriers à l'Assemblée nationale ; cette Assemblée ne reflète pas la composition de la population française ; elle ne nous représente pas ». Or, la démocratie

représentative repose au contraire sur l'idée que l'élu n'est pas le porte-parole de son milieu social et qu'il a vocation à représenter ses concitoyens en dépit des différences d'origine, de parcours de vie et de revenus. Encore faut-il avoir le sentiment que nous appartenons tous à une même nation et que nous partageons la même culture. L'idée qu'un représentant de la nation doit être un échantillon prélevé au sein d'un groupe homothétique, ne tirant sa légitimité que de sa ressemblance avec ceux qui l'ont élu, est l'un des effets pervers prévisibles de la fragmentation de notre société en communautés soupçonneuses.

DANGEREUX PATHOS

Le propos est par ailleurs miné par un paradoxe : dans le moment même où il accuse l'autre de surdité et d'ignorance au sort des plus fragiles, il révèle une indifférence et une méconnaissance des difficultés propres aux autres catégories professionnelles. Non, les gens aisés ne marchent pas d'un pas nonchalant sur des chemins faciles, pendant que leurs compatriotes moins chanceux se débattent dans leurs problèmes. Et on a envie de répondre à Madame Levavasseur : « Vous avez déjà été l'objet de pressions parce que vous exercez un poste à responsabilité ? Vous savez ce que c'est que de recevoir une assignation dans laquelle on vous réclame 400 000 € de dommage et intérêts parce que vous avez dénoncé une magouille et qu'on cherche à se venger de vous sur la base d'accusations mensongères ? De travailler 70 heures par semaine ? De retourner travailler 8 jours après la naissance de vos enfants parce que vous ne pouvez pas laisser en carence l'entreprise et tous ses salariés qui comptent sur vous ? »

N'oublions pas enfin que le piège de l'émotion facile compte plusieurs mâchoires et qu'au jeu de la description poignante, on trouve toujours plus à plaindre que soit. Que penserait une mère de famille yéménite, dans son pays ravagé par la famine, en entendant la porte-parole des Gilets jaunes se plaindre de « ne pas pouvoir s'habiller comme on a envie » ? Soit, tenant dans ses bras son enfant amaigri, que ces propos sont indécentes. Soit que cette France, où les pauvres se plaignent d'un manque de variété vestimentaire, est décidément un Eldorado. ♦

Le piège de l'émotion facile compte plusieurs mâchoires et au jeu de la description poignante, on trouve toujours plus à plaindre que soit.



Il y avait déjà eu, entre autres, l'affaire des tweets antisémites de l'icône à casquette Mehdi Meklat. Voici venu le temps de la Ligue du Lol, où Jekyll et Hyde sont devenus des bêtes de foire. Le Camp du Bien ? Là où l'on se gausse de prétendue tolérance ? Juste le retour du réel. En pleine gueule.

C'est l'histoire d'une trentaine de potes façon *Quatre garçons pleins d'avenir* ou encore les « sales petits mecs » pour citer l'une de leurs victimes, qui ont voulu se lâcher sur les réseaux sociaux. On est à la fin des années 2000, ils sont jeunes et beaux et surtout adorent l'humour. Pleins d'allant et de cynisme, ces chasseurs en meute ont moqué féministes, journalistes, blogueurs et blogueuses à grand renfort de plaisanteries sexistes, de montages pornographiques avec cette dose de cynisme qui constituait pour eux la quintessence de la classe et de la désinvolture.

LA LIGUE DES ARROSEURS ARROSÉS

Et puis l'histoire prend un nouveau détour. Les trente garçons plein d'avenir voient leurs carrières décoller. Deux d'entre eux deviennent les parangons médiatiques de *Libération*, un autre devient rédacteur en chef adjoint des *Inrockuptibles*, un autre se touche le bout en jactant du porno, un autre est devenu responsable vidéo chez Topito, un autre encore est devenu rédacteur en chef chez Slate.

Une tempête dans un verre d'eau, rétorquerait-on avec sagesse. Et on aurait raison, à une nuance près. Cette clique est justement celle qui a réduit Twitter

et la liberté d'expression à la circonférence d'un verre d'eau. Ce sont ceux qui à l'image de David Doucet écrivent des pavés contre la présence digitale de la « fachosphère », ce sont ceux qui, à l'image d'Alexandre Hervault, déclarent quelques heures après l'assassinat du père Hamel : « *Souhaitons qu'il s'agisse de deux anciens scouts victimes du prêtre* », ce sont ceux qui, à l'image de Stephen des Aulnois, vantent sur *Quotidien* les vertus d'une « *culture porno respectant les femmes* », ce sont ceux, qui à l'image de Clément Poursain, comparent régulièrement les conservateurs à des nazis sous couvert d'humour gentil pour Topito. Ce sont ceux qui, à l'image de Vincent Glad, débitent leurs sermons moralisants et inclusifs sur le féminisme et la lutte contre le harcèlement.

En bref, ces saboteurs de débats, ces assassins de la contradiction, ces promoteurs de la médiocrité intellectuelle, payent aujourd'hui l'aseptisation qu'ils ont opérée sur les réseaux sociaux. La plupart d'entre eux a été mis à pied, carrière brisée et rêves avortés. Et l'addition est salée. Trop salée. Car, nous vivons dans une société qui peut bri-

ser votre carrière et vos rêves pour un malheureux tweet ou une blague mal placée.

LE LOL, NOUS ON AIME PAS ÇA

« J'ai créé un monstre qui m'a totalement échappé », regrette Vincent Glad sur Twitter. « Je n'ai pas vu que nous avions fait taire, avec nos blagues, les premières paroles féministes quand elles sont apparues sur les réseaux vers 2011-2012. [...] Cette parole féministe qui se libérait nous paraissait alors ridicule. [...] Aujourd'hui, je suis horrifié de voir circuler un de mes tweets de 2013 où je plaisantais sur la culture du viol. J'ai honte », écrit-il. On observera la défense dite « Mehdi Meklat ». On observera surtout les dérives de la dictature de l'instantané. Glad et sa bande ont subi l'autocensure. Celle qui vous force à demeurer féministe, inclusif, antiraciste, tolérant, gentil, ouvert d'esprit et positif. Vincent Glad et sa bande ont touché du doigt l'inhumanité d'une telle pensée car délestée de tout ce qui fait la complexité de la nature humaine. Une nature faite de colère, de haine, de contradiction et de défoulement. Une nature faite d'exigence morale mais aussi de relâchement, de bienveillance et de cynisme. Glad et ses potes ont simplement utilisé Twitter comme dérivatif. Pouvoir exprimer la totalité de sa pensée et de ses impressions, une nécessité impossible

Qui fait l'ange fait la bête. Ils ont préféré être des anges plutôt que des hommes, ils sont devenus des bêtes de foire.

à exprimer chez Topito, aux *Inrocks* ou chez *Libération*. Ces médias qui exigent de leurs salariés une conscience conforme à sa ligne éditoriale. Des médias qui ne cherchent pas à décrire le réel mais à imposer une vision de la réalité conforme à leur idéologie bienveillante et inclusive certes, mais surtout factice.

Ce que Glad appelle « un monstre » est en réalité la part de lui-même qui ne tolère plus l'autocritique. Plutôt que de vivre avec une conscience entière que l'on jugule avec une éducation empreinte de courtoisie, d'honneur et de bonne éducation, ils ont essayé de diviser leur conscience en deux, créant une sorte de Mister Hyde hard-discount pour contrebalancer leur image d'êtres asexués et fades. Qui fait l'ange fait la bête. Ils ont préféré être des anges plutôt que des hommes, ils sont devenus des bêtes de foire. ♦ Marc Eynaud



C'est pas beau de mentir

Par Yrieix Denis

MAKE MEDIEVAL AGE GREAT AGAIN

L'Esprit souffle où bon lui semble, et la grâce peut toucher la plus noire des âmes. Même celle des entrepreneurs ! La preuve avec Nathan Valentin, fondateur de DeusVult®.

Le téléphone sonne. C'est Nathan Valentin, le fondateur de MasterRent®, que nous avons rencontré en juin dernier. Après quelques explications confuses et des formules de politesse, le fringant entrepreneur m'invite à déjeuner au Rostand, dans le VI^e.

Je le retrouve devant le jardin du Luxembourg. Il est toujours aussi gros, grand, gras, robuste, imposant et colossal, ventru et négligé. Une chose a changé cependant. Une lueur dans le regard. Ses yeux verts étincellent d'une clarté nouvelle. « Vous écrivez mal, mais je vous aime bien », commence-t-il en guise de tout exorde. « Vous savez, j'ai beaucoup réfléchi depuis votre interview. Sur le sens de la vie, l'ordre du monde, la destination des temps. Puis j'ai fait des rencontres tout à fait édifiantes ».

« D'abord, un chauffeur de taxi extraordinaire. Je lisais Chesterton qui raconte quelque part avoir rencontré un cocher têtue (à ce moment mon hôte lève une fesse grosse comme le goûter de Pantagruel et lâche un pet gigantesque), un diable. Moi j'ai fait l'expérience inverse, exactement inverse : j'ai rencontré un homme délicieux, un ange de Dieu, il m'a converti en 25 minutes. C'était Raphaël en personne, déguisé sous des mitaines et des cheveux longs. Nous avons tout évoqué : Dieu, la cuisson des côtes de bœuf, le sens de l'ivresse, la couleur originelle des carottes, le renouveau de l'agriculture française ».

J'AI PRIS MA CROIX

Nathan Valentin rote très fort, quelque chose de gigantesque qui aurait décoiffé notre voisin, un vieillard recroquevillé sur ses asperges, si seulement il avait encore du poil sur le chef. Cet être cacochyme attablé à côté de nous semble un puceron assis à côté d'un ours. Il tente un mot indigné. Mais l'ogre repenté le fait taire d'un cri impérieux : « Tais-toi boomer infâme, et finis tes raisins verts ! » Une voiture passe, « Canopée » de Polo&Pan à fond.

« J'aime beaucoup cette chanson, elle me rappelle la musique juive et les litanies orthodoxes », me confie l'obèse, rasséréiné. Puis il lance, marmoréen : « Je crois en Dieu ! Finie, la vie de singes urbanisés ! J'ai rencontré l'extase inextinguible de l'Être ! Tel le père Marcello dans *Il Miraculo*, j'ai quitté la Vallée des larmes, et j'ai pris ma croix. Je veux aider l'Église à retrouver son éclat ! Je vais l'aider à déterrer le trésor que 200 ans de



jansénisme ont enfoui sous les autels et étouffé sous l'ivraie de vos compromissions ! ».

L'ÉDUCATION DANS LES ASSIETTES

L'entrepreneur m'entraîne à travers les milles digressions de son esprit incandescent. « J'ai pour projet de lancer une croisade numérique (un croisathon !) contre les GAFA », et de « financer un incubateur de théologiens 4.0 qui réfuteront toutes les hérésies d'internet – j'ai déjà un orthodoxe aussi lourd que moi et deux théologiens catholiques ».

Les tomates industrielles font oublier la saveur de Dieu et la vertu décline dans les frites molles. Il faut de la poule au pot et de la purée de potimarron en maternelle !

« Le plus important, ce sont les enfants. L'éducation, tout est là, comme disait Aristote. D'abord l'éducation au goût. Il faut relancer l'Inquisition et déclarer abominati la Grande Distribution, corruptrice des estomacs et mère de tous les gloutons ! La langue est la première porte de la vertu. Les tomates industrielles font oublier la saveur de Dieu et la vertu décline dans les frites molles. Il faut de la poule au pot et de la purée de potimarron en maternelle ! Il faut la Création dans les assiettes, pour que la théologie entre dans les têtes ! Quant à toucher les cœurs, il nous faut plus de chauffeurs de taxi ».

« Si vous aviez vu cet homme, cet envoyé de Dieu tel l'ange tirant le charriot des Séraphins ! Grâce à lui je suis arrivé à l'heure pour rencontrer une deuxième personne de Dieu. Un chanteur, qui veut monter une startup d'événementiel pour les cathédrales et les basiliques. Oh, mais l'heure passe. Je vous en reparle... Retenez juste ceci Monsieur Denis : nous allons relancer le saint Moyen Âge, mais en mieux ». Amen. ♦ **Yrieix Denis**

La Grande bouffe

Par Jean-Baptiste Noé



PASSION D'AGRUMES

On comprend que, longtemps, l'orange ait été un cadeau de Noël. Pour peu qu'elle soit mûre et juteuse, c'est un fruit délicieux, un produit de choix. Au milieu de l'hiver, les agrumes offrent leur sucre et leurs saveurs, leurs couleurs aussi, à une saison froide et grise. Grâce au développement du train et maintenant de l'avion, ces fruits de la Méditerranée s'invitent sur les tables septentrionales. C'est parfois trop. Il y a tant d'oranges et de clémentines qui n'ont ni intérêt ni goût. Une peau dure, une chair sèche et vide, un trop-plein d'acidité ; si bien qu'il devient compliqué de trouver de vraies oranges, rondes, pleines et savoureuses. En posséder est un trésor qui commence par le fait de pouvoir la peler au couteau en ôtant sa calotte et son fond, puis en prélevant la peau, quartier par quartier. Déjà les arômes d'amertume et de fleurs se répandent. Surtout ne pas jeter la peau d'orange, mais la conserver au frais pour en disposer d'un bon stock qui pourra être confit dans une bassine d'eau frémissante. Ces bâtonnets d'écorce, jaunes, orangés, rosés, font de délicieuses friandises, à manger avec ou sans chocolat. L'orange doit être sucrée, mais sans trop, à la recherche d'un équilibre entre l'amertume et l'onctuosité. Peler une orange transporte vers la grande bleue et la douce chaleur de la Méditerranée avant le feu de l'été. À Séville, au mois de mars, les rues sont ponctuées d'orangers emplis de fruits. De grosses boules orange, qui s'écrasent sur le sol et qui ne sont pas comestibles. À Menton, c'est la fête

des citrons, avec son corso fleuri et ses décors d'agrumes, tandis que les mimosas commencent à pointer leurs fleurs jaunes. Ce n'est pas encore l'été, mais c'est déjà la renaissance de la nature. De l'autre côté de la rive, en Algérie, c'est un père spiritain, le frère Clément (1839-1904) qui a quitté son Puy-de-Dôme natal pour s'installer à Misserghin, près d'Oran. Passionné de botanique, il a croisé le mandarinier et l'oranger pour créer le clémentinier, ainsi nommé en son honneur. La clémentine voyage pour s'arrêter en Corse, où elle devient une espèce propre, reconnue par une IGP (Indication géographique protégée) en 2007. La clémentine de Corse est cultivée dans la plaine orientale, entre Bastia et Porto Vecchio.

L'orange se boit aussi. Toujours en Algérie, le pharmacien Gaëtan Picon (1809-1882) inventa une boisson pour se protéger de la malaria et des fièvres malignes. Si on trouve de la quinine et de la gentiane, le Picon est fabriqué à base d'oranges macérées. La Mandarin Napoléon est quant à elle un mélange d'eau-de-vie et de mandarine d'Andalousie. À Angers, les frères Cointreau mettent au point en 1875 le premier triple sec, liqueur qu'ils agrémentent d'écorces d'oranges confites. De quoi arroser crêpes et gâteaux et de servir de base à de nombreux cocktails. La mode des smoothies et des jus de fruits frais a permis de remettre en jeu le goût naturel des fruits, sans adjonction de lait, de crème ou de sucre. Aussi subtile qu'un arôme d'eau de fleur d'oranger qui parfume l'enfance. ♦

VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU DE VORONOFF

Élève d'Alexis Carrel, Serge Voronoff est célèbre pour ses greffes de tissus de testicules de singe sur l'homme. Retour sur le parcours et la postérité d'un savant fou.

Amis gastronomes, il ne sera pas ici question de la fameuse sauce à base de sauce Worcestershire, Tabasco, échalotes, cognac et paprika, à servir très chaud sur une viande rouge. Mais plutôt de Serge Voronoff (1866-1951) auquel la légende attribue l'invention de la sauce éponyme. Samuel Serguïe Abramovitch Voronoff naît dans la communauté juive de Voronej, fuit le régime tsariste, arrive en France vers 18 ans, change son nom en Serge et entreprend des études de médecine. Naturalisé français, élève d'Alexis Carrel, il exerce comme (brillant) chirurgien plus de dix ans au Caire dans l'Égypte du Khédivat d'Abbas Hilmi. À cette époque l'Égypte est un État tributaire de la Turquie. Les harems sont monnaie courante pour ceux qui ont les moyens de les entretenir. Qui dit harems dit eunuques pour les garder. Voronoff constate que ces malheureux (castrés vers six ou sept ans) présentent des caractères négatifs, ils sont « faibles, mous, anémiés » ; il en conclut que l'organisme privé de ses testicules, non seulement ne connaît pas d'épanouissement sexuel, mais encore dépérit dans l'ensemble de sa physiologie. Autrement dit, « chacun vaut à chaque époque de sa vie ce que valent ses testicules » (Serge Voronoff, 43 *greffes du singe à l'homme*, 1924). Comme les joyeuses ont tendance à s'appauvrir au fil de l'âge, comment les restaurer dans leur alacrité primitive ? Par la greffe de testicules jeunes et dynamiques, venues d'ailleurs.

Retour en France en 1913, il commence à greffer des bourses de jeunes sujets à de vieux boucs et béliers. Ceux-ci s'en portent bien : pourquoi ne pas s'attaquer à l'homme, mais avec des organes d'animaux réputés plus proches, comme les singes ? Voronoff passe à l'action le 12 juin 1920 ; en trois ans, il pratiquera 52 greffes de chimpanzés et de cynocéphales, limité seulement par la difficulté d'approvisionnement en singes. Il greffe son propre frère Alexandre (médecin comme lui), une majorité de Français, des Belges, des Anglais, des Américains, un Syrien, un Tchèque, un Espagnol, un Polonais, illustrant l'attrait international de la méthode. Les greffés

sont fonctionnaires, ingénieurs, médecins, industriels, rentiers, « hommes de lettres », avocats, artistes, quelques ouvriers. Ils ont entre 22 et 74 ans, en moyenne plutôt 65 ans et souffrent de sénilité avancée, fatigue chronique, impuissance.

GLANDE DE SINGE ET CŒUR DE CHIEN

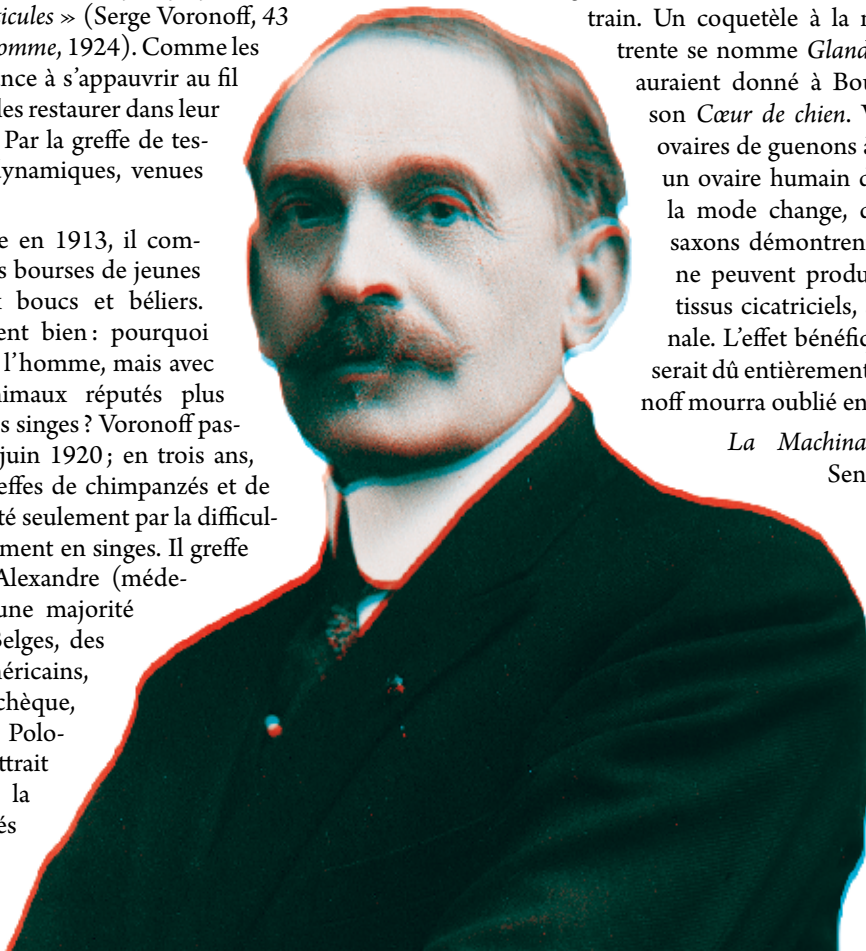
Prenons E.L., fonctionnaire anglais âgé de 74 ans au moment de la greffe : plusieurs blennorragies compliquées de prostatisme, paludisme contracté en Inde, éthylisme. Le 2 février 1921, on lui greffe le testicule droit d'un cynocéphale. Huit mois après, l'action de la greffe a « transformé un vieillard sénile, impuissant, pitoyable en homme vigoureux, jouissant de toutes ses facultés ». Photo à l'appui où l'on voit L. en pleine forme, si en forme qu'il reprendra la bouteille et mourra d'une crise de *delirium tremens* en 1923.

« Chacun vaut à chaque époque de sa vie ce que valent ses testicules ».

Serge Voronoff

Le succès des greffes Voronoff est fulgurant. Plusieurs centaines de patients sont greffés par le chirurgien et son équipe en France, plusieurs milliers dans le monde par d'autres chirurgiens. Voronoff implante un élevage de singes à la villa Grimaldi près de Vintimille, roule grand train. Un coquetèle à la mode dans les années trente se nomme *Glande de singe*. Les travaux auraient donné à Boulgakov l'idée d'écrire son *Cœur de chien*. Voronoff implante des ovaires de guenons à des femmes et même un ovaire humain dans une guenon. Puis la mode change, des chirurgiens anglo-saxons démontrent que des xéno-greffes ne peuvent produire au mieux que des tissus cicatriciels, sans influence hormonale. L'effet bénéfique sur certains greffés serait dû entièrement à l'effet placebo. Voronoff mourra oublié en Suisse en 1951.

La Machination Voronov d'Yves Sente et André Julliard, inspiré des personnages d'Edgar P. Jacobs n'a rien à voir avec Serge Voronoff et est un des plus mauvais albums de la série. Adieu Serge, tu nous as fait rêver... ♦ Claude Lenormand



L'ÉTAT DE DROIT CONTRE LE PEUPLE

La revendication d'une partie des Gilets jaunes d'instaurer un Référendum d'Initiative Citoyenne peut être discutée. Ce qui est en revanche certain, c'est que notre État de droit est précisément organisé pour résister à l'émergence de ce genre de procédé.

Dans le cas où Macron viendrait, pour tenter de juguler la crise de régime, à accéder à la demande des Gilets jaunes d'instituer le référendum d'initiative populaire, il sera nécessaire d'être extrêmement vigilants aux conditions dans lesquels il sera accordé. Car il existe plusieurs moyens de le vider de sa substance, par exemple en limitant le domaine d'application (exclure certains sujets). Mais, le plus puissant d'entre eux est, sans aucun doute, l'État de droit, arme d'intimidation idéologique par excellence.

LE CONTRÔLE DE CONSTITUTIONNALITÉ, C'EST QUOI ?

Quand, dans la constitution élaborée en 1958, a été introduit pour la première fois de l'histoire française, le contrôle de constitutionnalité des lois, c'était dans le but de surveiller le Parlement. D'autres dispositions allaient, d'ailleurs, dans le même sens de la limitation du pouvoir des assemblées pour éviter les dérives des III^e et IV^e Républiques : encadrement du domaine de la loi, possibilité pour l'exécutif de recourir au référendum pour ratifier un traité, voter une loi ou réviser la constitution... Cependant, il faut bien comprendre qu'au départ la norme de référence du Conseil constitutionnel pour vérifier les lois parlementaires était la constitution *stricto sensu*. Il s'agissait d'empêcher le Parlement de voter une disposition contraire au mode de désignation des organes ou à la répartition de leurs fonctions. Le respect de l'équilibre institutionnel justifiait la possibilité de la censure et expliquait pourquoi le contrôle intervenait après le vote de la loi mais avant sa promulgation.

UN COUP D'ÉTAT JURISPRUDENTIEL ET POLITIQUE ?

Or, les choses ont profondément changé en 1971. Le Conseil constitutionnel a réalisé un authentique coup d'État jurisprudentiel et, par contrecoup, politique. Dans une décision du 16 juillet, il a choisi, de sa propre autorité, d'étendre les normes de référence du contrôle de constitutionnalité en y introduisant le contenu des textes visés non par la Constitution elle-même mais par son préambule (la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 et le Préambule de la Constitution de 1946). C'est ainsi qu'est apparu le « bloc de constitutionnalité », étendu encore avec la Charte de l'environnement de 2004. Le Conseil s'est donc érigé (même s'il s'en défend) en véritable co-législateur. En effet, dans le cadre de son contrôle réalisé *a priori*, il n'écarte pas, dans un cas d'espèce,

l'application d'une loi (comme peut le faire le juge américain à l'occasion d'un contrôle *a posteriori*), il peut déclarer inconstitutionnelle, une disposition votée par le Parlement ; celle-ci ne sera alors ni promulguée ni appliquée.

Le pouvoir auto-arrogé du Conseil est d'autant plus exorbitant qu'il appuie ses décisions sur des normes pouvant être contradictoires (droits-créances *versus* droits-libertés) ou érigées de sa propre initiative (les « principes fondamentaux reconnus par les lois de la République »). Cela lui laisse une parfaite autonomie pour décider ce qu'il veut tout en couvrant ses décisions des oripeaux des droits fondamentaux. Cela paralyse, naturellement, la critique tant fonctionne bien la *reductio ad hitlerum* : dénoncer l'incohérence ou l'hypocrisie de l'idéologie des droits de l'homme reviendrait à cautionner le totalitarisme.

LA CONSTITUTION EST INTERPRÉTÉE DANS LE SENS DE L'IDÉOLOGIE DOMINANTE

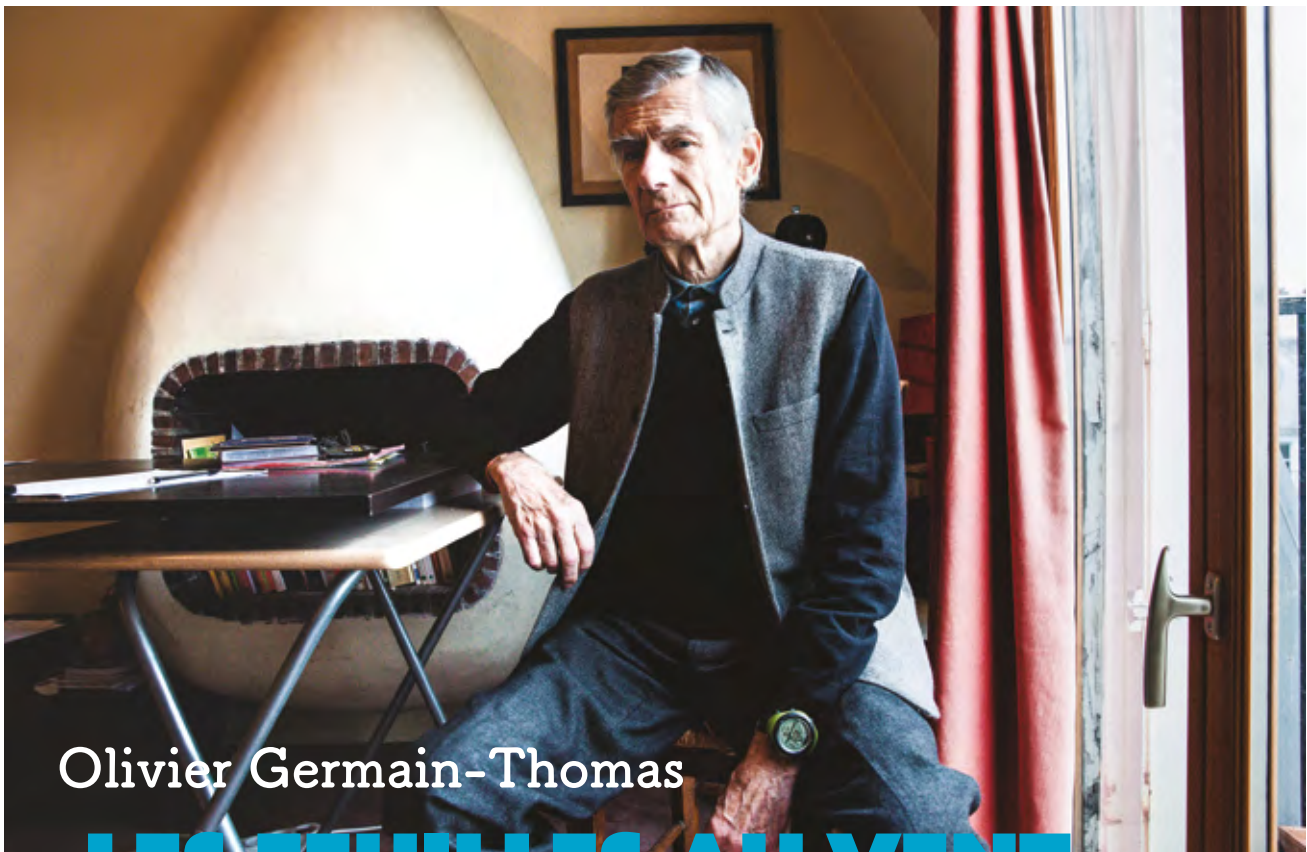
Les thuriféraires du contrôle de constitutionnalité affirment qu'il assure l'État de droit, c'est-à-dire la soumission de la production normative de l'État à des normes supérieures et la protection du corps social par des droits que l'État ne pourrait pas violer. Mais, tout cela est une vaste fumisterie. Car, l'État de droit n'a, par exemple, nullement empêché les atteintes multiples à l'intégrité de l'embryon humain ni les abandons de souveraineté (comme le pouvoir de battre monnaie). En fait, l'État de droit est le masque juridique de l'idéologie des droits fondamentaux qui, au besoin, peuvent être retournés contre le peuple qu'ils sont censés protéger (surtout si celui-ci entend préserver son identité singulière).

Pour l'heure, le Conseil constitutionnel refuse de soumettre une loi référendaire (aussi bien législative que constitutionnelle) à son contrôle (décision du 6 novembre 1962 confirmée le 23 septembre 1992). Mais, il est à craindre que si le référendum d'initiative populaire devait être

introduit dans la Constitution, les politiciens professionnels chercheront (par défiance ou mépris envers le peuple) à soumettre les décisions prises dans le cadre de la démocratie directe au contrôle de constitutionnalité. Une telle manipulation méritera d'être combattue avec ténacité.

◆ Guillaume Bernard





Olivier Germain-Thomas

« LES FEUILLES AU VENT NE DIALOGUENT PAS »

Olivier Germain-Thomas, écrivain et grand voyageur, ancien administrateur de l'Institut Charles de Gaulle, longtemps producteur et animateur de l'excellente émission « For Intérieur » sur *France culture*, a récemment publié *La Brocante de Mai 68*.

Emmanuel Macron incarnerait, selon lui-même et de nombreux commentateurs, une nouvelle génération politique « moderne et dynamique » parfaitement adaptée à la mondialisation, à ses codes et à ses réseaux. Mais en même temps notre jeune président semble parfois vouloir redonner à la fonction présidentielle un lustre que ses prédécesseurs avaient négligé.

Emmanuel Macron n'est pas convaincant pour qui est habitué par la mission de la France. Certes, il est doué, au-delà même du raisonnable. Et après ? En 2017, il a bénéficié de la faiblesse de ses adversaires et de l'effet de nouveauté qui a toujours fait frémir les Français. Qu'elle est vieille la nouveauté ! Dans la lettre ouverte que je lui ai adressée¹, j'écrivais : « À la suite de votre irrésistible ascension de 2017, l'avenir dira laquelle

de ces deux forces de l'Histoire, le hasard ou le destin, a le plus joué en votre faveur. Le hasard ne se répète pas ; le destin suit une ligne. » Toujours aucun signe d'un destin ayant pris sur le cours des choses. A-t-il une *substance* ou seulement une personnalité malléable au gré des circonstances ? On l'a vu habile, énergique et séducteur sur les tréteaux de la campagne électorale. On l'a vu, devenu président, prendre des poses et redonner un peu de lustre à la fonction. On le voit ressasser les accents du candidat face à la fronde des Gilets jaunes. Quel est le vrai ? À quand un nouveau costume ?

Si l'on note une malléabilité de sa personnalité, son dessein, en revanche, est clair : faire entrer la France dans cette mondialisation dont les effets sont désastreux sur la richesse des identités (nationales et individuelles) ; dont le résultat est la soumission à une finance qui creuse les inégalités. Cette mondialisation (à ne pas confondre avec l'uni-

versalisme) donne de multiples signes d'un futur effondrement. Y entraîner la France, bravo !

Une France populaire, depuis longtemps méprisée ou oubliée par les partis politiques parlementaires, a exprimé sa colère dans le mouvement des Gilets jaunes. Elle paraît récuser le clivage droite-gauche et exiger de participer davantage aux décisions politiques et économiques, particulièrement à celles qui concernent son quotidien. Cette révolte est-elle pour vous une promesse de renouveau de la politique française ?

Le mouvement des Gilets jaunes est trop hétéroclite pour que l'on puisse porter un jugement serein. Souvenons-nous du besoin périodique des Français de jouer à la révolution. La colère des laissés-pour-compte est légitime. Les récupérations politiques sont dérisoires.

1. Dans *La brocante de Mai 68 et ouvertures*, Pierre-Guillaume de Roux

Dans ses *Mémoires intérieurs* François Mauriac cite cette pensée de Pierre Reverdy : « *Les grands hommes morts, on devrait les aborder avec prudence. Je veux dire avec décence et ne pas grouiller sur ce qu'il en reste pour s'en nourrir comme de voraces insectes avec trop de délices et d'avidité* ». Vous demeurez fidèle à la pensée et à l'action du général de Gaulle, qui continuent certainement à vous inspirer malgré votre éloignement de tout engagement directement politique. Comment aujourd'hui être gaulliste sans devenir un insecte vorace ?

Être gaulliste veut dire adhérer à « une certaine idée de la France », inséparable de sa grandeur et de sa vocation libératrice. Combien d'imposteurs se sont réclamés de de Gaulle alors qu'ils bradaient notre indépendance ! Aucun parti n'a de légitimité pour représenter le gaullisme qui, d'ailleurs, est antinomique de l'idée de parti. Sera gaullien celui ou celle qui redonnera du souffle à la France et un sens des réalités historiques à la construction européenne.

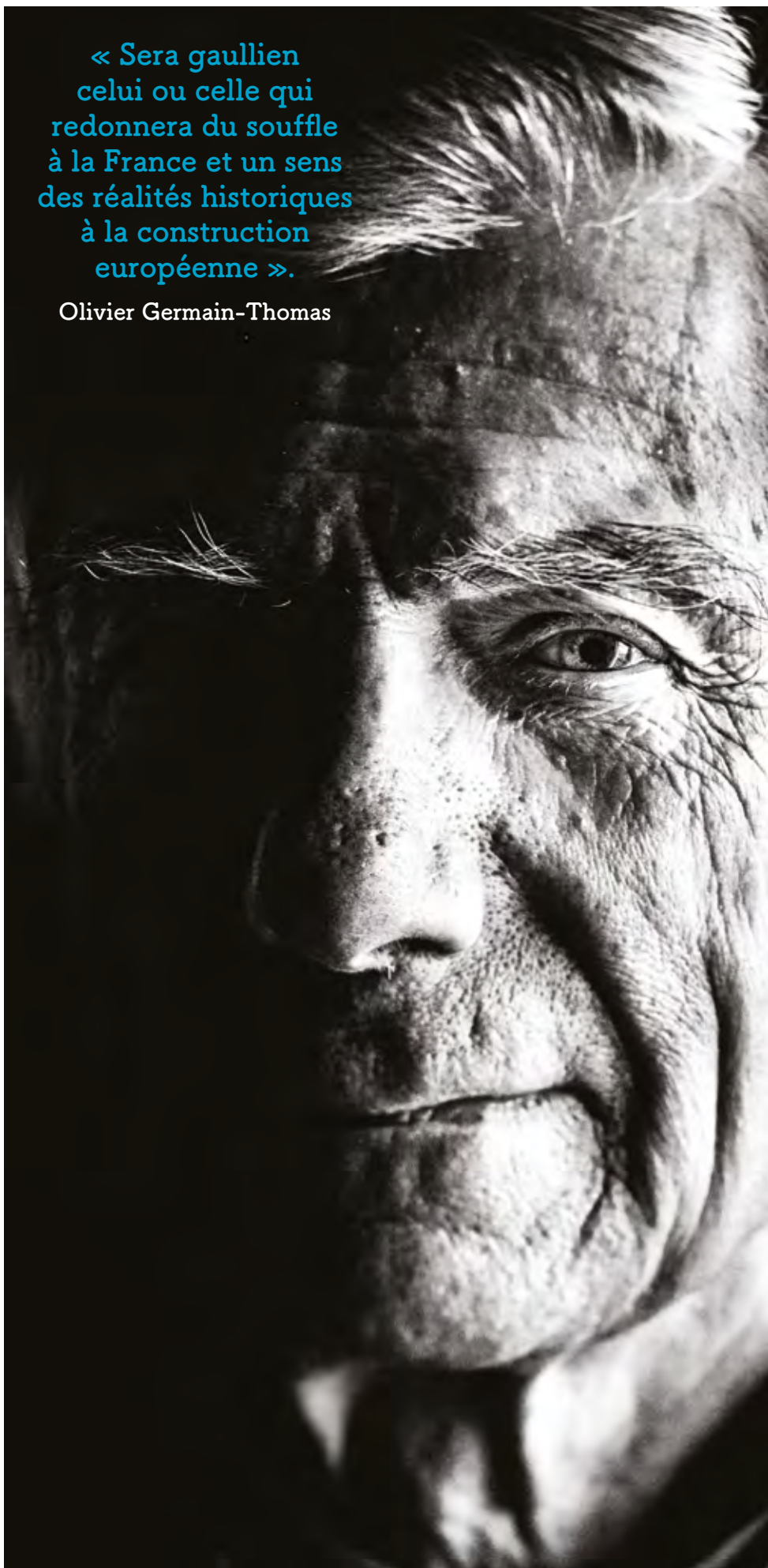
« *La crise est désormais dans l'homme* », écrivait Thierry Maulnier en 1935. Qu'en est-il désormais ? Notre crise est-elle encore une crise de sens, une crise spirituelle ?

« À quoi bon aller sur la lune si c'est pour s'y suicider ? » se demandait André Malraux. Peut-on vivre sans trouver un sens à notre aventure ? Pas facile. Au sein d'un matérialisme voué à la frénésie de la consommation, le sens, s'il y en a un, se mord la queue. Il propose des faux-semblants ou, pire, du néant. Pourquoi avoir repoussé à ce point les valeurs spirituelles ? Les « bons esprits » des XVIII^e et XIX^e siècles ont cru naïvement que l'éradication des religions allait libérer l'homme. On a vu les résultats avec les stalinisme, hitlérisme, maoïsme... Avec la même vigueur que contre les identités, la machine à broyer s'attaque aux religions. Elle avance sûre d'elle-même à l'heure où la lecture des SMS a remplacé les textes sacrés. Jusqu'à maintenant, cette chose vivante en l'homme, l'âme, a toujours permis de sortir des nasses cachées sur la route. À moins que la conscience ne soit modifiée, il semble évident qu'un surgissement de l'Esprit se prépare.

Comment revitaliser les forces spirituelles en jachère dans les sociétés urbanisées ? Un tel renouveau ne saurait se décréter.

« Sera gaullien celui ou celle qui redonnera du souffle à la France et un sens des réalités historiques à la construction européenne ».

Olivier Germain-Thomas





« Les religions orientales permettent de réveiller nos traditions atteintes de léthargie. »

Olivier Germain-Thomas

Reste le constat : l'absence de transcendance rétrécit le génie humain. Ni le repli intégriste ni les salmigondis synthétiques ne sont des solutions.

Pour ma part, viscéralement attaché à ma culture catholique, je me suis élançé vers l'Asie avec l'intuition que là-bas subsistaient des pratiques qui n'avaient pas été altérées par un mauvais usage de la raison. J'y ai trouvé des rituels qui se servent du corps pour l'ascension spirituelle et qui ont une subtile connaissance des réalités psychiques. Les religions orientales permettent de réveiller nos traditions atteintes de léthargie. Ne pas abandonner « le génie du christianisme », accepter sa métamorphose.

Vous êtes de ces voyageurs qui vont vraiment à la rencontre des êtres et des civilisations, et tentent d'en découvrir le cœur vivant. Votre ami Dominique de Roux aimait citer cette phrase de Gombrowicz : « En fait, être Français c'est justement prendre en considération autre chose que la France ». Comment vos nombreux voyages, particulièrement en Inde et au Japon, ont-ils nourri votre « être français » ?

Les voyages sont une des respirations de ma vie. Ils apportent la preuve que devant la mort, l'amour, l'arbre ou le soleil, les réponses sont heureusement multiples. La variété, une danse... Parfois, l'espace devient une figure du temps. C'est ainsi que notre Moyen-âge apparaît vivant au cours d'un rituel religieux dans un temple de l'Inde, que l'Égypte ancienne surgit devant un village birman le long de l'Irrawaddy. J'ai esquissé plus haut une réponse sur l'apport spirituel de l'Asie. Ceci également à noter : ces voyages et séjours, il faut les pratiquer avec une solide fidélité aux racines, faute de quoi le dialogue reste en surface. Les feuilles au vent ne dialoguent pas. Oui, le génie français vers l'universel se nourrit du regard complice porté sur d'autres cultures.

◆ **Propos recueillis par Olivier François**



**LA BROCANTE DE MAI 68
ET OUVERTURES**
Olivier Germain-Thomas
Pierre-Guillaume de Roux
192 p. - 18 €.

PORNOGRAPHIE PARTOUT, MAISONS-CLOSÉS NULLE PART

L'essentiel de la production pornographique contemporaine est aux jeux d'adultes ce que les tacos halals d'Aulnay-sous-Bois sont à la cuisine de Joël Robuchon : indigestes et mauvais pour la santé. Le village gaulois a longtemps résisté mais rend les armes.

La masturbation a été industrialisée, au même titre que toutes les activités humaines. Rentabilisée et rationalisée par l'intelligence artificielle, la libido humaine n'a plus de secret pour Big Brother, prêt à satisfaire les moindres désirs dans l'instant. Ainsi, chaque recherche effectuée sur internet est recensée, enregistrée et étudiée par les géants du net de la pornographie mondialisée. Ce ne sont d'ailleurs pas les données qui manquent lorsque 25 % des recherches effectuées sur Google sont en lien avec du « contenu adulte », soit 68 millions quotidiennement, et 1,5 milliard de vidéos et photos pornographiques téléchargées tous les mois représentant plus d'un tiers de tous les téléchargements dans le monde. De quoi engendrer environ 13,3 milliards d'euros de revenus pour les seuls États-Unis, ou bien encore, pour vous donner le tournis, 3 075 dollars dépensés toutes les secondes. Alors que les queues des cinémas perpignanais et toulousains des années 70 étaient remplies d'Espagnols quand sortait le dernier film réservé aux adultes, plus personne ou presque n'aurait l'idée d'acheter un DVD pornographique en 2018. Tout et plus, est disponible en un clic.

LES FRONTIÈRES DE RETOUR

Le marché du X est un marché fait de niches, parfois ethniques. Il est le reflet honteux de notre monde. Les internautes sont littéralement scrutés, en témoigne l'étude de Pornhub qui a dévoilé les recherches les plus fréquentes, fonction de l'âge de ses visiteurs, de leurs pays d'origine ou de leur sexe. Les hommes français sont notamment friands de « mamans françaises », de « teens », de « milfs » ou de « beurettes », autant d'acronymes et d'expressions peu usitées publiquement mais connues d'une majorité de jeunes. Quant à nos voisins italiens, ils privilégient les Napolitaines et les « foot-jobs ». Qui n'a jamais entendu des rires gras succédant à un « merci qui ? » au bureau, en référence à cette grosse PME du X français qu'est le site Jacquie et Michel, phénomène de société déchaînant les passions et les critiques ? Visionnées des millions de fois, les productions de Jacquie et Michel sont surtout célèbres pour leurs actrices supposément amatrices et leurs lieux de tournage, parfois publics, de même que l'ambiance potache qui se dégage de l'équipe, que d'aucuns diront « beauf » et grolandaise.

Dans un goût approchant, citons aussi aussi Pierre Woodman, ancien flic pote de Coluche reconverti dans le « cast-



Dans le film de de Cédric Anger, *L'Amour est une fête*, Guillaume Canet, perdu dans ses pensées se demande à lui-même si finalement, le porno, c'était pas mieux avant

ing X » de nymphettes slaves, ou le transalpin Rocco, aux mensurations et à l'appétit démesurés, qui, chacun dans leur genre respectif, ont su monter de juteuses entreprises. Finalement, même eux passent pour d'aimables plaisantins face à la Silicon Valley et à ses moteurs de recherche surpuissants, regroupant toutes les paraphilies et toutes les origines géographiques. Ces grossistes du porno à la tête de fortunes en milliards n'ont pas d'autre éthique que le fric. S'ils savent pertinemment que leurs vidéos sont vues par des dizaines de millions de mineurs et qu'elles enrichissent les mafias du monde entier qui prospèrent sur le trafic d'êtres humains, ils n'en ont cure. La pornographie se joue des frontières, se déployant dans les territoires dématérialisés, insensible aux États souverains : elle satisfait une demande du public. Mais le public a-t-il toujours raison ? N'est-il pas lui-même l'esclave consentant de ses pulsions et de sa concupiscence ? À l'heure où les rencontres mammifères ne sont plus jamais spontanées, la pornographie fait office de refuge malsain pour les handicapés de la séduction, et de défouloir pour les autres. Elle est aussi le lieu de nombreuses dérives. En Californie, l'industrie du porno alimente régulièrement les colonnes des faits divers. Elle

fut aussi responsable de la réapparition de la syphilis.

Notre société étale la pornographie tout en étant puritaine, de la même manière qu'elle nie les races en racialisant la majorité des débats. Les centaines de sites pornographiques font écho à la censure de *L'Origine du Monde* sur Facebook, et les millions d'« ebonys » tapés sur Hamster X et PornHub se rient des réunions en non-mixité du Parti des Indigènes de la République. La moitié des adolescents français ont surfé sur un

La luxure des maisons-closes de Madame Claude a cédé la place au stupre avilissant des « clubs échangistes » et de leurs buffets campagnards où l'on sert des canapés triangulaires tartinés aux œufs de lump.

site pornographique en 2017, selon une étude de l'Observatoire de la Parentalité et de l'Éducation numérique. Et encore, il ne s'agit que de ceux qui veulent bien l'admettre ! Le premier visionnage se fait sur l'écran du téléphone portable, quelquefois au sein d'un établissement scolaire... On serait presque triste pour ces gamins qui ne connaîtront jamais le goût de la véritable transgression, le fumet de

l'interdit. Comment s'émouvoir d'une première fille dans son lit quand on peut regarder des « milfs » pliées en dix sur son smartphone ? Comment, parallèlement, s'étonner du rapport que notre société entretient avec la sexualité ?

OUÛ EST LE MYSTÈRE

Regarder une jolie fille déambuler dans les rues fait de vous un infâme résidu du patriarcat quand les êtres humains sont réifiés dans des millions de vidéos de basse qualité. Nous sommes

collectivement hypocrites. La pornographie et le culte de la performance sexuelle, qui en fait un sport bien plus qu'un jeu, sont les conséquences d'un monde qui refuse le plaisir et le réduit à une activité productive comme les autres, le soumet à l'impératif du résultat. Où est le mystère ? Le bonheur de la découverte ? La dimension tragique de la « petite mort » ? La luxure des mai-

sons-closes de Madame Claude a cédé la place au stupre avilissant des « clubs échangistes » et de leurs buffets campagnards où l'on sert des canapés triangulaires tartinés aux œufs de lump. Il faudrait pratiquer la dérive situationniste, trouver le temps de se perdre et d'emprunter des chemins de traverse, refuser le sexe massifié et vulgaire.

◆ Gabriel Robin



Son style à elle

Par Stéphanie-Lucie Mathern

PENSE À RAMENER LE PAIN

« *La France est le plus grand royaume après celui du ciel* ».

Grotius le Hollandais à Louis XIII

Les mots font la guerre. Demandez aux gens de lire un texte devant vous, vous serez gêné (on est *ienb* dans le carnage total) comme jamais. On ne comprend plus rien à rien. On a anesthésié notre sens critique. On ne fait plus la différence entre le beau et le laid. Les fondements de notre raison et d'un certain style sont détruits. La post-vérité a remplacé le relativisme : tout est interprétation. La loi du plus fort pour tous.

Nous ne quittons plus notre téléphone de peur de rater quelque chose, nous finissons par cliquer tout le monde, dans une posture de Stasi hystérique, de ressentiment et d'imitation.

Nous manquons de tout : eau, air, argent, pétrole, sommeil, matières premières, amour.

Tout est faux : le poulet, les fruits, la monnaie, les seins, les Cartier.

Les gens s'effilochent « *il est mort d'un AVC* », « *il ne bande pas* », « *il veut se suicider* ». Surmené, laminé. Trop d'images. Mehr Licht !

On boit beaucoup. On fait beaucoup de bruit. On masque le grand rien par de la fausse ambiance, du phénoménal. Ça finit en fleurs d'ennui ou en coupe-gorge.

On se demande si les animaux ont une âme, si les stylos rouges sont encore utiles, le scientifique se prend pour Dieu, Marc veut devenir Marie.

On a oublié que la contrainte était le gage des plaisirs (de la femme en pantalon à celle en baskets).

La justice peine à redresser les dévoyés. L'agression n'est plus justement punie (merci le doute et le Siècle des Lumières). On joue à GTA dans nos villes.

Nous dilapidons. Nous gâchons (matérialisme bestial). Nous avons peur du noir. De la vie.

Le patriotisme et l'enracinement font toujours rire. À moins d'être Russe ou de venir d'une terre d'esclave.

Tout est devenu permissif, et en même temps on nous empêche de façon absurde en voulant nous capitonner face à un danger.

La liberté est poussée jusqu'à l'anarchie (voir les couloirs d'une gare) – la négation totale de l'autre.

On a voulu assurer les mêmes chances, assurons aussi les mêmes devoirs : l'intérêt de tous.

Tout se change en chiffre : « *Pour combien en as-tu sur toi ? Combien tu gagnes ? On fait comment pour l'addition ?* » On est tous comptables.

On est immobile (malgré le nomadisme), ennuyé (malgré les possibles supposés), artificiel (de nos fréquentations à la lumière). Les conversations sont infantiles.

Les contradictions pullulent : on veut repeindre l'espace urbain avec les couleurs du bonheur. On est moralisateur et on représente à outrance les déviances mentales.

L'héroïsme est mort et une certaine lâcheté s'est emparée de la majorité silencieuse. On laisse faire : apathie. Ce n'est pas si grave : déni + auto conviction.

L'Église a abandonné la magnificence au profit d'une fausse proximité (rendez-vous la traîne des cardinaux, la chaire des prédicateurs et des vrais sermons). L'hostie dans la main à des airs de tranquillisant (la fameuse dose de *Sérotonine* ?)

Les réformes ont des airs de cours de socio.

Le niveau d'éducation est au rabais. L'enseignant est malmené car l'autorité est devenue discutable et la punition nuisible au développement de l'enfant : du « *tasrienamediretesqui* » à une vidéo où il se fait braquer devant une foule de merdeux hilares.

On emprunte nos idéologies *easy-listening* et nos façons de vivre (showroom sur un rooftop) à l'étranger (plutôt *west coast*).

La médecine doit guérir tous les méfaits et les complexes : de la chirurgie esthétique à

la levée des derniers tabous.

On fait des enfants tout seul, égoïstement.

On nous a fait croire à l'égalité. Il n'y en a jamais eu et n'y en aura jamais : ni en intelligence, ni en énergie, ni en bonté.

Le progrès nous a fait occulter la mort. On a oublié le décorum du deuil et du souvenir. « *Le noir, c'est un peu triste, quand même* ». Vivre de plus en plus vieux, pour quoi faire ? La retraite et l'immobilité tuent les plus faibles, ceux qui ne savent pas quoi faire d'eux-mêmes.

Le standard est moins cher et plus facile à produire. Nous voyons la même chose partout. L'uniformisation sous couvert de modernité pour l'homme masse. L'enracinement au Big-Mac.

Le libre accès sexuel, sans engagement, bdsm, violez-moi-mais-ne-me-faites-pas-de-mal, fait partie de nos standards mais aborder quelqu'un dans un bar semble de plus en plus difficile avant 5 heures. La pudeur est morte, jusqu'à la façon de se coiffer.

Nous sommes au mois de février 2019. Et ça ne va pas très bien. Aimons-nous les uns les autres. Et dent pour dent. ♦

On emprunte nos idéologies *easy-listening* et nos façons de vivre (showroom sur un rooftop) à l'étranger (plutôt *west coast*).



Son style à lui

Par Dominique Lelys

BABEL ET LA BÊTE

Il y a de quoi dégoûter le bobo parisien : les Amerloques mangent mal, votent mal, polluent la planète, sont incultes et grossiers. Mais chez nous cependant, les enseignes de restauration rapide ne désemplassent pas, le jean est devenu un classique, les fabricants de baskets se font une concurrence acharnée et le moindre mot d'anglais se prononce du nez, histoire de faire croire à sa maîtrise courante. La France serait-elle devenue une colonie supplémentaire de l'Oncle Sam ?

Comment reconnaît-on un Français embarquant sur un vol New York-Paris ? C'est le seul voyageur à casquette qui mâche du chewing-gum ». De fait, le « US go home » n'est même plus un souvenir : les écoles de commerce (oh pardon, de marketing) créent leur propre dialecte à base de prospects, de briefs sur open space, de turnover et de partenariat win-win ; du pays des burgers, le bodybuildé fera son training ou un jogging avant de remonter dans son pick-up superchargé en évitant de se crasher ; il sera fitté au look « urban wear » en sirotant un drink avant le happy hour tout en méditant sur la pensée new age. Serait-ce là une fake news pour faire le buzz ? Malheureusement, des mots anciens comme « challenge » se prononcent maintenant « tchallundge » lorsqu'on ne se souvient même plus qu'une gageure, ou encore un défi, signifient la même chose...

Las ! Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Ce franglais inaudible, très éloigné de la langue de nos diplomates qui parlent encore un anglais grammaticalement parfait tout en maintenant volontairement leur accent d'origine, s'oppose tout aussi radicalement à Shakespeare, qui écrivait en 1594 : « *Que votre langue ne soit pas l'objet de votre propre honte* ». S'il ne s'agit pourtant plus d'ob-

server l'art subtil du pentamètre iambique, l'on observera que ce nouveau jargon de la rue et des affaires, galimatias de mots parfois même détournés de leur sens, est l'équivalent du latin de cuisine utilisé à Rome pour le langage courant, tandis que littérature et poésie continuent à s'abreuver à la fontaine de la connaissance d'une langue savante, à l'instar de celle de nos classiques dont nos contemporains se détournent trop souvent par haine de leur propre histoire, marqueur sensible de la mésestime d'eux-mêmes. Cependant, la différence est essentielle : le latin primaire était une langue pratique, lorsque cette novlangue devient une revendication mondialisante.

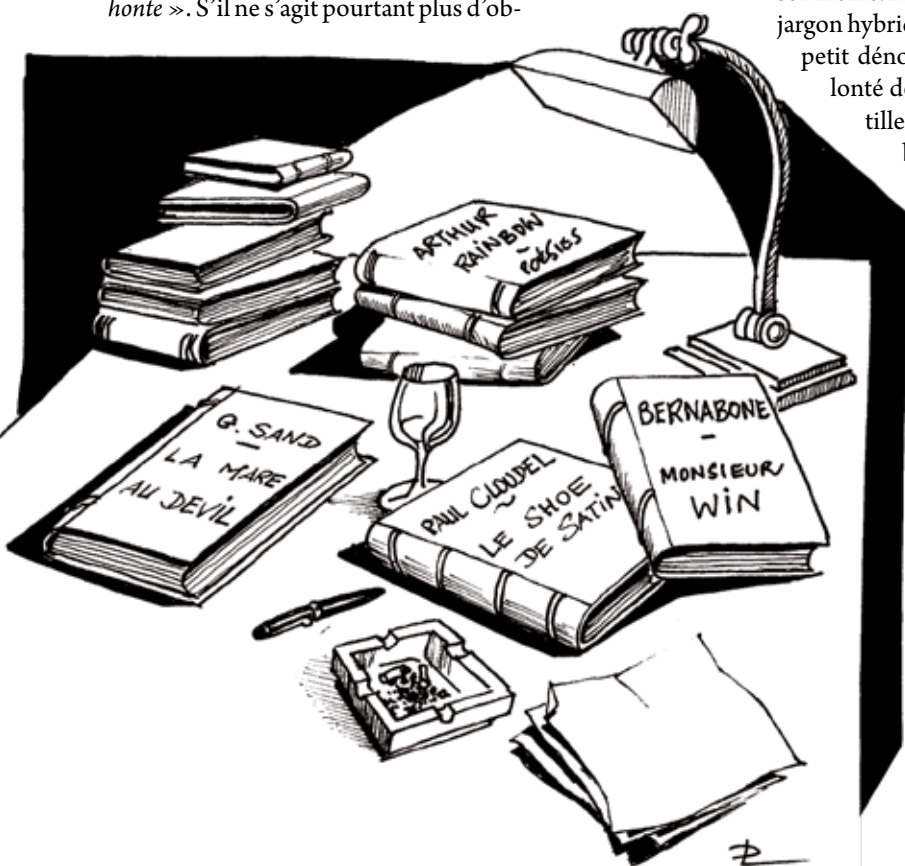
LANGUE MORTE ?

Si, comme disait Jean Dutourd, « *pervertir une langue, c'est pervertir l'esprit, c'est renier l'âme de la nation dans ce qu'elle a de plus intime et de plus précieux* », l'observation sociologique des forcenés du frangliche amène au constat d'une société fondée sur un universalisme aux vues étroites : cette pseudo-modernité, mise au diapason d'un nivellement par le bas, accentue les écarts sociaux que les bien-pensants ne cessent de dénoncer, sans bien sûr envisager de renouer avec l'exigence vis-à-vis de soi-même. Ainsi, le dogme du « tout se vaut » véhiculé par ce jargon hybride cher aux démagogues et autres adeptes du plus petit dénominateur commun atteste qu'il s'agit d'une

volonté de partage universel doublée d'une chance de distiller les codes de la nouvelle morale : de ce dialecte bigarré, réinventé à coups d'inclusions dénuées de sens et débarrassé des subtilités académiques supposées d'un autre âge, émerge désormais la construction virtuelle d'une nouvelle tour de Babel d'autant plus haute que le langage est médiocre, attestant ainsi de la revanche inconsciente de l'homme moderne sur un Dieu auquel, étrange paradoxe, il ne croit pourtant pas : *we are the champions of the world, no time for losers...*

Il reste heureusement des amoureux des belles-lettres, conscients que l'âme d'un peuple se ressent au cœur du langage. Pareils à des gardiens de trésor, ils assistent avec tristesse au lent déclin du monde qu'ils ont connu au profit de cette utopie uniforme, hors-sol et bon marché dont leur sagesse mesure la vanité. Mais peut-être, une fois de plus, faut-il que « tout change pour que rien ne change » ? ♦

© Dominique Lelys pour L'Incorrect





Vive les gros saints !

Par Élodie Perolini

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

Épouse, mère, mystique et allumée : honneur à Françoise (Rome 1384-1440) fêtée le 9 mars et à sa putain de vie de merde qui lui vaut d'être sainte

Née dans une illustre famille romaine, choyée et aimée, la nobliote reçoit une instruction de qualité. Très tôt, elle désire s'unir au Seigneur par les œuvres de piété et les pénitences. Tant pis pour sa gueule, ses parents l'empêchent d'entrer en religion et la marient vers l'âge de douze-treize ans à un richeton. Françoise se soumet à son père comme au Père. Plutôt que de poursuivre de sa haine époux subi et parents, la jeune fille se rend aimable et construit un mariage heureux. Elle donne six moufflets à Lorenzo tout en gérant la maison et les domaines. Éprise de l'Amoureux et très pieuse, la vie de Françoise faite de mondanité la mortifie. Toilettes raffinées, conversations oiseuses et banquets interminables la gavent au plus haut point. Elle dépérit, cherche la mort et c'est saint Alexis qui la rend aux siens : « Au boulot feignasse ! Tous ces snobinards antichrétiens vont clamser en Enfer. Ne souhaites-tu pas les sauver ? Et ta famille, qui en prendra soin ? La moisson est abondante, Il a besoin d'une ouvrière ». De nouveau sur pattes, Françoise assume ses devoirs d'état tout en se consacrant aux pauvres, aux malades et aux prisonniers. « *Accipit ut det* » aurait pu être sa devise. L'exercice de la charité lui donne de supporter le mariage. En plus, elle a une belle-sœur trop cool, Vannoza, qui rêve aussi de sainteté et l'accompagne sur la *Via celesta*.

Putain de sort cruel toutefois. Trois de ses bambins meurent. La peste en fauche deux autres. Reste Jean-Baptiste, l'aîné. Son mari est handicapé suite à une tentative de meurtre, emprisonné, et son fils est réclamé comme otage. *Ma ché bordello* ! Plutôt que de chialer en pure perte, Françoise s'abandonne dans les bras du Seigneur par l'entremise de Sa Sainte Mère qui déploie les miracles en sa faveur. Enfant et époux lui sont rendus, le grenier regorge de blé à destination des crève-la-faim. Les événements politiques ne sont pas plus favorables. Sa famille est dépossédée de ses biens et contrainte à l'exil à cause d'une invasion napolitaine. Françoise reste, pour les pauvres, elle vend les parures jusqu'alors inutiles pour les nourrir. La papauté est divisée, en deux ou trois selon les années. Elle prend position pour Eugène IV et n'a de cesse d'intervenir dans les affaires de l'Église à la demande du clergé. Elle prophétise l'unité.

ÊTRE UNE FEMME LIBÉRÉE

Dieu seul sait comment, en 1425 Françoise convainc Lorenzo de ne plus la toucher. Dès lors qu'elle ne baise plus, la sainte est prise entièrement par le Seigneur. À l'Assomption, elle fonde les Oblates de Marie, rattachées aux bénédictins. De plus en plus continente et de plus en plus mystique, Françoise a des visions du Paradis, de l'Enfer et du Purgatoire. 93 en tout. Souffrances et châtements, tourments infinis des damnés, rien ne lui est épargné de la surabondance de tortures qui font rendre aux âmes impies la monnaie de leurs

péchés. Au corps à corps avec le démon, la sainte femme, thaumaturge depuis longtemps, gratifiée de visions béatifiques et d'extases, des stigmates aussi, est souvent tourmentée par divers suppôts de Satan. Naturel et surnaturel lui apparaissent de même, les anges, bons ou mauvais, lui sont familiers. Si ses proches ne voient rien, ils entendent résonner les coups, la voient se débattre, être battue et même tirée jusqu'au rebord d'un balcon. Ça lui fait mal à Françoise mais, en bon soldat du Christ, elle ne se plaint jamais. Elle est à la taille de l'Adversaire.

Veuve, libérée des contraintes familiales en 1436, Françoise ne s'est pas assez infligé de pénitences. Elle rejoint les oblates à Tor de Specchi. Dégoûtée de la cuisine italienne, elle entre-coupe ses jeûnes par la seule ingestion d'eau et de légumes bouillis. Affamée, elle multiplie les pains pour ses sœurs, épuisée, elle charrie du bois dans les ruelles pour les pauvres, souffrante, elle use du cilice et de la discipline, abstinente, elle fait couler le vin. Au seuil de la Vie, celle qui aujourd'hui serait internée en psychiatrie, ne se fend pas d'un « Adieu monde de merde » mais d'un gracieux : « *Le ciel s'ouvre, les anges descendent, l'archange a fini sa tâche, il est debout devant moi et me fait signe de le suivre* ». Canonisée en 1608, elle est patronne de Rome, des oblats bénédictins et des automobilistes. ♦





Nous autres, post-modernes

Par Nicolas Pinet



Soldes : la loi des séries

Politique

Emmanuelle Gave

LA RÉPROUVÉE

Depuis quelques semaines, Emmanuelle Gave crevait l'écran, l'écran s'est vengé : elle ne sera pas candidate sur la liste de Nicolas Dupont-Aignan. Dommage : son discours, qui concilie libéralisme, souveraineté, identité et primat du droit, méritait d'être débattu. Quelque chose nous dit qu'elle ne va pas en rester là*.

Vous avez un fort beau CV, vous auriez pu continuer à vivre confortablement dans le privé et voilà que vous vous engagez en politique où il n'y a que des coups à prendre, comme vous le découvrez. Qu'est-ce qui vous a décidé à entrer en politique ?

J'ai effectivement fait de belles études, en France et aux États-Unis, j'ai travaillé dans le privé, comme avocate, comme directrice d'édition aussi, et j'aurais pu me satisfaire de diriger le think tank libéral qu'a voulu monter mon père, Charles Gave, lorsqu'il est revenu en France, et dont il m'a demandé de m'occuper. Mais je me suis prise de passion pour la politique, ayant pris conscience qu'en réalité, j'en faisais tout le temps sans vraiment le savoir.

La campagne menée contre François Fillon lors de la présidentielle a été un élément déclencheur. Indépendamment de toute idée politique, elle m'a profondément affectée dans ce à quoi je suis farouchement attachée : les libertés publiques. Nous avons assisté à une capture de démocratie qui a ôté aux Français la possibilité de faire un choix éclairé et qui a fait perdre la droite dans des conditions de combat qui étaient honteuses. Cela m'a révoltée.

Pour qui avez-vous voté au premier tour de la présidentielle ?

Pour François Fillon.

Et au second tour ?

Je comptais voter contre Macron. Et puis j'ai regardé le débat... Il y a un moment où il faut tout de même donner « envie d'avoir envie » et là, ce n'était vraiment pas possible. Je suis restée chez moi.

Quel est le plus important pour vous : le politique, l'économique, le civilisationnel ?

L'économie, ce n'est pas important. L'important, et je le dis en tant que libérale, c'est le droit. Le droit, ce n'est pas la multiplication des coercitions ; c'est ce qui fixe le cadre d'une société régie par ce que le grand sociologue Raymond Boudon appelait le « sens commun », qu'il opposait au relativisme.

Dans un ouvrage paru en 2006, *Renouveler la démocratie – Éloge du sens commun*, il explique fort bien comment le relativisme, qui « nourrit toutes les confusions », joue un rôle central dans le divorce entre l'opinion publique et le monde politique. Parce que les lois qui sont adoptées, écrit-il, « contredisent les principes fondamentaux de la démocratie », lesquels ne sont plus considérés que comme une variante culturelle comme une autre.

Or le droit a pour mission de fixer les fondamentaux, qui sont intangibles, et dont font partie les libertés : le droit à la sûreté (le droit de ne pas être détenu arbitrairement), la sécurité des personnes et des biens, le droit de propriété, les

droits relatifs aux égalités. Quand il est porté atteinte à ces droits, c'est le droit qui permet à la civilisation d'affronter ceux qui ne respectent pas nos valeurs.

Pourquoi le « sens commun » ? Parce que les gens savent très bien ce qui est bien et ce qui est mal, mais une vision dite « progressiste » vient pervertir ce sens commun, comme par exemple sur l'égalité entre les hommes et les femmes.

Comment vous situez-vous dans le débat entre identité et souveraineté ?

Il y a deux choses qui sont importantes pour une nation : son identité et sa souveraineté. Or aujourd'hui, on est en train de perdre les deux. On perd notre souveraineté, et c'est pour cela que je souhaite siéger au Parlement européen, pour la récupérer, mais cela sera insuffisant si, en même temps, on ne récupère pas notre identité.

Je crois au « vivre ensemble », dont on nous rebat les oreilles, mais tel qu'il avait été défini par Ernest Renan dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* et certainement pas dans le sens actuel de juxtaposition de communautarismes, l'un voulant imposer sa loi aux autres. Relisez Renan : « *Le chant spartiate* : "Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes" est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie ».

La Pologne, à l'époque du Rideau de fer, avait perdu sa souveraineté, mais les Polonais avaient gardé leur identité. Ce qui fait que lorsqu'ils ont retrouvé leur souveraineté, la nation polonaise n'a fait qu'un, tout de suite. Alors que si vous perdez votre identité, tout est perdu.

La Pologne avait conservé son identité sous le joug communiste alors que la France perd la sienne dans le capitalisme...

Autre point de vue : la Pologne était une nation profondément catholique, alors que la France est devenue profondément laïque, la laïcité ayant pris un sens antireligieux – et même, principalement, antichrétien. On devrait au moins se demander si ce n'est pas cette conception de la laïcité qui nous prive de la faculté de conserver notre iden-

« On devrait au moins se demander si ce n'est pas cette conception de la laïcité qui nous prive de la faculté de conserver notre identité »

Emmanuelle Gave



© Benjamin de Diesbach pour L'incorrect

tité, dans la mesure où celle-ci comporte aussi une part de sacré. On a tous besoin de croire en quelque chose qui nous dépasse. Si ce n'est plus la religion, si ce n'est plus la famille, si ce n'est plus la nation, on se trouve des communau-

tés à la marge. Des communautés qui ainsi se renforcent et s'affirment contre la communauté nationale, qui se revendiquent de leur communautarisme pour se placer au-dessus du droit des autres.

Le « communautarisme » n'est-il pas naturel ? Après tout, les Bretons de Paris – ou les Auvergnats, ou les Périgordins – aiment aussi à se retrouver en « communauté ».

La différence, c'est qu'il n'est jamais

Politique

venu à l'idée des Auvergnats de Paris d'exiger de la cantine scolaire qu'elle serve de la potée ou des tripoux à leurs enfants chaque jeudi ! Les Bretons veulent rester bretons, les Auvergnats auvergnats, etc., et aiment à se retrouver, voire à s'organiser entre eux, mais ils ne considèrent pas leur « petite patrie » comme étant au-dessus de la nation française. Et on n'est pas obligé de manger des tripoux si on n'aime pas ça.

Prenez le halal : de plus en plus d'équarisseurs pratiquent l'abattage halal généralisé parce que ça leur revient moins cher d'avoir une chaîne plutôt que deux. En conséquence, nous mangeons tous halal sans le savoir. Sans parler de la souffrance animale que cela entraîne, et elle est abominable, la loi,

Toutes les religions, tels le christianisme et le judaïsme, ont évolué au fil du temps ; il serait temps que l'islam fasse de même, ainsi que l'ont fait, individuellement et avec sagesse, de nombreux musulmans qui, fort heureusement, ne partagent pas l'interprétation littérale du Coran que veulent leur imposer les fanatiques.

Sous Nasser, il avait été possible de concevoir une pratique de l'islam dans une version plus moderne. Pourquoi cela ne serait-il pas possible aujourd'hui ?

Nous réalisons cet entretien un samedi à Paris, et samedi, c'est Gilets jaunes ! Quel regard portez-vous sur ce mouvement social, qui a débuté sur une révolte antifiscale, et sur son évolution ?

Depuis le début, je suis allée dans toutes les manifestations parisiennes, ainsi qu'en province, sur les ronds-points. Les gens que j'ai vus m'ont tous dit : « Je ne demande pas la charité, je veux juste pouvoir vivre du fruit de mon travail et je n'y arrive pas. » Leur colère se portait sur Emmanuel Macron, en raison de sa politique et de sa personnalité, mais ils n'étaient pas dans le ressentiment envers ceux que d'aucuns, qui récupèrent le mouvement parce que ce sont des professionnels de l'agit-prop, veulent taxer un peu plus : les riches ou supposés tels, sous pré-

texte que ça profitera aux moins bien lotis.

Je rappellerai que la France est le pays d'Europe où le poids de l'Etat dans l'économie est le plus élevé, celui qui taxe le plus et qui redistribue le plus, ce qui veut dire que si leur raisonnement était juste, on devrait être le pays européen avec la plus forte justice sociale. On redistribue le plus mais, à côté de cela, on a des agriculteurs qui crèvent de faim, cherchez l'erreur... Il y a un moment où il faut arrêter de répéter n'importe quoi. La réalité, c'est que c'est ce système de redistribution qui ne fonctionne pas, tout simplement parce qu'on ne crée pas de la richesse avec toujours plus de taxation.

Les Gilets jaunes en ont aussi marre de l'oligarchie technocratique. Nassim Taïeb, qui est un intellectuel libanais que j'apprécie beaucoup, dit ceci : « Il n'y a aucun problème à ce qu'un technocrate fasse des normes, mais je veux qu'il boive de mon eau. » Macron et tous ceux qui l'entourent sont complètement hors sol et c'est aussi cela qui est à l'origine de la colère des Gilets jaunes : ils voient très bien que nos dirigeants ne boivent pas de la même eau.

Êtes-vous favorable à l'union des droites ?

Évidemment ! Je l'appelle de mes vœux et j'espère pouvoir en être un des vecteurs. Je ne suis rien pour l'instant, mais toute ma vie, je me battrais pour cela.

Comment la voyez-vous se faire ?

Peut-être par la création d'une formation nouvelle qui aspirerait la majorité des membres actuels du Rassemblement national comme des Républicains. En attendant, j'aimerais que les Français se rendent compte des limites du RN et de la forfaiture des Républicains. M. Bellamy s'est revêtu de la belle armure de chevalier blanc – et il est peut-être intellectuellement intègre – mais, derrière lui, LR va nous coller tous ceux qui nous ont dit qu'ils ne voteraient pas l'élargissement à la Roumanie, et qui l'ont voté, qu'ils s'opposeraient aux textes sur les « genres », et qui les ont adoptés, qui ont voté en faveur de Dublin III et de Dublin IV, qui approuvent tous les crédits de pré-adhésion pour la Turquie, etc.

Les Français ne s'en rendent pas forcément compte puisque personne ne s'intéresse aux votes au Parlement européen et qu'il est rare que les journalistes mettent les parlementaires européens devant leurs contradictions, mais la réalité de LR au Parlement européen, c'est cela : l'exact inverse des discours qu'ils tiennent à Paris.

Pour réaliser l'union des droites, on assoit François-Xavier Bellamy, Nicolas Bay, Marion Maréchal, Emmanuelle Gave, entre autres, autour d'une table et on discute ?

[rires] Dans un monde idéal, ça serait un bon début, mais, malheureusement, on est très loin d'en être là. ♦ **Propos recueillis par Bruno Larebière**

* Entretien réalisé le 16 février, soit quatre jours avant qu'elle ne soit éjectée de la liste conduite par Nicolas Dupont-Aignan aux élections européennes.



« Il n'est jamais venu à l'idée des Auvergnats de Paris d'exiger de la cantine scolaire qu'elle serve de la potée ou des tripoux à leurs enfants chaque jeudi ! »

Emmanuelle Gave

c'est l'abattage traditionnel, l'exception l'abattage selon le rite halal. On est dans un non-respect des règles : c'est du communautarisme imposé à tous.

Mais pourquoi parler de communautarisme plutôt que de désigner l'islam ?

Pour ne pas accuser en bloc, de façon indifférenciée, tous les Français musulmans. Ce que je déplore, c'est que certains fanatiques se soient emparés de cette religion et veuillent que leur vision de l'islam, selon une lecture extrêmement rigoriste d'un texte écrit au VII^e siècle, s'impose à tous : d'abord à leur communauté, ensuite à l'ensemble de la communauté nationale.

Les animateurs de *Quotidien* mènent l'enquête

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD

Comme les rasoirs Bic à deux lames, le système politico-médiatique est implacable. La première lame soulève le poil, la deuxième le coupe. Lynché à la télé, puis lâché par les copains. La droite est experte en ce domaine : elle finit toujours le travail que la gauche a commencé. Et au suivant !

Lorsque nous rencontrons Emmanuelle Gave, le samedi 16 février en fin de journée, elle pense encore qu'elle va s'en sortir – et, à vrai dire, nous aussi. Qu'elle va être en quatrième position sur la liste menée par Nicolas Dupont-Aignan aux élections européennes. Que l'onde de choc créée par un article de *l'Opinion*, qui met dans sa bouche des mots qu'elle affirme ne pas avoir prononcés et la plante dans un décor qui fait porter sur elle le soupçon infamant de l'antisémitisme, va s'estomper. Qu'elle va pouvoir reprendre une vie presque normale, tant elle a compris qu'il ne peut y avoir de vie tout à fait normale dès lors qu'on est engagé en politique.

« Ce qui m'a le plus blessé, nous confie-t-elle alors, c'est l'accusation d'antisémitisme, qui ne repose sur absolument rien et face à laquelle je me suis sentie démunie. Un peu comme l'est un homme accusé de viol et qui, par définition, ne peut pas apporter de preuves négatives. J'en ai été d'autant plus meurtrie que j'ai une belle-sœur israélienne et que les rapports avec mes futurs neveux vont poser problème quand ils vont apprendre que leur tante a été

Politique

accusée d'être antisémite. Mais puisqu'on me dit que ça fait partie de la politique, je ferai avec ».

Quatre jours plus tard, le couperet tombe, ou plutôt le tir de mortier, sous la forme d'un communiqué diffusé le 20 février au soir qu'avec son humour distancié elle résumera sans doute ainsi quand elle aura réalisé ce qui lui est arrivé : « T'es virée, ma chérie. » Le texte est signé par Frédéric Mortier, secrétaire général de Debout la France : « À la lumière des nouveaux éléments révélés ce soir par l'émission Quotidien sur TMC et dont nous n'avions pas connaissance, le mouvement Debout la France, présidé par Nicolas Dupont-Aignan, indique que la candidature d'Emmanuelle Gave ne sera pas validée par la commission d'investiture pour être sur la liste des élections européennes ».

Édifiant, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que l'accusée est déclarée coupable sans qu'il lui ait été donné l'occasion de se défendre et sans même avoir été entendue. Ensuite parce que le texte ne prend même la peine de respecter les formes : comment Nicolas Dupont-Aignan, devenu oracle, se permet-il de faire annoncer que la candidature « ne sera pas validée par la commission d'investiture », décision, dont, par définition il ne devrait pas pouvoir préjuger, sinon parce que celle-ci n'est qu'une simple chambre d'enregistrement des décisions qu'il a prises ? Sans aucune concertation, soit dit en passant, avec ses supposés « partenaires » au sein des Amoureux de la France, qui ne sont même plus convoqués pour faire illusion...

Sur le fond, que s'est-il passé ? Rien, hélas, que de très banal : un lynchage médiatique suivi d'un lâchage politique. Quand Paul Larrouturou, reporter pour *Quotidien*, l'émission de chasse à l'homme de Yann Barthès, lui lance : « Ça, ça s'appelle du racisme, Madame », après lui avoir fait lire, face caméra, à la manière d'un procureur maoïste, un « post » maladroït relatif aux musulmanes qu'elle a publié sur Facebook, il signe son arrêt de mort. Avec les « racistes », on ne débat pas, on exécute. Ce n'est qu'une question d'heures pour que, avec Yann Barthès, il puisse accrocher un trophée supplémentaire au tableau de chasse du safari qu'est devenue la politique française.

ACHEVER LA BÊTE

Peu importe qu'Emmanuelle Gave soit une femme : une femme n'est plus une « espèce protégée » dès lors qu'elle est « raciste ». Emmanuelle Gave, néophyte en politique, a certes accumulé, et à un point inimaginable, les erreurs de communication, mais c'est aussi pour cela qu'elle va être « débranchée », comme on le dit élégamment le soir même rue de Dantzig, où se trouve le QG de campagne de Debout la France (et même dès avant la diffusion de l'émission, dont l'équipe de Dupont-Aignan connaît déjà la teneur) : d'abord la maîtrise de la com, ensuite, éventuellement, le combat des idées.

Elle avait commencé à le comprendre la veille, mais manifestement pas suffisamment pour s'abstenir de se rendre devant la caméra de *Quotidien*, écrivant dans une « lettre de cœur » publiée sur le site de l'Institut des libertés, dont elle est la présidente exécutive : « Depuis une semaine et quoi que je fasse, quelles que soient les méthodes logiques ou raisonnables que

j'emploie pour essayer de reprendre la main sur un story telling nauséabond à mon endroit, je suis enfoncée encore plus profondément par une meute aux abois, sans relâche ».

En effet, c'est comme cela que ça se passe : une fois que la machine est lancée, plus rien ne saurait l'arrêter. Puisqu'elle a été blessée médiatiquement et que la traque va se poursuivre, la bête doit être achevée pour ne pas contaminer ceux qu'elle croyait être ses amis politiques. Comme si, en politique, on pouvait encore avoir des amis ! On ne soigne plus le combattant blessé au front, on lui met une balle. On le « débranche » pour éviter le court-circuit général.

Emmanuelle Gave rejoint ainsi la longue cohorte de tous ceux qui ont été abattus par les leurs, passés dans le camp de l'ennemi en croyant, en un mélange de lâcheté et de naïveté, qu'il suffit de « couper la branche pourrie », comme disait le général Imbot, alors patron de la DGSE, pour être épargné, alors que cela ne fait que renforcer le camp adverse ainsi que le même général Imbot l'éprouva lorsque son propre fils fut assassiné.

ÉMOI INSTANTANÉ

S'il en est un qui connaît bien le sujet, c'est l'ancien député UMP du Nord Christian Vanneste, victime, à quelques années d'intervalle, de deux campagnes visant à le faire passer pour « homophobe », la première, en 2005, parce qu'il avait abordé le sujet de l'homosexualité sous son aspect anthropologique – anthropo quoi ? –, la seconde parce qu'il avait dit, en 2012, que la déportation des homosexuels français durant la Deuxième Guerre mondiale était une « légende ».

Dans les deux cas, cela avait été un déchaînement médiatique. Et ses « amis politiques » l'avaient lâché. « En 2005, se souvient-il, il subsistait encore un esprit de corps, celui du RPR. En 2012, c'était fini. Et maintenant, nous nous retrouvons dans un monde où les idées comme les valeurs n'ont plus aucune importance ; seules comptent les carrières individuelles ».

Après la première « affaire » – le temps des controverses est terminé, il n'y a plus que des « dérapages » qui donnent lieu à des « affaires » et bien sûr à des poursuites judiciaires –, Nicolas Sarkozy, en visite dans sa circonscription au déclenchement de la tempête, lui avait fait savoir qu'il était prié de ne pas se montrer, et, aux législatives de 2007, il n'avait pas été investi par son parti, mais au moins celui-ci avait-il l'élégance de ne pas présenter de candidat contre lui, lui permettant ainsi d'être réélu sous l'étiquette CNIP. Après la seconde, il n'y eut plus aucune bienveillance : l'UMP accorda son investiture à un homme présentant toute garantie de « politiquement correct », un certain... Gérard Darmanin, qui l'emporta.

Que Serge Klarsfeld ait confirmé aussitôt la véracité de ses propos sur la déportation, que, dans les deux cas, il ait été blanchi par la justice, n'a aucune importance : le temps – long, trop long – des procédures judiciaires, parfois jusqu'en Cour de cassation comme ce fut le cas, ne peut faire contrepoids à l'émoi instantané propagé par les médias, de plus en plus instantanés eux aussi, aux cabales des représentants d'intérêts aussi minoritaires qu'activistes qui y tiennent permanence, et au refus – ou à l'incapacité – de chercher à comprendre ce qui a été dit.

On ne soigne plus le combattant blessé au front, on lui met une balle. On le « débranche » pour éviter le court-circuit général.

En 2012, Christian Vanneste fut même lâché... par le collectif de députés de La Droite populaire auquel il appartenait ! « *Thierry Mariani, à la demande de Sarkozy sans doute, nous rappelle-t-il, a fait signer un communiqué me lâchant complètement. Je me suis retrouvé bien plus seul qu'en 2005. Quelques jours plus tard, se rendant compte de son erreur, il en a fait un autre, de sens contraire, mais celui-là a été signé par beaucoup moins de monde et il est passé inaperçu* ».

HYSTÉRISATION DU DÉBAT

Durant la tourmente de 2005, le hasard avait fait que l'écrivain Vladimir Volkoff vienne donner une conférence à Lille. Christian Vanneste avait demandé à cet éminent spécialiste de la désinformation ce qu'il pouvait faire pour contrecarrer la campagne de dénigrement dont il faisait l'objet. « *Monsieur le député, lui avait-il répondu, c'est fini, c'est trop tard* »...

Le 16 février, lorsque nous rencontrons Emmanuelle Gave, le hasard fait, encore lui, que nous sortons des Salons Hoche où vient de se tenir le 70^e anniversaire du Centre national des indépendants et paysans (CNIP). Elle aurait dû y être présente mais elle a souhaité prendre un peu de repos, la semaine a été éprouvante – pas autant que celle qui va suivre, mais elle ne le sait évidemment pas. En revanche, Robert Ménard est venu, ainsi que Jean-Frédéric Poisson, le sénateur (non inscrit) Jean-Louis Masson, et... Nicolas Dupont-Aignan.

Que dit North devant le président de Debout la France ? Que l'« *hystérisation du débat public est proprement effrayante* ». Que « *la dénonciation et la diabolisation sont devenues les armes uniques de nos adversaires, qui refusent tout débat* ». Que « *ces méthodes sont d'autant plus inquiétantes, pour l'avenir, que, comme le rappelle Eric Zemmour, la France, qui a bien des qualités, a aussi la détestable caractéristique d'être un vieux pays de guerres civiles* ». Il ajoute même qu'« *on en est maintenant à entrevoir le retour des heures les plus sombres de notre histoire, celles de la Terreur révolutionnaire, où tous ceux*



Depuis 2005, Christian Vanneste a fait l'objet d'un lynchage médiatique sans fondement. Lâché par sa famille politique il est le tragique témoin de la droite des ambitions

qui ne partageaient pas les "valeurs de la République" périssaient ou étaient jetés au cachot ».

Son discours nous fait penser aux propos que nous avait tenus Jean-Yves Camus : « *Ce qui me fait peur, c'est la violence des rapports individuels, la guerre de tous contre tous. C'est le fait qu'on n'ar-*

La tyrannie médiatique n'est forte que de la lâcheté des politiques, mais surtout, et cela fait une sacrée différence, la gauche chasse en meute, alors que la droite ne fait pas corps.

rive plus à traiter celui avec lequel on est absolument en désaccord sur le plan politique comme un concitoyen qui a le droit d'être entendu et avec qui on a le droit – le devoir même – de débattre sans le rejeter dans les ténèbres extérieures ni lui interdire de prendre la parole ».

Pendant que Bruno North s'exprime, Nicolas Dupont-Aignan, assis comme

il se doit au premier rang, donne l'impression d'être attentif. Il doit plutôt être ailleurs... Il n'était pas arrivé quand Robert Ménard a pris la parole et c'est dommage. Ce fut bref mais saignant. Il l'aurait entendu dire à quel point il en avait « *ras-le-bol des partis de droite* », où « *chacun n'en a que pour sa gueule* » (en Ménard revigotant dans le texte). Il l'aurait entendu expliquer pourquoi il avait quitté les Amoureux de la France, parce qu'il « *n'a pas vocation à être le marchepied de qui que ce soit* ».

La tyrannie médiatique n'est forte que de la lâcheté des politiques, mais surtout, et cela fait une sacrée différence, la gauche chasse en meute, alors que la droite ne fait pas corps. Plus jamais. L'individualisme l'a gangrenée, les ambitions personnelles la dominent. Finalement, s'y dit-on, tant mieux si untel est lynché, on va pouvoir s'en débarrasser, ça va libérer une place. Alors que la seule place que ça libère, c'est celle du prochain sur la liste des cibles à abattre au grand ball-trap politico-médiatique français.

« *Je ne sais plus combien de gens se prennent pour de Gaulle !* », s'était aussi exclamé Ménard sous les applaudissements. Y compris les pigeons... d'argile. ♦ **B.L.**

PAYSANS DU FUTUR

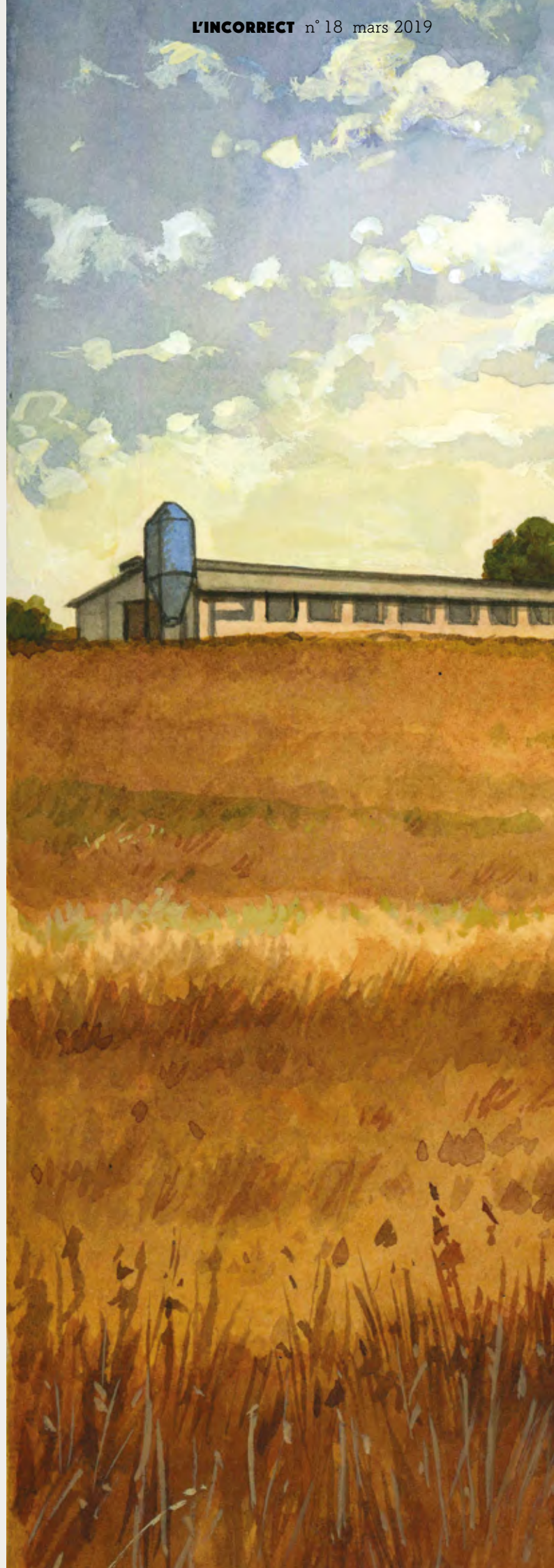
Par Bertrand Lacarelle

Tous les ans depuis 1964, soudain familial et viril, *Homo politicus* vient serrer des « pognes » au Salon de l'Agriculture. Version augmentée des Comices de nos villages, le hangar de la porte de Versailles à Paris devient pendant une semaine une étable, un marché, une ferme pédagogique géante. Pour le bonheur des parents et des enfants, pour le bonheur du JT de 13 h Mais de moins en moins pour celui d'*Homo politicus*, chahuté dans les allées tandis qu'il goûte une bière d'Alsace, des rillettes du Mans, un verre de Languedoc. Les agriculteurs sont à la fête, mais c'est aussi le rude moment où l'on négocie les prix, et où l'on annonce les derniers chiffres de la profession, d'année en année plus désespérants. Tout le monde aime les paysans, mais plus personne ne veut devenir agriculteur ou « exploitant agricole ». C'était l'ancien temps, celui de l'élan productiviste d'après-guerre, celui des potions magiques des Trente glorieuses et de l'euphorie irresponsable de la société de consommation : un monde déjà mort, complètement désuet, mais qui continue de bouger au Salon « International » de l'agriculture comme partout ailleurs.

PLAIES ET BEAUCE

C'est le monde zombie dans lequel nous vivons, maintenu sous perfusion par le marché mondialisé et les multinationales du rêve idiot et du cauchemar climatisé. « À la fin tu es las de ce monde ancien, disait Apollinaire, *Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin* ». Les exploitants agricoles se sont réveillés exploités, les paysans libres devenus esclaves : des banques, de la grande distribution, des semenciers, de l'industrie chimique... Et tous les deux jours, l'un d'entre eux est trouvé pendu dans sa grange. À l'appauvrissement des paysans s'est ajouté celui des sols, et puis désormais la spéculation étrangère autour des dernières terres fertiles de France. Le remembrement des années 50, détruisant les bocages, les haies, les forêts, a accouché de paysages désolants comme la Beauce, qui plus est hantée aujourd'hui par des éoliennes au ralenti. La Beauce un jour sera comme la Mésopotamie, hier berceau fertile de l'agriculture, désert aujourd'hui. « Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre / Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux », chantait Péguy à propos de cette Beauce, belle tapisserie de Notre-Dame de Chartres. Encore jugée comme une fierté du monde agricole, là où se réalise dit-on les meilleurs rendements – tout doucement en baisse parce que le sol répond de moins en moins aux « intrants » chimiques. Et puis la Beauce c'est l'export, la fierté que d'exporter encore un peu, face aux greniers à céréales que sont l'Ukraine ou l'immense Russie...

Fierté du monde ancien, fierté ringarde et cynisme de ceux qui savent faire de l'argent avec des cadavres. Si nous en





TERPANT, 2019,

sommes là, c'est parce que le lobby de l'industrie agro-alimentaire est encore tout-puissant. Les tentatives d'*Homo politicus*, parfois sincères, sont à chaque fois réduites à néant par les lobbyistes et cette autre âme damnée, *Homo œconomicus*. Derniers exemples en date : l'interdiction repoussée du glyphosate et la loi « Egalim » (admirable novlangue) conçue pour protéger les paysans. Les prétendus Sages du Conseil constitutionnel viennent d'en censurer 23 propositions (sur 98). Parmi elles, l'autorisation de vendre des semences paysannes. Monsanto (Bayer) et ses pairs pourront donc seuls commercialiser leurs semences produites en laboratoire.

LA NOUVELLE GRAINE

Nous sommes las de ce monde ancien, de ce modèle ancien, mais nous avons l'espérance. Dans les ruines libérales libertaires (cf. Matthieu Baumier) déjà visibles, fleurissent des initiatives et des alternatives modernes, parfois depuis des décennies, dans le silence et l'anonymat. Le désastre écologique déjà bien entamé, l'extinction de l'espèce paysanne (avec eux des oiseaux et des insectes), la défiguration des paysages, les scandales sanitaires de la « mal-bouffe », la santé qui vacille, ne sont pas une fatalité. Chacun peut observer autour de soi des habitudes qui changent, des solutions qui naissent, des idées qui paraissent de bon sens, parce que nous avons tout oublié. Il ne s'agit pas seulement de citoyens sautant du train fantôme pour devenir paysans bios, mais aussi de scientifiques retrouvant les secrets d'un sol vivant, d'agriculteurs refusant de s'endetter avec des machines « agri-tech » qui les coupent du lien à la terre, de vigneronniers arrêtant les pesticides et le trucage pour retrouver le goût du travail et le travail du goût, de particuliers s'organisant

C'est tout un archipel qui surgit lentement mais fermement, un nouveau monde à côté de celui qui ne sait pas encore qu'il est mort. C'est un archipel d'hommes et de femmes qui travaillent dur pour un revenu faible

pour consommer en circuits courts et locaux, de fondations sauvant les terres fertiles de la spéculation ou du béton pour y installer des paysans, d'éleveurs tournant le dos aux fermes-usines pour que leurs animaux retrouvent pâtures et fourrages. Ou encore les maraîchers, les arboriculteurs, les paysans-boulangers qui conservent et cultivent, parfois illégalement, des variétés menacées de disparition.

C'est tout un archipel qui surgit lentement mais fermement, un nouveau monde à côté de celui qui ne sait pas encore qu'il est mort. C'est un archipel d'hommes et de femmes qui travaillent dur pour un revenu faible, parce qu'ils privilégient une autre vision de l'existence, une quête de sens. C'est l'archipel de la « vie bonne » et du « bien commun ». Deux notions qui fondent la civilisation française, et qu'il ne tient qu'à nous de défendre pour garantir à notre pays un avenir et préparer à nos enfants un héritage.

La question paysanne est immense, parce qu'elle recouvre à la fois la question de la sauvegarde du paysage et des traditions, de la qualité du terroir et de la nourriture, et bien sûr de l'autonomie et de la vigueur de nos agriculteurs. La question paysanne, en un mot, recouvre à elle seule la question de notre survie

sur une terre où la population augmente sans cesse. Nous n'avons pu traiter ici que certains aspects du problème et montré des ébauches de solutions. L'essentiel, pour nous, est que chacun puisse réaliser à la fois sa responsabilité et prendre conscience de son pouvoir. Ce fameux « pouvoir d'achat », mais bien compris, qui peut nous permettre de quitter, enfin, ce monde ancien pour donner naissance à un monde vivant. Péguy le disait encore :

« Mais c'est toujours la France, ou petite ou plus grande,

Le pays des beaux blés et des encadrements,

Le pays de la grappe et des ruissellements,

Le pays de genêts, de bruyère, de lande ». ♦

LE BUDGET ALIMENTATION DES FRANÇAIS

En 2017, un Français dépensait en moyenne 385 € par mois pour se nourrir. Du fait de l'augmentation du niveau de vie, la part de budget dédiée à la nourriture a quasiment baissé d'un point chaque année depuis 1960, pour tomber à 20 % en 1990. Ce chiffre remonte depuis les années 2000.

Deux penchants sont nés à ce moment-là : pour les classes supérieures, une volonté de dépenser plus pour une alimentation saine avalisée par des labels, notamment à la suite des crises de la vache folle et de la viande de cheval ; pour les populations les moins aisées dont le pouvoir d'achat est en recul, la nécessité de ne payer que le nécessaire pour se nourrir, soit continuer à acheter en grandes surfaces.

Ce système à deux vitesses a

cependant tendance à s'aplanir. C'est encore plus vrai depuis la loi Alimentation mise en œuvre au 1^{er} février dernier (pour rappel, l'augmentation des prix ne s'applique pas sur les produits directement issus de l'agriculture mais vise à faire de la marge sur d'autres denrées alimentaires, marge qui devrait être reversée *in fine* aux producteurs agricoles). Quand les prix des supermarchés augmentent, le consommateur se réoriente vers des produits vendus en cir-

cuits courts. Grâce à l'absence d'intermédiaires, les fruits et légumes vendus par ce moyen sont d'ailleurs déjà moins chers qu'en supermarché. Le bio n'est plus aujourd'hui l'apanage des riches, puisque 57 % de ses consommateurs gagnent entre 15 000 et 40 000 € par an. La population, de plus en plus nombreuse, qui entreprend de transformer ou de produire elle-même ce dont elle va se nourrir n'est pas encore comptabilisée.

♦ Marie Dumoulin

Sjoerd Wartena

COMMENT FAVORISER LA TRANSMISSION DE PETITES FERMES

À l'origine hollandais et urbain, Sjoerd Wartena a découvert dans la Drôme, par un retour à la terre, une culture millénaire enrichie par les paysans locaux génération après génération. Désireux de sauver cet héritage à l'abandon, il prône à travers *Terre de Liens* le maintien de petites fermes multifonctionnelles

Quel est le but de *Terre de Liens* ?

Terre de Liens a pour vocation de favoriser l'installation de nouveaux agriculteurs qui s'orientent vers un mode de production paysan et agroécologique, et en particulier de ceux qui n'ont pas la chance de venir du milieu agricole. Grâce à l'épargne collaborative placée par nos 15000 actionnaires dans le fonds de la Foncière – notre entreprise d'investissement – et aux dons réunis par notre Fondation, nous acquérons des terres qui sont ensuite proposées à la location. Ce système permet à des fermes de taille familiale de survivre en étant transmises aux générations à venir.

Justement, pourquoi préférer les petites fermes aux exploitations agricoles de grande échelle ?

La politique agricole de Bruxelles ne soutient absolument pas ni le bio ni le modèle paysan, c'est un énorme gâchis. Car la petite agriculture, souvent très diversifiée, crée des emplois, et des emplois qui ont du sens. En France, il y aurait de la place pour 500 000 petites fermes si l'on cessait de jouer le jeu du marché mondial et si l'on favorisait l'agriculture paysanne, qui est le préalable nécessaire à toute véritable agriculture biologique. Ce type d'agriculture permet de sauvegarder les sols et de préserver la biodiversité : il est faux de dire que l'agriculture va à l'encontre de l'écologie ! Au contraire, elle entretient la nature. J'aimerais enfin souligner le rôle social d'une ferme paysanne, de polyculture et d'élevage, qui peut accueillir des écoles, faire travailler des handicapés, alimenter son voisinage d'une nourriture saine, etc.

Comment définir ce nouveau modèle de fermes ?

Ce n'est pas un nouveau modèle ! C'est notre modèle traditionnel, qui existe toujours en Pologne, en Roumanie, en Italie, mais aussi en France ! Même si nos politiques nous assènent que leur modèle économique n'a pas d'avenir. *Terre de Liens* s'attache donc, par son réseau européen *Access to Land*, à coaliser toutes les initiatives qui luttent contre l'agriculture industrielle et à leur donner une représentativité à Bruxelles. Nous travaillons par exemple avec *Via Campesina* (Mouvement Paysan International) ou *Urgency* (réunion de toutes les AMAP d'Europe). Nous avons déjà remporté quelques petites victoires :

à notre suggestion, des parlementaires ont par exemple obtenu la création d'un Observatoire européen sur la situation foncière en Europe.

Si *Terre de Liens* a ressenti la nécessité d'acheter des terres agricoles pour les louer à de jeunes agriculteurs dans l'impossibilité d'accéder à la propriété, c'est bien qu'il existe une crise du foncier agricole.

Partout dans le monde, la spéculation sur la terre a fait d'un côté des grandes fortunes, de l'autre créé une impossibilité pour beaucoup de petits paysans d'acquérir de la terre. La politique agricole européenne a pour habitude de distribuer ses subventions sous forme d'aides à l'hectare, ce qui favorise les agrandissements, non les installations. La couronne d'Angleterre, grande propriétaire terrienne, a par exemple reçu en 2010 473 000 livres de subventions dans le cadre de la PAC. Dans les pays comme la Hollande où les prix du foncier et les montants des baux ne sont pas régulés par l'État, il n'existe quasiment plus d'agriculteurs propriétaires, les terres sont propriétés de banques. En France, la législation a permis une situation moins noire : la loi de 1946 sur les baux agricoles de neuf ans avec renouvellement perpétuel tacite et cession

« En France, il y aurait de la place pour 500 000 petites fermes si l'on cessait de jouer le jeu du marché mondial et si l'on favorisait l'agriculture paysanne »

Sjoerd Wartena



par le titulaire a fait des fermiers et métayers de quasi-proprétaires, tandis que la loi d'orientation agricole de 1960 a pu limiter la spéculation sur le foncier agricole en créant les SAFER. Actuellement le prix des terres françaises est beaucoup plus bas qu'ailleurs en Europe, qu'il s'agisse même de la Grèce ou de la Roumanie. Tandis qu'un hectare en Hollande vaut en moyenne 100 000 €, il en vaut 6 000 € en France.

Pourquoi avoir fondé *Terre de Liens* si les SAFER jouent déjà le rôle de régulateurs ?

Nos rôles sont complémentaires. Les SAFER ont des moyens limités, elles ne peuvent pas définitivement acquérir de terres, mais seulement réguler le cours des prix. Les propriétaires vendeurs ont toujours le droit de faire appel devant la justice des décisions des SAFER sur les prix de vente. Par ailleurs, la FNSEA, syndicat majoritaire, a souvent la majorité des voix des conseils d'administration des SAFER et tend à estimer arbitrairement que telle ou telle ferme ne sera pas viable et qu'il faut favoriser les ventes aux gros plutôt qu'aux petits. Quoi qu'il en soit, les SAFER doivent valider tous nos achats de terres, ce qui est aujourd'hui plus aisé du fait de la notoriété de *Terre de Liens*. Grâce à des conventions conclues avec nous, certaines SAFER nous aident vraiment à pérenniser le modèle paysan que nous prônons.

Que diriez-vous à ceux qui hésiteraient à devenir investisseurs chez *Terre de Liens* ?

Certes, l'intérêt d'investir chez *Terres de Liens* n'est pas d'abord financier : en 15 ans, nos parts ont pris 3.5 % de leur valeur. Il existe cependant des avantages fiscaux pour nos actionnaires. Et notre système est sûr : nous avons créé *Terre de Liens* pour améliorer le système économique des GFA (Groupements fonciers agricoles) qui permet de prendre des parts du capital d'une exploitation agricole, avec l'inconvénient quasi automatique de ne pas pouvoir les reprendre sans mettre en péril l'exploitation. Pour éviter cela, nous avons imité le modèle de la NEF, la banque « verte » d'investissements éthiques, en choisissant les statuts d'une société d'investissement en commandite d'actions. Dans ce modèle, les investisseurs ne sont pas les gérants de la société. Grâce à l'importance de notre capital (80 000 000 €), nous pouvons en immobiliser systématiquement un tiers, qui permettra de rembourser les parts de nos actionnaires sans mettre en danger nos achats. C'est une question d'échelle inversée : pour favoriser les petites exploitations, il faut un gros fonds d'investissement qui ait suffisamment de capital pour être souple. Alors, investissez chez *Terre de Liens*, non pour gagner de l'argent avec votre argent, mais en vue d'une nourriture meilleure, d'une nature préservée, et d'infrastructures plus proches des hommes ! ♦ **Propos recueillis par Marie Dumoulin**

PAYSANS LE MORAL DANS LES BOTTES

Y aurait-il quelque chose de pourri au royaume de la ferme France ? Nos paysans sont frappés par des crises économiques à répétition et, pire que tout, une crise existentielle profonde marquée par le déracinement général. C'est un champ de bataille aux multiples fronts qui s'impose aujourd'hui au monde agricole. Tour d'horizon par Joseph Gynt, journaliste de la presse agricole.

« **L**abourage et pâturage sont les deux mamelles dont la France est alimentée et les vrais mines et trésors du Pérou ! », clamait le duc de Sully au roi Henri IV. Quatre cents ans plus tard, on ne trouve guère de politiques pour s'enorgueillir à ce point de notre agriculture au sommet de l'État, hors discours de circonstance... Les parlementaires capables de distinguer un verrat d'un poulet se comptent sur les doigts de la main et le ministère de l'Agriculture est devenu un bureau mineur au sein du gouvernement. Deux générations de déracinés ont suffi à couper la société française – et son élite – de sa terre et de ceux qui en vivent encore. Oubliés, les cycles de production, le rythme des saisons. Seul compte l'achalandage des rayons : tout, tout le temps, de partout. Et au prix le plus bas, s'il vous plaît ! Aux maux climatiques et économiques qui frappent nos paysans s'ajoute une crise existentielle, liée au manque de reconnaissance d'un pays envers un secteur pourtant stratégique. Ils nous nourrissent encore, les oubliés de nos campagnes !

SE FAIRE ENTENDRE

Les sondages ont beau confirmer l'attachement des Français à leur agriculture, c'est comme si la voix ne portait plus. Il faut dire que la population agricole s'est réduite comme peau de chagrin. De plus de six millions de paysans au lendemain de la Seconde guerre mondiale, nous sommes passés à quelque 600 000 chefs d'exploitation et co-exploitants, sur moins de 460 000 fermes. Les agriculteurs peuvent toujours compter sur une représentation syndicale historiquement dynamique, avec la FNSEA, ultra-majoritaire, et des minoritaires très actifs (Coordination rurale et Confédération paysanne). Mais là encore, l'inquiétude pointe. Seule la moitié des agriculteurs est aujourd'hui syndiquée et les élections aux chambres d'agricul-

ture de janvier 2019 font état d'une participation historiquement basse (46 %). Fâcheux, pour un secteur qui entend compenser sa faiblesse démographique par sa capacité à mobiliser les troupes. Il n'échappe pas à la vague de défiance générale vis-à-vis des organes représentatifs, ni à une forme de résignation politique... Pour les syndicats, l'ultimatum est lancé : il faut se réinventer, ou mourir.

L'ÈRE DE L'AGRIBASHING

Il y a d'autant plus urgence que de nouveaux détracteurs s'invitent dans le débat public. Sous prétexte de bien-être animal, des groupuscules médiatisés réclament la fin de l'élevage, osant de déplorables comparaisons avec les « camps de la mort ». Avec un impact certain sur l'opinion publique. Une goutte de plus, voire de trop, dans le bol déjà bien plein des misères du secteur. Elle s'ajoute au traitement journalistique très approximatif des pratiques de productions dites « conventionnelles », c'est-à-dire utilisant des intrants chimiques (glyphosate et autres). Si la recherche d'alternatives est incontournable, force est de constater que les caricatures vont bon train. Si bien que l'agriculteur qui a la mauvaise idée d'allumer la télévision se retrouve à endosser le manteau ou de l'esclavagiste assassin, ou du pollueur sans scrupule. Pas facile de garder le moral dans ces circonstances. Encore moins de garantir les conditions de la transition écologique tant attendue...

EN QUÊTE DU JUSTE PRIX

Le mal existentiel s'épanouit dans les incertitudes économiques du secteur. Comment permettre à tous les agriculteurs de gagner dignement leur vie ? Certainement pas grâce à notre chaîne agroalimentaire, que la multitude éclatée des producteurs, l'opacité des industriels et l'ultra concentration des distributeurs, caractérise. L'équipe Macron a bien tenté, avec ses États-généraux de l'alimentation de 2017 et une loi en 2018 censée rééquilibrer les forces en présence, de permettre une meilleure répartition de la valeur ajoutée. Mais là encore, on parle beaucoup pour agir le moins possible. À l'heure de la mondialisation, le libre-marché à ses raisons que la puissance publique se doit d'ignorer, selon les prescriptions bruxelloises. Dans ce contexte libéral, la révolution promise par le gouvernement reste soumise aux bonnes volontés des acteurs les plus puissants. Pari risqué...

LE FONCIER, CE GRAND OUBLIÉ

Un autre chantier législatif était promis

Ils nous nourrissent encore, les oubliés de nos campagnes !



C'EST L'AMAP QUE J'PRÉFÈRE !

Une Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne (AMAP) rassemble des consommateurs et des producteurs autour d'un projet d'alimentation de saison (fruits et légumes frais, pain, viande, miel, fromage, œufs, etc.), répondant aux exigences de l'agriculture paysanne et biologique, à des prix équitables. Les paiements sont réalisés au début de chaque saison, ce qui garantit un revenu aux paysans, quoi qu'il arrive au cours de l'année. Les « amapiens » et les producteurs se

retrouvent une fois par semaine pour la distribution des paniers. Des visites à la ferme et des coups de main ponctuels peuvent être organisés. Une AMAP crée du lien, de la pédagogie, et permet aussi de réduire au minimum le gaspillage alimentaire et les emballages.

Le concept est né au Japon dans les années 70, avant de s'exporter aux États-Unis. La première AMAP a été lancée en France en 2001, par la famille Vuillon. Cette alternative à l'industrie agro-alimentaire fait florès, dans les grandes villes comme dans les villages : en 2015, il existait 2 000 AMAP pour 250 000 amapiens en France. ♦ **Jeanne Gaillard**

pour ce quinquennat : une grande loi foncière pour rénover les vieux outils de contrôle des terres agricoles et protéger ces dernières de l'urbanisation galopante, ainsi que de l'appétit d'ogres aux montages sociétaux douteux. Le dernier rapport parlementaire commandé sur le sujet fait état d'assauts sans précédents sur le foncier rural. En réponse, les juristes plaident pour un texte d'ampleur, à même d'embrasser la diversité des problématiques soulevées (droit de propriété et d'usage, droit de l'environnement, plans d'urbanisme, concurrence des grands chantiers publics...). Mais la majorité actuelle devrait botter en touche avec, au mieux, une adaptation à la marge des organismes existants (Safer, Contrôle des structures...). Dommage, car derrière les problématiques concrètes de terrain, c'est aussi la question du rapport de chacun à la terre qui se pose. Et, *in fine*, de la place de l'agriculture dans notre société : prioritaire ou non ?

POUR UN NOUVEAU MODÈLE AGRICOLE

Le nouveau monde paysan doit se battre sur tous ces fronts, sans véritable orientation de l'État-major. Quelle agriculture veut-on en France, et plus généralement en Europe ? Pour quels paysages dans nos campagnes ? Et quelle consommation dans nos rayons ? Force est de constater qu'aujourd'hui, nous n'en savons rien. Ou nous refusons de répondre... Chacun rêve de la petite ferme d'antan, dans une vision fantasmée d'une exploitation version *Martine à la ferme*, tandis que les comportements alimentaires favorisent la grande industrialisation. Prétextant la diversité des pratiques, le politique enterre la question du modèle agricole. Alors c'est le marché

qui tranche, court-termiste et sans état d'âme pour ceux qui ne suivraient pas ses directives. Quel manque d'ambition pour une nation qui a tant à offrir, au-delà même des prescriptions commerciales ! Dans les années 60, le modèle mis en place par la jeune garde agricole reposait sur le productivisme et le développement technique et social des campagnes. La réponse d'une génération aux besoins de l'époque. Il serait temps, un demi-siècle plus tard, de redéfinir un contrat social entre le pays et ses paysans, basés sur des impératifs actualisés : économiques, sociaux, environnementaux... Notre agriculture pourrait être belle, riche et saine, et il s'agit autant de le faire savoir que de la préserver, de l'encourager. La réforme en cours de la PAC en donnera-t-elle l'occasion ?

Une transformation en profondeur des mécanismes actuels se profile, mais entre les élections européennes et les incertitudes du Brexit, le verdict, attendu en 2020, devrait être reporté d'au moins trois ans. D'ici là, les arbitrages budgétaires seront connus. Ils diront beaucoup des intentions communautaires, et de ce qui reste des ambitions françaises... Pour les paysans de France et ce qu'ils ont à nous apprendre, pour les paysages qu'ils façonnent, les assiettes qu'ils garnissent et les verres qu'ils remplissent, Sully, au secours ! ♦ **Joseph Gynt**



© Nicolas Pinet pour L'Incorrect

À BAS LES JEUNES AGRICULTEURS ?

Nous perdons chaque année entre 1,5 et 2 % d'agriculteurs qui partent à la retraite (chiffres de la Mutuelle sociale agricole). Les installations ne couvrent pas ces départs. Les terres partent à l'agrandissement, à la forestation ou à l'artificialisation urbaine. Nos gouvernants nous promettent plus de bio mais les aides sont payées avec plusieurs années de retard et sont vouées à être fortement réduites voire à disparaître. Le discours politique est loin de coller à la réalité.

Le fonds de formation des entrepreneurs du vivant « Vivea » vient de mettre fin à une spécificité du secteur agricole (sans demander leur avis à ses cotisants soit dit en passant) : la possibilité, pour un porteur de projet non encore installé et ne cotisant donc pas, de pouvoir réaliser des formations financées par le fonds. Cela permettait à un nombre croissant de nouveaux profils – les NIMA comme on les appelle, « non issus du monde agricole » – de se former et se poser les bonnes questions avant leur inscription



à la chambre d'agriculture. Cela coûtait-il donc trop cher ? Quand on sait que seulement 17 % des chefs d'entreprises agricoles sur 563 000 cotisants ont recours à la formation, on se demande quel choix politique se cache derrière cette décision. Celui des économies de bout de chandelle ? D'une vision d'une agriculture sans agriculteurs ? Pas d'aider l'installation de nouveaux paysans, semble-t-il. ♦ **Jeanne Gaillard**

MAIN BASSE SUR LA TERRE

Face au double péril de la bétonnisation des campagnes et de la prédation des investisseurs étrangers sur nos terroirs, l'État et la SAFER doivent prendre leurs responsabilités.

Au début des années 1950, la France se targuait de compter près de 2 400 000 exploitations agricoles sur son territoire. Aujourd'hui, il n'en reste pas même le quart. Jusqu'au début des années 2000, la France a perdu l'équivalent d'un département français en surface agricole utile (SAU) tous les sept ans. Si, depuis, les chiffres ont légèrement baissé, nous continuons toujours à perdre l'équivalent d'un département en SAU tous les dix ans. Nos terres agricoles partent en fumée. Problème : elles ne sont jamais remplacées, ce mouvement étant à sens unique. Dans un même mouvement, l'urbanisation horizontale du pays semble ne pas avoir de limites, témoignant de l'extension perpétuelle du domaine de la ville, sinon du moche. Centres commerciaux, grandes enseignes et franchises hôtelières se multiplient sur des terrains qui étaient autrefois cultivés. Les champs de blé ont été remplacés par le triste gris du béton, et le soleil par le vague à l'âme des périurbains.

La reconfiguration du territoire français, sous l'effet de l'exode rural, de la construction de lotissements et de zones commerciales dans les périphéries urbaines, mais aussi, c'est nouveau, de la pression exercée par de grandes puissances étrangères disposant d'importantes ressources financières, devrait être au cœur des préoccupations de nos gouvernants. En novembre 2018, une société chinoise appelée China Hongyang, normalement spécialisée dans la fabrication et la commercialisation d'équipements pour les stations-service et l'industrie pétrolière, rachetait 900 hectares de terres à blé et à maïs dans l'Allier, sans que la SAFER n'ait pu s'y opposer. Pareillement, ce même groupe se portait acquéreur de 1 700 hectares dans l'Indre en 2016. Des cas médiatisés qui en cachent de nombreux autres.

Afin de se rendre propriétaire des 900 hectares dans l'Allier, China Hongyang a habilement contourné la législation française, se débarrassant sans coup férir du droit de préemption de la SAFER. Pour ce faire, la société chinoise n'a acquis « que » 98 % des parts sociales des sociétés agricoles qui

étaient propriétaires. En effet, bien que prévenue par le notaire de la vente, la SAFER n'a pas pu intervenir. Car la loi relative à l'accapement des terres agricoles a été en partie invalidée par le Conseil constitutionnel en mars 2017. À l'origine, il avait été souhaité que la SAFER puisse exercer son droit de préemption sur les cessions partielles de parts ou d'actions d'une société dont l'objet principal est la propriété agricole.

En bout de course, le texte initial a été dépouillé de sa mesure la plus essentielle, le Conseil constitutionnel ayant jugé que la disposition portait « une atteinte disproportionnée au droit de propriété et à la liberté d'entreprendre », comme l'avaient fait valoir les 79 députés Les Républicains à l'origine de la saisine. Ils avaient juridiquement raison, car l'interposition d'un autre sociétaire non choisi en cas de cessions partielles aurait contrevenu au principe fondateur du droit des sociétés qu'est

l'*affectio societatis*. Mais ils avaient politiquement tout faux, ce retrait offrant des conditions très favorables aux entreprises étrangères avides de terres agricoles françaises.

PRÉDATEURS

Ne reste donc que l'obligation d'information à la SAFER pour toutes les transactions sur le foncier agricole appartenant à des sociétés. Les grands groupes étrangers ont donc tout loisir pour acheter les terres agricoles françaises. Grâce à leur surface financière, ces prédateurs peuvent surenchérir, faisant mécaniquement monter les prix, désormais beaucoup trop élevés pour

les jeunes agriculteurs français qui aimeraient se lancer, lesquels sont perdants sur tous les tableaux. D'abord parce qu'ils sont soumis à une concurrence étrangère déloyale, qui se soustrait facilement aux règles nationales. Ensuite parce qu'ils subissent parfois de plein fouet les foudres de la SAFER quand ils entendent reprendre une propriété. Une solution intelligente serait donc d'inclure dans notre arsenal juridique la possibilité, pour l'État, d'interdire les ventes de certaines terres à des capitaux étrangers. En matière commerciale, notamment, les étrangers ne peuvent pas s'installer librement sur notre territoire. Pourquoi ne pas s'en inspirer ?

◆ Gabriel Robin

SAFER À QUOI ?

De leur nom complet « sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural », les SAFER ont été créées au début des années 1960. Depuis lors, ces organismes privés remplissant une mission de service public à l'échelle régionale font l'objet de nombreuses critiques, souvent assimilées à une conception soviétoïde de l'agriculture française que renforce leur droit de préemption en cas de cession d'exploitations agricoles. Pourtant, selon le rapport du Conseil général de l'alimentation de l'agriculture et des espaces ruraux de septembre 2013, les préemptions ne concernaient que 0,70 % de l'ensemble des opérations réalisées par la SAFER. Alors, système soviétique ou système rationnel que la SAFER ? Probablement un peu des deux. Décrites à juste titre pour leur rôle d'intermédiaire dans les transactions, les SAFER contribuent néanmoins à la transparence du marché foncier rural, mais aussi à l'aménagement du territoire et à l'installation de nouveaux agriculteurs. ◆ G.R.



Laurent Izard

« LA TERRE EST UNE RICHESSE QUI CONDITIONNE NOTRE POUVOIR DE DÉCISION POLITIQUE »

La France est-elle à vendre ? La spéculation foncière guette le pays et la Chine pourrait avancer ses pions dans nos champs, après l'Afrique. Alors que nos dirigeants politiques ne semblent pas avoir pris conscience du danger, Laurent Izard agrégé de l'Université en économie et gestion, répond à nos questions.

Votre livre tire le signal d'alarme sur l'accaparement des terres par les étrangers, depuis plusieurs années, et ses conséquences sur la « souveraineté terrestre »

Un signal d'alarme, en effet, car le risque de perte de notre patrimoine agricole ne semble pas inquiéter nos élites. La plupart de nos décideurs ont une conception si mondialisée de l'économie que les intérêts nationaux passent au second plan. Au niveau des terres agricoles, et quand bien même une très grande partie du foncier est encore français, c'est très préoccupant. La terre s'achète mais se revend rarement. Une fois que des hectares de terre ont été « perdus », leurs propriétaires étrangers ne vont pas les revendre à court ou à moyen terme. Les décideurs n'ont pas conscience de la gravité de ce processus irréversible, alors que l'importance de posséder une agriculture de qualité est stratégique. Imaginez ce qui se passera en cas de pénurie alimentaire ? La terre est une richesse essentielle qui conditionne notre pouvoir de décision politique.

Dans le domaine du vin, qui est emblématique, de grands noms sont passés sous pavillon chinois, mais aussi des maisons de négoce : le marché viticole français s'organise et se financiarise en dehors du contrôle français. Une spéculation irréversible ?

Dans le cas des vignobles, le processus est moins poussé que dans d'autres secteurs économiques. Mais là comme ailleurs, c'est le même mécanisme pervers : la spéculation contribue à

accroître le prix des exploitations, de la terre. Les jeunes exploitants qui veulent s'installer ou ceux qui veulent transmettre leur patrimoine n'ont plus la possibilité de le faire. La volatilité des cours agricoles (le prix de la tonne de blé a baissé de 20 % en un an !) et le renchérissement du foncier font disparaître la classe paysanne. C'est un processus destructeur.

« Les jeunes exploitants qui veulent s'installer ou ceux qui veulent transmettre leur patrimoine n'ont plus la possibilité de le faire ».

Laurent Izard

Ce contrôle étranger des terres n'est pas juste une question de possession : la production française nourrit les Chinois, par exemple, quitte à déclencher une mini-pénurie de beurre en 2018. A-t-on mesuré tous les effets de ce transfert de souveraineté ?

À ma connaissance, non, alors que notre modèle agricole entier, fondé sur les exploitations familiales indépendantes, est en train d'être remis en cause. Aller vers le modèle hollandais ou britannique, avec d'immenses exploitations gérées par des financiers et des agriculteurs salariés (ce qui est plus confortable), c'est ne privilégier que la

productivité et la régularité, et la facilité de contrôle. Mais la diversité s'y perd, l'indépendance se perd, la qualité s'y perdra, alors que c'est un atout incontestable de l'agriculture française.

En février 2018, Emmanuel Macron annonçait s'emparer du problème. Un an plus tard, des problèmes aussi cruciaux que les 80 km/h ont été traités, mais pas celui de la spéculation foncière agricole. Pourquoi ?

Il y a un désintérêt, et il y a l'Union européenne, dont le droit nous contraint extrêmement. Ce qui joue aussi est le volume des achats : la captation chinoise de notre foncier n'est pas en soi très importante. Mais il faut voir les choses plus largement. Il y a treize ans, le Parti communiste chinois a décidé de mettre en œuvre une nouvelle stratégie consistant à acheter des terres partout dans le monde. Au Libéria, les deux tiers des terres cultivables ont déjà été vendues à l'étranger ! En France, le processus est moins avancé même si nos terres sont moins chères que dans le reste de l'Union européenne. Mais justement... La volonté politique manque, alors que la réglementation pourrait évoluer positivement sans contrevenir aux règles européennes. ♦ **Propos recueillis par Richard de Seze**



LA FRANCE VENDUE À LA DÉCOUPE
Laurent Izard
L'Artilleur
320 p. - 18 €

AGRICULTURE URBAINE, LAISSE BÉTON !

Pas bucolique pour deux sous, la scène a de quoi surprendre en ce dimanche du mois de janvier. Un troupeau de moutons paît au-dessus de l'A86, à Nanterre, avec l'Arche de la Défense en ligne d'horizon. Et au pied des tours de cette ville maussade de la banlieue ouest de Paris, un épouvantail s'ennuie, en l'absence de cultures à protéger.

Chaque week-end, riverains et familles franciliennes viennent défricher, dépolluer et cultiver la terre du Champ de la Garde. Situé dans l'Axe Historique de Le Nôtre, il dépend de la Ferme du Bonheur, sise à quelques centaines de mètres, entre la maison d'arrêt, une mosquée, l'A86, l'université et les HLM. Un exemple parmi d'autres d'un phénomène en vogue : l'agriculture urbaine. Une tendance qui ne date pas d'hier (voir encadré) et se pratique partout. Dans la capitale et sa banlieue, mais également dans les « territoires », comme il convient désormais d'appeler les contrées qui ceinturent l'Île-de-France. Et au-delà de nos frontières aussi, puisque, comme l'explique la FAO (Food and Agriculture Organization) des Nations-Unies, près de 800 millions de citoyens la pratiquent. Soit un terrien sur dix, ce qui n'est pas rien.

MÉLANGER NOS CULTURES

Mais revenons à notre entrisme parisien et à nos moutons... de Nanterre. Ou ceux de Saint-Denis, où les bergers de l'association Clinamen œuvrent dans le département depuis 2012 et mènent des projets de productions vivrières et pastorales dans les cités. Le renouveau, en somme, des jardins autrefois appelés « ouvriers » et désormais « pédagogiques » ou « partagés ». Dans leur version écolo contemporaine, ces espaces verts conservent la dimension collectiviste d'antan. On n'y cultive pas seulement légumes et fruits pour améliorer l'ordinaire, mais aussi le vivre-ensemble. Entre deux lignes de radis, on « tisse du lien social ».

Bobos à vélo y retrouvent activistes en keffieh rouge, version OLP, mus par une volonté commune de reconquérir le terrain pour faire de chaque friche, de chaque cour et de chaque toit, un endroit où semer et récolter. Mais pour le

quidam, qui aimerait aussi sauver la planète sans pour autant légaliser la ganja, il n'est pas évident d'adhérer à cette croisade verte. Pourtant primordiale, l'écologie continue de se fourvoyer dans ses habituelles marottes que sont le droit des sans-papiers, l'antiracisme et l'altermondialisme parfois au détriment de la « ruralité de province ». Tout cela sur fond de novlangue à la sauce Terranova.

Du côté de la Mairie de Paris, en revanche, on boit du petit-lait. En décembre dernier, la maire adjointe en charge des espaces verts, de la nature, de la biodiversité et des affaires funéraires, Pénélope Komitès (lunaire lorsqu'elle vante la biodiversité de la

Petite Ceinture devant la caméra de Brut Nature), a ainsi récompensé les lauréats 2018 des trophées parisiens de l'agriculture urbaine. Dont l'association Interface Formation, « pour son potager permacole "O'potager du Bois", au sein de la Ferme de Paris dans le 12^e, où biodiversité rime avec insertion ». Avec ambition, et à coups de subventions, la Ville de Paris veut ainsi « végétaliser 100 hectares de bâti d'ici 2020, dont un tiers consacré à l'agriculture urbaine ». La campagne d'appels à projets des « Parisculteurs » en est l'un des outils. Sur le site www.paris.fr, le bilan des deux

On n'y cultive pas seulement légumes et fruits pour améliorer l'ordinaire, mais aussi le vivre-ensemble. Entre deux lignes de radis, on « tisse du lien social ».

premières saisons semble d'ailleurs très positif avec 16 sites déjà actifs qui produisent 285 tonnes annuelles de fruits, légumes, champignons et aromates. Et 31 sites supplémentaires visés en 2019. Pour ce faire, la Ville et son édile peuvent compter sur le soutien d'une centaine de partenaires institutionnels et économiques : ERDF, Paris Habi-

© Eugène Le Bobinnec pour L'Incorrect



Trois moutons devant les tours et la mairie en fait tout un fromage !



tat, Nexity, Eiffage, Carrefour ou la Sogaris. L'effet d'aubaine du « greenwashing » affole les grands groupes qui se rachètent une image vertueuse à peu de frais en parrainant les start-up de l'agritech et les projets associatifs. Les actions solidaires de la RSE (responsabilité sociale et environnementale des entreprises) alimentent aussi un microcosme dont les références se trouvent Outre-Atlantique. Avec 42 % de Montréalais qui la pratiquent, la capitale du Québec fait office de Mecque de l'agriculture urbaine.

Le Grand Paris, pharaonique chantier du siècle qui doit faire de la capitale et de l'Île-de-France une mégalopole durable et un havre de cohésion sociale, fait le bonheur des chantres de l'agriculture urbaine. Et des géants du BTP. Ces derniers soutiennent la course à la végétalisation de quelques mètres carrés de toit, tout en bétonnant à grands frais la petite et la grande couronne. Ainsi, malgré la sanctuarisation des terres agricoles par le législatif, le Cluster de Paris-Saclay, sorte de Silicon Valley à la française, se construit au détriment de quelques centaines d'hectares des riches terres nourricières du plateau, sur lequel se trouvent plusieurs exploitations bio dont la plus grande AMAP de la région. Un « en même temps » que ne renierait pas Jupiter lui-même.

◆ **Eugène Le Bobinnec**

Épouvantail à moineaux ou miroir aux alouettes ?

© Eugène Le Bobinnec pour L'Incorrect

QUAND LES MARAÎCHERS NOURRISSAIENT TOUT PARIS

À juste titre, les pointilleux et les esprits chagrins souligneront qu'il y a toujours eu des potagers dans les villes, à Paris comme ailleurs, que le phénomène n'a rien de nouveau et qu'on n'en faisait pas, autrefois, tout un foin. Ils ont raison.

Le Paris historique, longtemps cantonné aux actuels 1^{er}, 4^e, 5^e et 6^e arrondissements, a longtemps été entouré de champs, de marais et de plaines peu fertiles, comme celle de Grenelle où sera édifié l'Hôtel des Invalides. Après la grande vague d'urbanisation de 1830, une centaine de maraîchers parisiens approvisionnent tout Paris, comme l'expliquaient en 1845 J-G. Moreau et J-J. Daverne dans leur *Manuel pratique de la culture maraîchère*. Puisant dans l'or vert du crottin des fiacres parisiens, ils assuraient jusqu'à huit récoltes par an. Plus tard, les maraîchers de La Courneuve et de Bobigny prendront la relève et fourniront les étals des Halles. Les Balbyniens, qui se distinguent par l'utilisation de la « couche chaude » (technique à base de fumier pour augmenter la température du sol et accélérer les semis), exportent même leur production à l'étranger. Selon le CERHBB (Cercle d'Etudes et de Recherches Historiques de Bobigny Balbinacium), les deux grandes guerres, la concurrence des maraîchers de province et surtout l'industrialisation et l'urbanisation exponentielle ont raison des professionnels.

En bas des tours HLM, les « jardins ouvriers » opposent une pâle résistance aux promoteurs immobiliers. Jusqu'à ce que les industries, suivant les flux de la mondialisation, ne finissent par filer sous d'autres cieux, plus rentables, laissant à l'abandon friches, bâtiments et cités-dortoirs. Malheureusement, la pollution des sols reconquis en interdit parfois la commercialisation des récoltes. Et rend bien utopique le rêve d'autosuffisance des agriculteurs urbains parisiens. ◆ **E.LB.**

UNE AGRICULTURE SANS PAYSANS ?

LE NOUVEAU CAPITALISME AGRICOLE – DE LA FERME À LA FIRME ◆ Ouvrage dirigé par François Purseigle, Geneviève Nguyen et Pierre Blanc ◆ SciencesPo Les Presses ◆ 312 p. – 26 €

Sociologue, enseignant, chercheur, et fils de paysans, François Purseigle questionne inlassablement le nouveau capitalisme agricole – autrement dit, le nouveau modèle de production agricole sans paysan. C'est-à-dire sans petit « capitaliste » indépendant possédant ses terres, ses outils, son savoir et son temps. Voici venu le temps de l'employé agricole salarié, attaché – pour ne pas dire asservi, exploitant exploité – à des exploitations géantes possédées par des financiers aux profils divers, spéculateur anglo-saxon ayant compris que le bon Dieu ne fabrique plus de terre ou écologistes urbains hollandais désireux de s'assurer un approvisionnement régulier en bons produits « éthiques ». Alors que la PME agricole familiale est le modèle dominant dans le monde entier – avec ce que cela signifie d'enracinement, de capacité d'adaptation mais aussi de capacité de résistance –, les financeurs non-exploitants sont en train de s'emparer de la question agricole, avec une puissance financière capable de bouleverser tous les équilibres locaux, régionaux, nationaux et même mondiaux ; et un mépris idéologique pour cette anomalie qui ne vise pas à « rémunérer un capital mais [à] reproduire le producteur et sa famille », ce qui manque tout à la fois d'ambition avaricieuse et de solidarité communiste. Le chercheur n'est, cela dit, pas du tout à ranger au rayon des nostalgiques : il analyse bien, par exemple, la naissance assez récente d'une agriculture familiale spécialisée, segmentée et très professionnelle (fermes avicoles, par exemple), voulue par les paysans... et hélas totalement dépendante des aléas du marché. Purseigle expose la nouvelle donne agricole (de la ferme capitaliste à la petite ferme patrimoniale) sans prendre politiquement parti. ◆ **R.de S.**



les experts à la ferme



AU CŒUR DE LA MACHINE MINISTÉRIELLE

Sous de prétendues aides aux agriculteurs, on découvre une machine infernale et insensée contrôlée par Bruxelles.

Fraîchement émoulu d'une école d'administration, j'ai choisi d'être affecté au ministère chargé de « l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche, de la Ruralité et de l'Aménagement du Territoire » car il me semblait que celui-ci respirait un parfum familial, peuplé de vraies gens, amoureux des fruits de la terre et non de produits ultra-marketés pour consommateurs effrénés. On devait y respecter le cycle des saisons, préférer, au mouvement permanent et lassant des villes, la répétition des jours et des choses, l'attachement à la monotonie et la grandeur des habitudes, des thèmes qui m'ont bercé et que j'aime retrouver chez Henri Michaux. J'y percevais également un attrait naturel pour le bien commun, le choix des politiques de long terme et un lieu de labeur désintéressé et généreux au service des agriculteurs (et des pêcheurs).

Au sein d'un bureau chargé de distribuer des aides européennes (« feader »), ma tâche consistait à « éclairer » juridiquement les chambres d'agriculture et directions départementales du territoire (ex-DDA) qui se trouvaient fort dépourvues, à la lecture des textes organisant l'octroi de ces aides. Je découvrais à mesure de mon expérience bureaucratique que le cœur de la machine PAC et le centre de gravité des politiques agricoles françaises se trouvaient à Bruxelles, non plus à Paris.

RIGIDITÉ ADMINISTRATIVE

La machine ministérielle est en réalité au service de la commission européenne qui octroie l'argent (le nôtre en réalité)

La machine ministérielle est en réalité au service de la commission européenne qui octroie l'argent (le nôtre en réalité) mais aussi les coups de bâtons.

mais aussi les coups de bâtons. Régulièrement, la Commission européenne mandate ses agents de la « DG Agri » pour venir contrôler la bonne utilisation des aides versées aux agriculteurs. J'ai eu la chance de les accompagner dans plusieurs départements français, à la fois dans les services déconcentrés de l'État, afin de vérifier si les textes de l'UE étaient bien « traduits », mais aussi directement chez les exploitants agricoles eux-mêmes.

Derrière ces experts des audits se cachent des anciens banquiers flamands, grecs, italiens, aussi connaisseurs des réalités agricoles que mon jardinier de la haute finance internationale. Ils semblaient découvrir l'existence de la boue (mélange de terre et d'eau après des épisodes pluvieux), l'organisation interne d'une ferme et la réalité des petites exploitations familiales bien trop petites pour la grande Europe de demain. Il est bien sûr légitime de vérifier que les fonds versés aux agriculteurs sont utilisés conformément à leur destination. Mais l'esprit qui habite ces agents, leur attitude supérieure, leur ignorance crasse d'un « business plan » agricole, leur rigidité administrative et surtout leur mauvaise foi disqualifie et rend peu aimables ces gens de la Commission, chargés pourtant de nous faire « chanter l'Europe ».

SINISTRES COMMISSAIRES

Je me rappelle encore le douloureux réveil d'un éleveur aveyronnais, secoué au petit matin par nos contrôleurs intrépides ; il venait de passer une nuit blanche, un agnelage en nocturne :

300 agneaux et agnelles mis bas dans la nuit, un record m'a dit ce passionné, cet amoureux des bêtes, refroidi brutalement au contact des trois sinistres commissaires, plus prompts à fouiller les relevés bancaires et vérifier l'euro-compatibilité des comptes de résultat.

L'affaire ne s'arrête pas là, l'administration française doit ensuite répondre aux nombreux rapports de la commission européenne, nous reprochant tout et son contraire, et, pour les derniers points de blocage, venir s'expliquer à Bruxelles en « bilatérale », et faire valoir nos droits. La « bilatérale » et son face-à-face romantique, entre l'administration française et la DG Agri. Nous pensions être confrontés à de réels experts ; en réalité, il nous fallait parfois ressortir leurs propres textes (lignes directrices, directives, règlements, instructions...) pour soutenir notre bonne foi ; textes juridiques qu'ils ignorent ou qu'ils oublient alors même qu'ils sont chargés de surveiller leur application homogène dans les États de l'Union. En écrivant ces quelques lignes, je ne regrette pas de m'être échappé « à l'anglaise » de ce ministère, enrichi d'une expérience qui n'a fait que conforter ce désagréable sentiment que la petite agriculture familiale mourra à cause d'un système idéologique, ignorant et inadapté. ♦ **Didier Lemaire**

© Barbad'Alessandrini - Flammarion

UN FIL À LA PAC

La longue tradition paysanne se transforme au siècle dernier en système de fédérations, qui accompagnent l'assujettissement à l'UE.

C'est en 1946, dans la foulée de la Libération, qu'est créée la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA), officiellement issue de la Résistance mais dans les faits héritière des structures de la Corporation paysanne de Vichy. Cette date est symbolique car elle ouvre l'ère de la sortie de la paysannerie en France. Patrick Buisson a bien montré dans son film documentaire « Ce monde ancien, les derniers gaulois » (2017), comment la France de l'après-guerre a connu un véritable génocide culturel, mettant fin à plusieurs millénaires de société paysanne traditionnelle. En 1955, il y avait encore 6,3 millions d'agriculteurs. Il en reste aujourd'hui 450 000. La politique mise en place par les ministres successifs de l'agriculture avec l'appui de la FNSEA et du Crédit agricole a abouti à une mécanisation généralisée, au règne de l'ingénieur agronome, au remembrement, à l'abandon des terres les plus pauvres ou difficiles à travailler et à une concentration des exploitations. Il s'agit pour les pouvoirs publics et le syndicat majoritaire de bâtir une agriculture française « moderne » et « rationalisée » qui serait capable d'être concurrentielle au niveau mondial. La quantité va dès lors primer sur la qualité et les agriculteurs français devenir prisonniers des prêts bancaires.

HISTOIRE VACHE

En 1992, corrélativement au débat sur la ratification du Traité de Maastricht, la réforme de la Politique Agricole Commune (PAC), lancée initialement en 1962, livre l'agriculture française aux lois du libre-échange mondial. On assiste dans le cadre de la réforme de la PAC à une

modification importante de la politique de soutien par la baisse des prix garantis, qui se rapprochent du niveau des cours mondiaux. La baisse est compensée par des aides directes aux agriculteurs. C'est dans ce contexte que se crée la Coordination rurale qui entend concurrencer la FNSEA par des propositions fondées notamment sur un retour à notre souveraineté agricole vis-à-vis de l'Union européenne et sur une critique vigoureuse des dogmes libre-échangistes.

Enfin, en 1996, la crise dite de la « vache folle », due à l'encéphalite spongiforme bovine transmissible à l'Homme, conduit à un effondrement des cours de la viande d'élevage bovin. Pour sauver les exploitations françaises, le gouvernement français va favoriser un accord de filière entre les producteurs et les grandes surfaces. Si, sur le moment, le prix fixé est favorable aux éleveurs, car supérieur au cours réel, il va rapidement se révéler un boulet pour les agriculteurs car le retour à une consommation courante de la viande bovine ne s'accompagnera pas d'une réévaluation satisfaisante des prix d'achat par les grandes surfaces. Celles-ci sauront faire un lobbying efficace auprès des gouvernements successifs et des institutions bruxelloises. Si les marges des agriculteurs deviennent minuscules voire inexistantes, celles des grandes surfaces elles, ne cessent de croître.

En 70 ans, l'agriculteur français est donc passé du statut de paysan autonome, propriétaire, fermier ou métayer, à celui d'entrepreneur aux pieds et poings liés par les banques, les multinationales agro-alimentaires, l'Union européenne et les grandes surfaces. Il est loin d'être sûr qu'il ait gagné au change. ♦ **Jérôme Besnard**

HOUELLEBECQ : PLAN SOCIAL DANS NOS CAMPAGNES

Dans *Sérotonine*, le dernier roman de Michel Houellebecq, le personnage principal, Florent-Claude Labrouste, ingénieur agronome passé par Monsanto, évoque la crise du modèle agricole français.

« – Là, bon, tous les ans, tu as des centaines d'agriculteurs qui mettent la clef sous la porte.

– Ou qui se tirent une balle... intervint sobrement Frank, puis il secoua la main comme pour s'excuser d'avoir parlé, et son visage devint triste, impénétrable.

– Ou qui se tirent une balle, confirmai-je. Le nombre d'agriculteurs a énormément baissé depuis cinquante

ans en France, mais il n'a pas encore suffisamment baissé. Il faut encore le diviser par deux ou trois pour arriver aux standards européens, aux standards du Danemark ou de la Hollande – enfin, j'en parle parce qu'on parle des produits laitiers, pour les fruits ça serait le Maroc ou l'Espagne. Là, il y a un peu plus de soixante mille éleveurs laitiers ; dans quinze ans, à mon avis, il en restera vingt mille. Bref, ce qui se passe en ce moment avec l'agriculture en France, c'est un énorme plan social, le plus gros plan social à l'œuvre à l'heure actuelle, mais c'est un plan social secret, invisible, où les gens disparaissent individuellement, dans leur coin, sans jamais donner matière à un sujet pour BFM. ♦ ♦



ON A MARCHÉ DANS LA TERRE



Élevés à la ville, nourris au grain OGM et à la viande trafiquée, ils étaient destinés à y travailler, mais ils ont pris la tangente. D'instinct, ils ont fui le béton et l'asphalte. Ils voulaient tâter de la glaise et ont été servis. Ils ont compris ce que veut dire gagner son pain à la sueur de son front, et ne regrettent rien.

C'est dans les Alpes-de-Haute-Provence qu'ils ont installé leurs pénates. Dans ce département rural, l'un des moins densément peuplés de France, à moins d'une lieue de Forcalquier, que l'on appela jusqu'en 1970

les Basses-Alpes et dont l'économie repose notamment sur l'élevage et l'agriculture, il aura fallu s'imposer. Comme souvent en France aujourd'hui, les contrastes sont éloquentes : les petites montagnes et les plateaux dédiés au pâturage et au labourage dominant la Durance et ses trois complexes industriels : les usines de Saint-Auban où furent produites, en 1916, les premières armes chimiques en France, plus tard rachetées par Total ; L'Occitane, dont la première usine fut ouverte au début des années 1980 à Volx, près de Manosque, et dont la valeur est cotée à la bourse de Hong-Kong ; enfin, descendant encore le cours de la rivière, à Saint-Paul-lès-Durance, le plus grand projet scientifique mondial actuel, ITER, le réacteur de recherche civil à fusion nucléaire qui associe trente-cinq

pays. Pour accueillir la progéniture des chercheurs et des ingénieurs étrangers, une école internationale a été ouverte à Manosque. C'est là qu'enseigne Pierre, l'un des néo-paysans.

UNE JEUNESSE À LA VILLE

Né à Montreuil, grandi à Paris, il entame une prépa scientifique mais n'a pas l'âme d'un tâcheron : il abandonne, part travailler en Angleterre, puis termine sans entrain un IUT d'informatique. La discipline ne lui plaît guère : « Être voué à faire ce qu'une machine ne pouvait pas encore faire et demeurer enfermé dans un bureau ne me satisfaisait pas. Je voulais entamer une thèse de psycho, mais j'avais l'impression d'avoir assez étudié et, par ailleurs, Clémence était enceinte ». Clémence, qu'il a rencontrée en psycho, voulait devenir infirmière. Citadine elle aussi. Ni l'un ni l'autre n'ayant fini ses études, ils décident d'entrer vraiment dans la vie. Et la vie bonne, pour eux, se trouve à la campagne : « De toute façon, nous n'avions pas assez d'argent pour rester à Paris, lâche Pierre. J'ai fait mon lycée dans



« Il était une bergère... »
Sur le plateau de Forcalquier, Clémence
mène son troupeau

un internat rural en Vendée ; je passais mes vacances à la campagne en Dordogne, je ne m'y suis jamais ennuyé, j'avais une attirance naturelle pour la campagne. » Clémence, que l'on pourrait croire la plus citadine des deux, est pourtant maintenant à la tête d'un troupeau de brebis laitières. En apprentissage chez un éleveur, elle a appris à traire à la main, nourrir et soigner les bêtes, agnelier, mener paître le troupeau, faire du fromage. Elle est désormais diplômée et apte à diriger une exploitation. Restait à trouver les terres pour s'installer.

Ça tombe bien, Arnaud et Laurence, de leur côté, cherchaient des gens moti-

Le sens de tous leurs efforts, c'est de nourrir les gens, de leur vendre « de la bonne bouffe ».

vés pour acheter des terres avec eux. Lui est du Nord et a grandi dans les villes de l'ancien bassin minier ainsi qu'en région parisienne. Elle, à moitié américaine, s'est partagée entre région parisienne et Baltimore. Aucun des deux n'a vécu à la campagne. Elle a étudié la philosophie ; il a fait une école d'ingénieur à Compiègne. Pendant huit ans, il a exercé comme consultant en systèmes d'information chez Accenture ; huit années plaisantes, entrecoupées de voyages. Mais ils ont deux enfants : « *Le souvenir qu'ils ont de Paris, c'est qu'ils ne me voyaient jamais. Je parlais au travail, ils dormaient ; je rentrais, ils dormaient.* » Dans l'idée de créer une entreprise de tourisme original, il trouve un logement dans le Sud-Est où il ne connaît personne. On lui suggère d'obtenir un statut d'agriculteur pour acquérir du foncier. De sa fréquentation des paysans naît son envie : « *Je n'avais jamais semé une graine de ma vie. Il m'a semblé que ça avait du sens. Le retour à la terre m'attirait sans que je sache pourquoi, comme quelque chose d'instinctif. J'ai commencé à bosser avec un maraîcher, puis je me suis inscrit au BPREA [Brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole] de Carmejane. Cette année d'études m'a conforté dans mon choix. Après, il fallait trouver des terres.* »

FACE À LA SAFER

C'est Arnaud qui a été le premier sur le coup : « *Ces terres étaient à vendre depuis huit ans, mais comme il y avait dessus beaucoup de bâtiments, elles n'intéressaient pas les agriculteurs du coin qui attendaient leur heure : le prix finirait par baisser.* » Sentant l'opportunité, il trouve deux autres couples, mais il lui en manque encore un. C'est alors qu'on lui présente Clémence et Pierre. Les quatre couples déposent un dossier qui sera accepté par la Safer au bout d'un an et demi de lutte. La complexité réside dans l'achat d'un lot à diviser en quatre. De son côté, la Safer s'attelle à découra-

ger les propriétaires, puis le notaire de leur vendre. Cela, pour que la transaction passe par l'organisme qui en récupérera une partie pour ses amis. Les Sociétés d'Aménagement Foncier et d'Etablissement Rural sont devenues des caisses enregistreuses qui dispatchent l'argent et les terres entre des gros propriétaires souvent syndiqués qui, s'ils ne siègent pas eux-mêmes, y font siéger leurs amis. Depuis plus de vingt ans, la Cour des Comptes met en avant les dérives de cet organisme qui, créé pour aider l'installation des jeunes agriculteurs, est devenu un intermédiaire dans les transactions, pour empêcher les commissions.

S'INSTALLER... EN BIO, ÉVIDEMMENT

En juin 2015, les quatre couples parviennent enfin à arracher la vente des terres. L'un garde la maison principale, un autre s'installe en agriculture expérimentale, Pierre et Clémence obtiennent environ six hectares de terre pour installer leur troupeau de brebis, Laurence et Arnaud 16 hectares pour le maraîchage, plus 2 hectares en buttes. Pour les deux couples, le bio est une évidence, « *comme pour la plupart de ceux qui se reconvertissent, car il n'y a pas d'héritage conventionnel de famille* », explique Arnaud.

Le sens de tous leurs efforts, c'est de nourrir les gens, de leur vendre « *de la bonne bouffe* ». Arnaud pratique la culture légumière de plein champ (moins de dix légumes) à laquelle s'ajoutent quelques hectares de céréales et de fourrage, plus un verger de 200 arbres. « *Je fais aussi des essais : le quinoa, c'est dur ; cette année, je vais essayer la cacahuète. Je cultive certains légumes pour gagner des ronds et je fais des essais pour me différencier à terme, et par curiosité intellectuelle.* »

Le couple d'éleveurs, lui, a commencé à vendre son fromage. D'abord des tommes de brebis, puis des yaourts et des fromages lactiques, qui permettent de vivre un peu mieux. Peu à peu, le troupeau s'est agrandi, la famille aussi. Trois enfants aujourd'hui, et quatre-vingts brebis sardes dont Clémence trait une bonne moitié chaque matin à la main, après avoir distribué le fourrage. Ensuite, il faut se rendre à la fromagerie pour y transformer le lait ; ranger,



Clémence dans la fromagerie, devant sa ferme et à la traite; Arnaud, Lurence et leurs enfants. Une vie nouvelle, âpre, solaire et terrienne à la fois.

laver, livrer les magasins de producteur, l'Amap et la plateforme paysanne. Le lundi, c'est jour de marché. Et chaque soir, retour au bercail. Il faut nourrir les bêtes, séparer les agneaux de leur mère pour avoir du lait le lendemain, puis s'occuper de nouveau des fromages.

LA VIE, DANS TOUT ÇA ?

« C'est une vie très dure qu'on ne peut mener tout seul, assure Pierre, mais c'est très satisfaisant, car il n'y a pas de routine et nous avons une belle qualité de vie. Créer une exploitation nécessite un esprit entrepreneurial et oblige à être capable de s'adapter constamment à des situations imprévues. En dépit des nouvelles techniques, nous sommes toujours dépendants de la météo, par exemple. » Certains font cela dix ans, puis changent de métier. « Toutefois, c'est un projet de vie. Il nous est devenu très difficile de sortir le soir ou de partir en vacances. On ne fait pas ce métier pour l'argent. Jusqu'à présent, ça n'a fait que nous coûter, il y a eu beaucoup d'investissements. »

Ces jeunes gens ont les pieds sur terre, aussi Pierre a-t-il gardé son poste de professeur de technologie à Manosque. Ce qui ne l'empêche pas de déplacer les parcs des bêtes, de porter le fourrage et de construire de ses mains le logement provisoire où vit sa famille. « Il y a une forme d'engagement écologique dans ce que nous faisons, nourri par une réflexion sur l'absurdité d'un système qui a perdu le bon sens. Notre société a perdu son sens, ce qui explique notamment la résurgence des superstitions. Nous sommes un peu sortis du système. Nous vivons beaucoup par l'entraide et par une forme de troc ».

« J'aimerais arriver à faire mieux qu'en survivre, explique Arnaud. J'en suis encore à la phase de développement. On ne vit pas mal avec un RSA. Les vacances ne servent à rien, on n'en ressent pas le besoin ». Ses enfants vivent de toute façon dehors la

plupart du temps, ils ont l'école à la maison. Arnaud se souvient qu'il était horrifié de constater qu'à Paris tout le monde attendait les vacances d'été et le vendredi : « C'était triste et étrange ».

Aujourd'hui, le boulot n'est plus un poids : « Nous avons une vie plus saine. Les gens misent tout sur les loisirs du week-end, alors que le boulot doit être un plaisir. J'en chie, mais c'est satisfaisant. Mes efforts ont du sens. Beaucoup d'anciens amis m'appellent pour connaître ma situation, qui leur donne envie. Il y a des sacrifices à faire. Certains pensent que c'est facile, mais ça ne l'est pas. Beaucoup voudraient faire de même, mais peu le font. On est en quête de sens et le travail de la terre en a. Les entreprises ont du mal à garder les jeunes qui veulent du sens. Le retour à la terre était plus difficile il y a cinquante ans. Aujourd'hui, il existe de plus en plus de réseaux d'entraide et les techniques ont évolué. Les connaissances se partagent ».

« Les gens misent tout sur les loisirs du week-end, alors que le boulot doit être un plaisir. J'en chie, mais c'est satisfaisant. Mes efforts ont du sens ».

Il va tester une bineuse électrique à panneaux solaires : « Ça fait vibrer ma fibre d'ingénieur. Je ne veux pas devenir Monsieur Carotte. Je cultive les légumes qui poussent sur ma terre pour gagner ma vie mais je veux aussi pouvoir inventer ». Il estime que la croissance est énorme en agriculture biologique : « Beaucoup sont en train de se convertir en bio et vont devenir très compétitifs, il faut se positionner sur le bon créneau. » Il projette aussi de construire une maison bioclimatique : « Je suis ambitieux, mais j'ai la tête sur les épaules. Si je ne peux pas faire vivre ma famille, je ferai autre chose. Je me donne trois ans et j'y mets toute mon énergie ». Il encourage d'autres à faire de même : « Acheter des terres, c'est s'enraciner. Ici, je vois grandir mes enfants et j'espère pouvoir embaucher pour faire vivre d'autres personnes ». ♦ **Matthieu Falcone**

LES MOISSONS DU FIEL

Si les agriculteurs respectaient les règles sanitaires, chacun verrait, rien qu'en allant à la campagne, à quel point nos champs sont devenus des champs de bataille. Et l'on s'enfuirait en courant.

« **Q**uand j'étais médecin libéral, je ne savais pas. Je suis passé à côté de pathologies sévères, car je ne disposais pas des éléments d'appréciation ». Comme bien des médecins de la Mutualité sociale agricole, Hervé*¹ a fait une longue carrière de médecin de campagne avant de rejoindre, comme médecin-conseil, la MSA, la sécurité sociale du monde paysan : 5,4 millions d'affiliés, plus de 27 milliards de prestations délivrées chaque année.

« Dans le monde agricole, nous précisons-il d'emblée comme si nous en doutions, ce ne sont pas des fainéants ». Pas du genre à aller voir le toubib pour une irritation cutanée, un gros rhume, une fatigue soudaine, qui, pourtant, peuvent cacher quelque chose de plus grave. « Une fois,

Quant aux tenues qui doivent être portées lors des épandages pour éviter les pénétrations par voie cutanée ou respiratoire (combinaison, gants, masque à ventilation), ce sont exactement celles que les soldats revêtent lors des simulations d'attaque NBC (nucléaire, bactériologique ou chimique)!

une assistante sociale m'appelle : elle veut aller voir un gars qui lui semble ne pas aller bien. Elle y est allée le lendemain matin. Le temps qu'elle arrive, il était mort. Il avait un cancer en stade terminal. Il aurait dû être déclaré invalide de catégorie 3 [la plus élevée, Ndlr] depuis longtemps : il ne l'avait jamais demandé, il a travaillé jusqu'au bout ».

Quand Hervé dit qu'il ne savait pas, il faut comprendre qu'il ne connaissait rien, alors qu'il auscultait quotidienne-

ment des agriculteurs, des ravages que pouvaient causer les produits phytosanitaires. « J'avais envoyé à l'hôpital un patient qui était venu me voir pour des maux de tête, accompagnés de fourmillements dans tous les membres et de difficultés pour marcher. Il en était sorti quatre jours plus tard, en pleine forme, sans que l'hôpital n'ait rien diagnostiqué non plus ». Ce n'est que bien des années plus tard, en compulsant la documentation de la MSA, qui détaille sur des centaines de pages la toxicité et les symptômes que peuvent déclencher chacun des produits utilisés, qu'il a réalisé : le solide gaillard avait fait une intoxication aux « phytos ».

UNE VRAIE SALOPERIE

Ce qu'il ne savait pas non plus, c'est que la MSA, elle non plus, ne savait pas tout. Ses médecins s'en remettaient aux travaux et écrits de l'Institut national de médecine agricole, basé à Tours. Dans le tome I de son module sur les produits phytosanitaires, édition 2002 (en notre possession), sous le nom glyphosate, il est écrit : « Pas de risque d'intoxication systémique », « Pas d'effet cancérigène : rat et souris per os [par voie orale, Ndlr] – RAS. » On y lit aussi : « Pas d'effet sur la reproduction », suivi de cette mention : « Pas de données chez l'homme ». Sûr que non mais p'têt ben qu'oui...

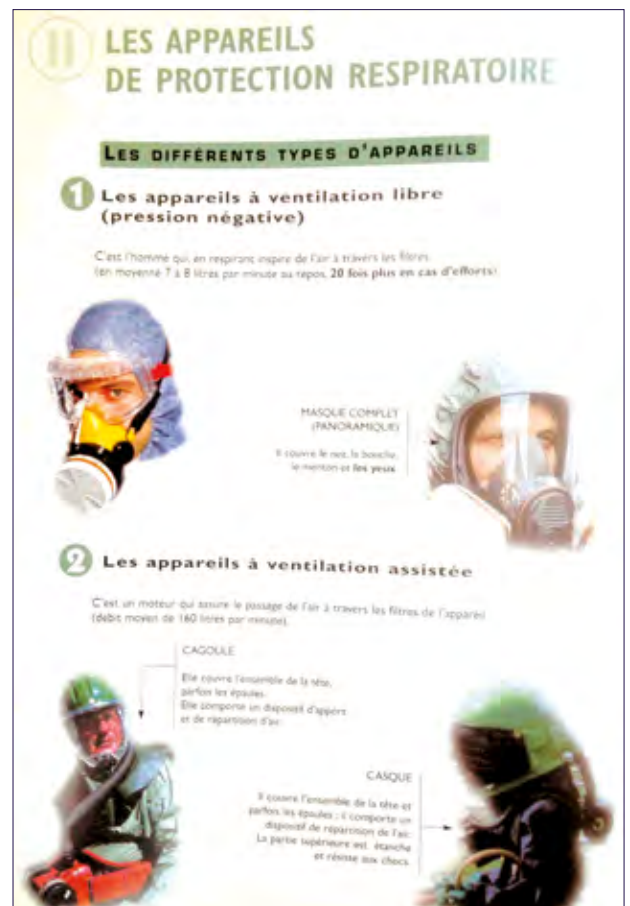
Le document avait été établi sous la direction d'un éminent praticien

promu, quinze ans plus tard, à la commission spécialisée relative aux maladies professionnelles du ministère du Travail. En tant que « personnalité qualifiée ».

« Les produits phytosanitaires sont une vraie saloperie », poursuit Hervé, qui nous tend d'autres documents, des plaquettes de la MSA détaillant – sur 40 pages ! – le processus que les agriculteurs doivent suivre lors des traitements phytosanitaires pour se protéger, et protéger leur environnement, des risques de contamination : une aire pour le stockage des produits, une autre pour s'habiller, une troisième pour la décontamination. Et prière de récupérer l'eau de nettoyage et les emballages vides qui sont considérés comme des « déchets industriels spéciaux ».

Quant aux tenues qui doivent être portées lors des épandages pour éviter les pénétrations par voie cutanée ou respiratoire (combinaison, gants, masque à ventilation), ce sont exactement celles que les soldats revêtent lors des simulations d'attaque NBC (nucléaire, bactériologique ou chimique) !

« Vous savez que la maladie de Parkinson est maintenant reconnue comme une maladie professionnelle chez les agriculteurs ? », nous glisse Hervé. Non, ça non plus on ne savait pas. ♦ **Bruno Larebière**



Le paysan moderne doit se comporter comme un survivant d'attaque chimique

1. Le prénom a été changé.



LE JOUR DU SAIGNEUR

L'élevage traditionnel a été remplacé par la production industrielle de matière animale. Heureusement, certaines initiatives font revivre l'abattage à la ferme.

L'abattage hivernal du cochon dans une cour de ferme, scène traditionnelle de la vie paysanne, n'existe plus que dans quelques récits d'un Vincenot ou d'un Pourrat. Le porc n'est plus un animal de ferme ni d'élevage ; à la suite du poulet, il est massivement devenu un animal de production, entre des mains humaines âpres au gain. Comme le dit Jocelyne Porcher, ancienne éleveuse reconvertie à l'INRA dans la recherche sur la relation homme/animal, « on produit de la matière animale. Ce n'est pas de l'élevage. (...) On est vraiment dans un système conceptualisé au XIX^e siècle par la zootechnie, et qui transforme la relation de travail aux animaux qu'était l'élevage en production de matière animale ». Ce système zootechnique élève hors-sol, comprime, angoisse, insémine artificiellement à un rythme effréné, et engage ces brebis innocentes en camions pour les mener à l'abattoir, sur des distances d'une centaine de kilomètres en moyenne. Il y a aujourd'hui 265 abattoirs sur le sol français (pour une production de 3,7 millions de tonnes de viande), contre 1 800 en 1960 : l'augmentation de la distance tue toute possibilité de circuits courts et génère sur les animaux un stress tel que la qualité de la viande en pâtit. Sans parler de la morale naturelle qui attendrait de l'homme qu'il donne aux animaux une mort convenant à leur dignité animale.

Face à ces horreurs, deux postures sont possibles : soit décider d'abolir toute consommation de viande, ce qui conduit rapidement à détruire l'élevage traditionnel et donc la belle relation homme/animal nécessaire à la survie des herbivores et au maintien de nos

écosystèmes ; soit renouer avec les séculaires habitudes de l'élevage, qui impliquent, pour l'éleveur qui veut sortir du système productiviste, de suivre lui-même toutes les étapes de vie de ses animaux, de la conception à l'abattage.

VERS L'ABATTAGE NOMADE ?

Aujourd'hui, les abattoirs français doivent être agréés et recevoir de régulières inspections de vétérinaires des DDPP (Directions départementales en charge de la protection des populations), vétérinaires bien souvent réduits au silence. L'abattage à la ferme ne peut quant à lui être pratiqué que sur des bovins et des équidés et exclut toute commercialisation des viandes. La législation européenne (règlement CE n° 1099 de 2009) prévoit cependant qu'il est possible aux États membres d'établir des règles nationales pour les abattoirs mobiles. L'association *Quand l'abattoir vient à la ferme*, fondée en 2015 à l'initiative de Jocelyne Porcher, s'est emparée de cette brèche juridique. Rassemblant éleveurs, vétérinaires, bouchers et consommateurs, elle défend la cause des petits éleveurs qui décident de mettre à mort eux-mêmes leurs animaux. Ce qui a le mérite de mettre le doigt sur une douleur oubliée, celle des éleveurs qui n'ont d'autre choix que de remettre les animaux qu'ils ont soignés entre les mains des *serial killers* des abattoirs industriels.

L'association *Quand l'abattoir vient à la ferme* et toutes les initiatives connexes, comme le collectif *Le Bœuf éthique*, ont

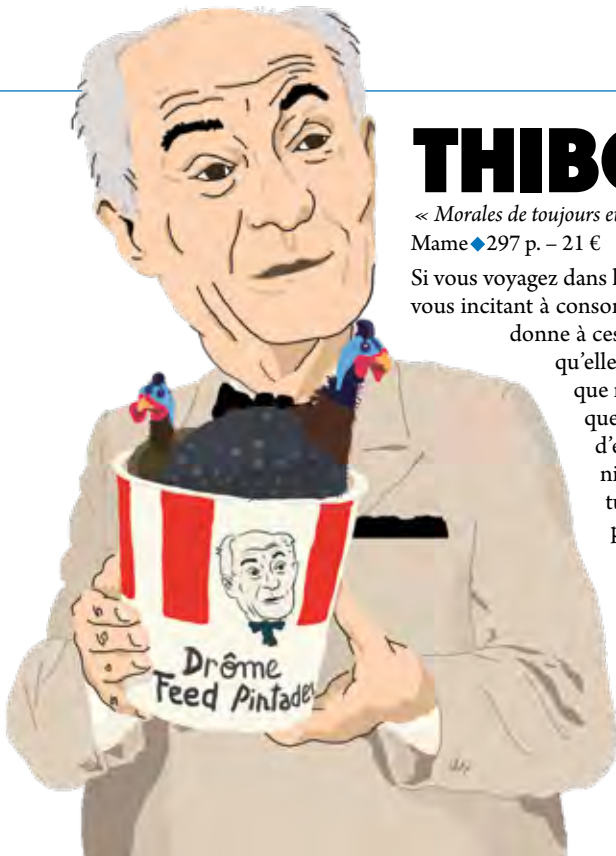
déjà connu une réussite probante avec la grande loi d'agriculture et alimentation, *Egalim*, votée en octobre 2018. Elle ouvre un état dérogatoire permettant « à titre expérimental et pour une durée de 4 ans » des dispositifs d'abattoirs mobiles, pour évaluer leur « viabilité économique et leur impact sur le bien-être animal ». Une très récente initiative (février 2019) montée par des éleveurs ovins du Lubéron, a trouvé le moyen d'alléger la charge financière induite par l'abattage à la ferme ou l'abattage mobile, grâce à un camion d'abattage qui se déplacerait à l'échelle d'un département sur des aires dédiées, où les éleveurs conduiraient leurs bêtes. Le tout sous contrôle sanitaire des DDPP et dans le but d'améliorer la traçabilité de la viande. L'exemple a déjà été donné en Suède ou en Suisse, où les vaches peuvent même être abattues au fusil, alors qu'elles broutent au champ, leur viande étant ensuite apportée à l'abattoir pour la découpe, le tri des déchets de carcasse

« Le système zootechnique élève hors-sol, comprime, angoisse, insémine artificiellement à un rythme effréné, et engage ces brebis innocentes en camions pour les mener à l'abattoir »

Jocelyne Porcher

et la récupération des cuirs et autres denrées utiles (autant d'opérations qui restent encore à structurer dans les projets français d'abattoirs mobiles). Mais de telles pratiques nécessitent évidemment une adaptation des normes aux spécificités des abattoirs de petite échelle, normes qui « fragilisent la santé économique des petites structures mais n'empêchent ni les actes de maltraitance ni les accidents sanitaires », selon la Confédération paysanne.

Signe probant que l'abattage mobile ou à la ferme est un juste combat, le lobby antispéciste via son association d'agitprop *L214* regarde en chien de faïence ces éleveurs qui veulent tuer chez eux : sans aucun doute une bande d'assoiffés de sang ! ♦ Marie Dumoulin



THIBON ET LES PINTADES

« *Morales de toujours et morales nouvelles* » (1973) ♦ LES HOMMES DE L'ÉTERNEL ♦ Gustave Thibon Mame ♦ 297 p. – 21 €

Si vous voyagez dans le département de la Drôme, près de chez moi, vous verrez des panneaux publicitaires vous incitant à consommer le « pintadeau de la Drôme ». Je vous dirai de vous méfier un peu... Bon. On donne à ces pintades une nourriture bizarre, parfaitement moulue et spécialement appâtée pour qu'elles mangent sans faim et, passez-moi ce jeu de mots : sans fin. Or, pendant le gros hiver que nous avons eu il y a trois ans – vous vous souvenez, tous les journaux ne parlaient plus que de la neige sur la Provence, c'était courtelinesque, on ne pouvait plus bouger ; plus d'électricité, plus de chauffage, plus de routes, une vraie catastrophe (c'est ça la technique : quand elle vient à manquer, on est complètement impuissants !) –, la nourriture des pintades, habituellement acheminée par camions spéciaux, n'arrivait plus. Les pauvres bêtes commençaient à claquer sérieusement du bec. Alors, des paysans voisins, qui élevaient encore leurs volailles d'une façon archaïque, avec le blé, l'orge, le maïs de leur récolte, ont proposé à leurs collègues modernisés de les dépanner... Mais le plus beau de l'histoire, c'est que les pintades n'en ont pas voulu de ce bon grain, tant elles étaient habituées à manger tout moulu ces demoiselles, eh oui ! Elles sont mortes de faim... Belle image, n'est-ce pas ? On devrait inscrire ces pintades au martyrologe d'un certain progrès – elles sont mortes pour attester les fameux slogans « qu'on arrête pas le progrès » et « qu'on ne revient pas en arrière » – oui, c'est tout de même un témoignage ! Un témoignage inquiétant pour l'homme qui, intoxiqué par tant d'idées faciles et empoisonnées, perd peu à peu le goût de l'aliment éternel, et risque un jour ou l'autre de mourir de faim devant la seule vraie nourriture. ♦

LE JUSTE PRIX

Depuis l'adoption de la loi Égalim sur l'alimentation en France, qui cherche à garantir un juste prix pour les producteurs, la grande distribution française est pointée du doigt. Est-elle la seule responsable de la ruine de nos agriculteurs ?



Jean-Baptiste Moreau, député En Marche dans l'hémicycle

Portée par le député En Marche Jean-Baptiste Moreau, agriculteur creusois et ancien président de coopérative, la loi Égalim (adoptée en octobre 2018 après 5 500 amendements !) se veut garante du bon traitement des agriculteurs en France. Elle énonce ainsi un contrôle des prix, prenant en compte les coûts réels des producteurs, ces derniers étant très souvent rognés par les principales enseignes de la grande distribution.

Leclerc, Carrefour, Intermarché se partagent plus de 55 % de l'activité d'un secteur qui rapporte 177 milliards d'euros (2016), et dont la portion congrue revient aux producteurs. Comment peser face à eux dans les négociations ? Les agriculteurs sont réduits à une variable d'ajustement. Résultat : aujourd'hui un tiers d'entre eux gagnent à peine 350 euros par mois !

Pour rentrer dans leurs frais, les agriculteurs sont ainsi encouragés à faire « du volume »... Mais s'ils le voulaient, la taille des surfaces agricoles serait rapidement problématique : nos 450 000 exploitants français travaillent en moyenne sur 60 hectares (Agreste 2017). On

est très loin des exploitations ukrainiennes, qui font des dizaines de milliers d'hectares, devant qui même nos prospères céréaliers de la Beauce font figure de nains.

LA FOLIE DES GRANDEURS

La trajectoire rationnelle – si l'on poursuivait les grandes lignes des politiques productivistes et technocratiques d'après-guerre – enjoinerait ainsi à l'État et aux acteurs du milieu agricole de poursuivre une politique de remembrement (facilitée par les départs massifs à la retraite de nos paysans), la productivité industrielle et la spécialisation de quelques petits acteurs sur des produits de qualité voués à l'export.

Et c'est précisément ce que la loi Égalim veut éviter. En effet, « un choix de société », aux lourdes conséquences, doit être fait aujourd'hui. Soit nous voulons des « fermes aux mille vaches » et de gigantesques exploitations surveillées par des drones et exploitées par des machines, qui transformeront durablement les paysages français et la sociologie du monde rural, soit nous choisissons de garantir à nos nombreux exploitants une vie décente

La logique du local, des circuits courts, de l'agriculture durable, intelligemment appliquée, permet déjà à certaines collectivités d'offrir des produits de très haute qualité à prix quasi-égaux.

et une juste rétribution. La loi Égalim est censée favoriser la seconde solution.

Mais côté achats, les consommateurs demeurent contradictoires : ils prétendent vouloir consommer moins de produits transformés (et donc cuisiner eux-mêmes) et plus de denrées locales de bonne qualité, mais privilégient d'abord le « meilleur » prix, sans être très regardant sur la provenance ou la saisonnalité... Le fameux « prix juste » (juste pour qui ?) matraqué auprès des consommateurs est le cheval de bataille de nos grands distributeurs, pour lesquels il est bien plus facile de faire baisser les prix à quelques malingres producteurs français, qu'à de grands groupes comme Coca-Cola ou Nestlé...

Cette aporie se traduit par l'appauvrissement de nos agriculteurs, la banqueroute de nombreux exploitants et leur disparition dans une ou deux décennies. Aussi, la loi Egalim est-elle d'abord un signal salvateur et une solution d'urgence. Mais elle ne suffit pas à dénoncer toute la malignité des intermédiaires de la restauration et de la distribution, qui captent toute la valeur ajoutée de la chaîne en échange de produits insipides et mauvais pour la santé. ♦ Paul Castel

LE SALUT PAR LES CANTINES

Géants économiques, les intermédiaires de l'alimentation et de la restauration collective sont positionnés sur un marché mondialisé. Sodexo est ainsi présent dans 72 pays et se vante de servir 100 millions de repas par jour, pour un chiffre d'affaires annuel de 20 milliards d'euros. Sodexo a fait sa fortune en répondant à des marchés publics (une base militaire à l'origine), avant de grossir et de se placer en tête d'un oligopole aussi performant que pernicieux.

Ce modèle industriel est déjà combattu par de nombreuses initiatives. En matière de restauration scolaire par exemple (1 milliard de repas par an), il est possible de passer outre les intermédiaires et d'aller directement à la rencontre des agriculteurs, en mettant en place un service internalisé d'achat et de logistique. La logique du local, des circuits courts, de l'agriculture durable, intelligemment appliquée, permet déjà à certaines collectivités d'offrir des produits de très haute qualité à prix quasi-égaux.

Ainsi, dans les écoles publiques du Vème arrondissement de Paris, les repas cuisinés sur place et servis dans les cantines sont à 70 % bio. Le poisson frais est issu d'une pêche durable, le

pain bio est moulu à 30 km de Paris ; et le tout est à 98 % français. En classe maternelle, les enfants mangent de la poule au pot, de la purée de potimarron, du camembert de Normandie non pasteurisé et des yaourts faits par une fromagère.

Le tout pour un coût alimentaire (2,85 euros par repas) comparable à celui des produits de l'agro-industrie ! Le bio, en circuit court, en relation directe avec les fournisseurs, avec la suppression des intermédiaires, est donc largement réalisable. Cette « méthode » représente des créations d'emplois, de meilleures conditions de travail pour le personnel des cantines, et, surtout, un gain inestimable en termes de santé. Combien de diabétiques et d'obèses sont à imputer aux cantines de piètre qualité ?

Si toutes les collectivités publiques et toutes les écoles s'y mettaient, on peut estimer que cela représenterait au moins un milliard d'euros de revenus supplémentaires pour nos agriculteurs ! Toutes les dispositions légales sont là. La nouvelle loi Egalim nous y incite. Les citoyens n'ont plus qu'à tanner leurs élus. Et à l'administration de suivre. À condition de sortir son nez des catalogues Sodexo.

♦ P.C.

Sébastien Lapaque

RETOUR VERS LE FUTUR

Sébastien Lapaque nous fait remonter le temps pour rencontrer les premiers hommes qui se sont interrogés contre les techniques chimiques et le productivisme. Sans nier le progrès, retrouver la sagesse des anciens...

Dans votre dernier ouvrage, qui est un portrait du vigneron champenois Anselme Selosse, vous montrez qu'il existe au sein de la viticulture française un mouvement de reconquête du vivant, avec de nouvelles pratiques respectueuses du sol et de la plante et une véritable attention à l'expression du vin. Qui sont les pionniers de cette révolution ?

Dans *Théorie de la bulle carrée*, je poursuis une longue enquête conduite obstinément et jamais délaissée depuis maintenant deux décennies sur les vignerons français qui ont laissé de côté les pesticides et les engrais de synthèse, repris le travail de la terre à la vigne et oublié les cosmétiques et l'appareillage œnologique des grands châteaux bordelais afin de produire des vins goûteux et naturels. À la fin des années 1970 et au début des années 1980, les pionniers de cette dissidence viticole contre le modèle productiviste et californien ont été Marcel Lapiere à Villié-Morgon, François Dutheil de la Rochère à Bandol, Pierre Overnoy à Arbois, René-Jean Dard et François Ribo à Mercuriol ou encore Antoine Arena à Patrimonio. J'ai évoqué leur aventure dans mon livre intitulé *Chez Marcel Lapiere* en 2004. Je confesse une certaine fascination pour ces commencements, quand rien de tout cela n'était à la mode et qu'il fallait distribuer des coups de poing au bistrot du village pour faire taire ceux qui traitaient de passésistes les vignerons qui avaient arrêté les désherbants chimiques et repris les labours. Je dis « passésistes », mais c'était le quolibet des gens polis. On se souvient que, dans *Marianne*, le gracieux Périco Légasse n'hésitait pas, très régulièrement, à renvoyer la démarche de Marcel Lapiere, dans le Beaujolais, ou celle de Thierry Puzelet, dans le Loir-et-Cher, à l'idéologie de la Révolution nationale – une idéologie, je le rappelle dans *Théorie de la bulle carrée*, beaucoup plus technocratique que ruraliste.

Justement. Dans votre essai aux allures d'ode à ceux qui ne trafiquent pas le vivant, il y a des diatribes contre les technocrates du régime de Vichy et leur slogan trompeur « La terre, elle, ne ment pas ». Le malaise actuel du monde agricole vient de là, des années 40 ?

J'esquisse la démonstration et il serait intéressant de la pousser jusqu'au bout. Les adversaires de l'agri-



« Cette époque ne fut pas celle de l'enracinement, comme on le répète aux téléspectateurs ahuris, mais celle de la modernisation et du déracinement. »

Sébastien Lapaque

culture paysanne traitent volontiers ses partisans de pétaïnistes. Le moment n'est-il pas venu de leur retourner le compliment? Les ingénieurs, les inspecteurs généraux des Finances et toute la faune de ce que Bernanos a surnommé le « zoo de la Révolution nationale » ne rêvaient pas de nouvelles *Bucoliques*. Admirateurs de l'organisation allemande, ils avaient conçu pour la France une agriculture planifiée, dirigiste et productiviste débarrassée de ces trois « plaies » qu'étaient à leurs yeux les paysans, les chrétiens et les socialistes. Leur « œuvre » de domination et de transformation de la nature au service

des intérêts industriels a d'ailleurs été perpétuée sous la IV^e et la V^e Républiques: encadrement du monde paysan, rationalisation et mécanisation du travail agricole, réorganisation foncière et remembrement, priorité accordée aux oléagineux. La FNSEA a même hérité des structures et du monopole de la Corporation paysanne créés sous l'égide du vieux Maréchal. C'est un paradoxe à creuser. Cette époque ne fut pas celle de l'enracinement, comme on le répète aux téléspectateurs ahuris, mais celle de la modernisation et du déracinement.

Dans votre livre, Anselme Selosse explique qu'il a « senti l'urgence de trouver une voie différente, à la fois plus ancienne et plus moderne ». Cette remarque n'enveloppe-

t-elle pas tout ce qui se passe aujourd'hui de passionnant dans une frange du monde agricole ?

Exactement! « Revenons à l'ancien, ce sera un progrès », demandait Verdi vers 1840, à la veille de ses premiers triomphes à la Scala de Milan. Les progrès viticoles proposés par Marcel Lapierre et Anselme

Selosse reposent à la fois sur un retour à la tradition, sur un respect du geste agricole de l'homme qui reste sa meilleure part dans notre monde de robots, et sur une compréhension nouvelle de la vie des sols et de la microbiologie des vins. Leurs détracteurs se persuadent qu'ils ont un temps de retard. Mais tout laisse à penser qu'ils ont au contraire un coup d'avance. ♦ **Propos recueillis par Bertrand Lacarelle**



THÉORIE DE LA BULLE CARRÉE
Sébastien Lapaque
Actes Sud
144 p. – 12,50 €.

POUR UNE AGRICULTURE VIVANTE

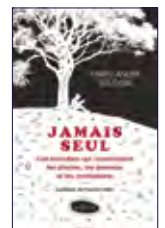
Depuis quelques années ont émergé de nouvelles méthodes de culture et des groupes de réflexion – techniques sans labour, maraîchage sur sol vivant, agroforesterie – visant à respecter la vie du sol. Des figures médiatiques – telles que le couple Bourguignon s'alarmant de l'état déplorable de nos terres agricoles, épuisées, vidées de leur matière organique par les pratiques à court terme de l'agriculture « moderne » – mais aussi grand nombre de chercheurs ont remis en avant la nécessité de comprendre avant tout le fonctionnement du sol, berceau... de la vie. Des milliards de bactéries, champignons, vers de terre, permettent aux plantes de se nourrir, croître, se défendre, se reproduire grâce aux nutriments rendus disponibles par cette vie microbienne que l'on commence à peine à découvrir. Elles sont la raison même de notre alimentation, qu'elle soit végétale ou animale, qui nous apporte ces ressources nutritives que nous ne savons pas capter nous-mêmes, pauvres humains sans racine! Parmi ces chercheurs, Marc-André Selosse – dans son ouvrage *Jamais seul* – nous fait découvrir avec enthousiasme et pédagogie l'univers fantastique des bactéries, du sol jusque dans nos tripes, et comprendre combien notre monde tout à la fois hygiéniste et polluant va à l'encontre de ce qui permet la vie sur terre.

Ainsi donc la véritable agriculture de demain n'est pas celle des nouvelles technologies et son lot de drones et de tracteurs à GPS, mais bien celle qui nous fera renouer avec le bon sens paysan et l'autonomie de fermes pluridisciplinaires d'autrefois, respectueuse de l'environnement et porteuse de liens économiques équitables. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière mais d'une manière intelligente de mettre la science au service de la nature et non plus au service de groupes pharmaceutiques et de coopératives vendant des engrais chimiques et des molécules issues des énergies fossiles. La nature a en effet mis au point depuis des centaines de millions d'années des stratégies de survie et de coopération extrêmement complexes et passionnantes qui ne peuvent être mises au pas à coups de glyphosate et d'apports de NPK (azote, phosphore, potassium) d'origine minérale. Le modèle agricole actuel dépense plus de calories qu'il n'en produit, oubliant qu'il n'existe pas plus économe et performant que la nature, qu'il conviendrait d'observer avec attention. On cite souvent l'exemple de la pomme: il faudrait en manger 100 aujourd'hui pour obtenir la vitamine C d'une pomme de 1950... Une agriculture inspirée des nouvelles connaissances du sol saura apporter à notre alimentation nutriments et goût perdus depuis plusieurs décennies. ♦ **Jeanne Gaillard**

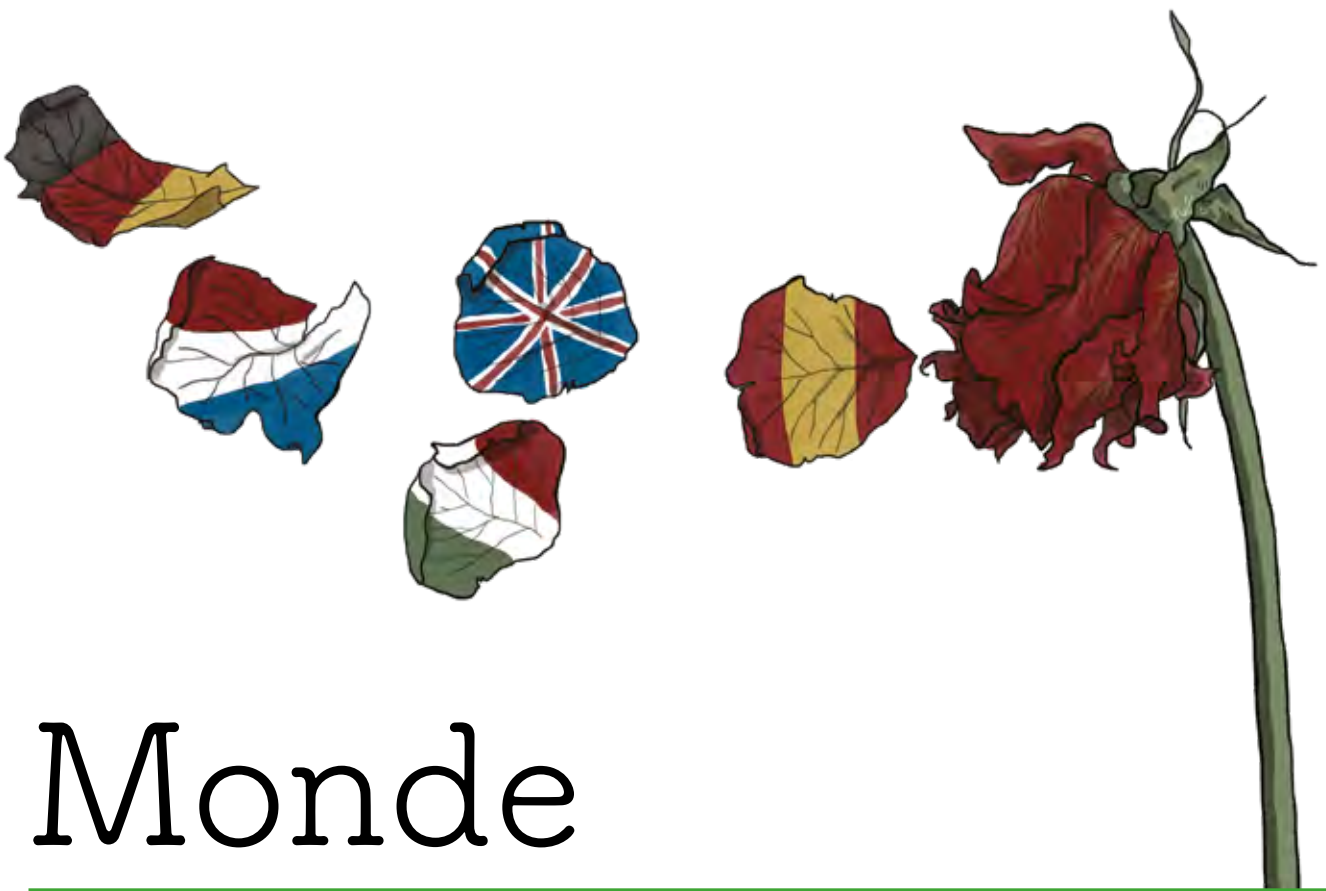


LE SOL, LA TERRE ET LES CHAMPS: POUR RETROUVER UNE AGRICULTURE SAINE

Lydia et Claude Bourguignon
Sang de la Terre
223 p. – 24 €



JAMAIS SEUL: CES MICROBES QUI CONSTRUISENT LES PLANTES, LES ANIMAUX ET LES CIVILISATIONS
Marc-André Selosse
Actes Sud ♦ 368 p. – 24,50 €



Monde

Éditorial

HÉ OH LA GAUCHE EUROPÉENNE!

Par Hadrien Desuin

Le coup de grâce. Ce 13 février, Pedro Sanchez ne trouve pas de majorité pour voter son budget, lequel prévoyait de nombreuses augmentations de salaires. Ses alliés de la gauche radicale, Podemos, n'ont pas su convaincre les indépendantistes catalans, acculés par la justice madrilène. Le surlendemain, le premier ministre espagnol annonçait de nouvelles élections pour le 28 avril et expédie dès lors les affaires courantes avec le budget de Mariano Rajoy...

Le dernier espoir des socialistes européens s'évanouit, un peu comme si la social-démocratie arrivait partout en bout de course. En Italie, Angleterre, France, Grèce et Allemagne, les socialistes disparaissent les uns après les autres, comme les communistes, il y a 30 ans.

Place Christophe Colomb à Madrid, le 10 février, se trouvait d'ailleurs un certain Manuel Valls. L'ancien maire PS d'Évry côtoyait Albert Rivera du parti de centre-droit Citoyens, Pablo Casado du Parti Populaire mais aussi Santiago Abascal du mouvement national Vox. Que de chemin parcouru par l'ancien rocardien ! Mais Manuel Valls a du flair. Cette manifestation gigantesque contre la gauche a précipité Sanchez

vers la sortie et il pourra se targuer d'en avoir été. Il y a plus de dix ans, le natif de Barcelone était le premier parmi ses pairs à prophétiser la fin du socialisme. Il voulait faire un « En Marche » bien avant Emmanuel Macron. Mais Matignon l'a étouffé et il a dû s'exiler... chez lui.

La gauche dite de gouvernement a soutenu les technocrates et les juges européens qui l'ont dépossédée de sa souveraineté. Elle a soutenu les régionalistes qui veulent évidemment se séparer. Elle a soutenu les communautaristes qui veulent en faire autant. À force de se vendre à qui mieux mieux, la voilà toute seule, cette deuxième gauche, si tendance dans les années 60 et 70. Elle avait ringardisé les communistes et maintenant les partis gauchistes la débordent de partout. Les républicains historiques, la première gauche, ne s'y retrouvent plus. Il ne reste plus à Pedro Sanchez, Olivier Faure, Matteo Renzi, Sigmar Gabriel ou Jeremy Corbyn qu'à accompagner leur parti vers la sortie. Triste programme. Il n'est pas sans rappeler la pathétique tentative de Jean-Christophe Cambadélis de sauver les ministres de François Hollande fin 2016 : « Hé oh la gauche ! » Manuel Valls a pour sa part fait le choix de passer de l'autre côté, au centre-droit. Mais il est déjà bien tard... ♦

Last Exit to Britain

LA GRANDE PEUR DES BOBOS ANGLAIS

À quelques jours de la date fatidique du 29 mars, Brighton noie son angoisse dans la bière artisanale et le thé éco-responsable. Enquête au coeur de l'Angleterre progressiste, traumatisée par le Brexit.



La brume assombrit la plage de Brighton. Un sauna aménagé dans une ancienne camionnette et respectueux de l'environnement y connaît un vrai succès.

On va à Brighton au moins une fois par mois, c'est une ville étonnante vous savez, très rock et alternative. En plus, c'est très cosmopolite, on adore ». Nicolas Belenchombre, qui dirige le festival de cinéma canadien de Dieppe ne cache pas son admiration pour la ville la plus excentrique d'Angleterre. « Si vous allez à Kemptown, vous pourrez trouver des cabarets Drag-queen très sympas », précise-t-il tandis qu'on lui avoue ne pas du tout connaître la ville. Le Seven Sisters accoste à Newhaven, et, en quelques minutes de train, nous voici dans la ville de George IV, merveilleuse cité balnéaire où le Prince de Metternich trouva refuge en 1848. Rosie, notre hôte, nichée dans un petit loft de Holland Street, confirme : « Brighton est très arty ». Cette vegan revendiquée vit seule avec son petit caniche. Si elle ac-

cepte que nous mangions de la viande, elle assure qu'on peut trouver facilement les meilleurs restaurants végétariens d'Angleterre. Elle a quitté Londres parce que sa retraite d'infirmière ne lui permettait plus d'y vivre, mais ici elle peut faire son jogging tous les matins le long de la plage. Tout va bien... jusqu'à ce qu'on aborde le sujet qui fâche : le Brexit. « J'ai honte », s'indigne-t-elle soudainement, le visage crispé. Une campagne mensongère des Brexiteurs a trompé les Anglais croit savoir cette fidèle abonnée du Guardian, le journal de la gauche pro-européenne. « Theresa May est sans cesse désavouée au Parlement, elle ne parvient pas à faire voter son accord avec Bruxelles, quel dé-

sastre ! » Kathy McMurray, qui vend sur la côte ses toiles de style contemporain, à 400 livres sterling pièce est encore plus inquiète : « Nous vivons un enfer. Heureusement, j'ai de la famille en Irlande, mes enfants vont pouvoir continuer à voyager grâce à leur double nationalité »

« J'espère qu'on va revoter mais je ne suis pas sûr du résultat. Brighton est une bulle libérale. »

Kathy McMurray, galleriste

– comme si les Britanniques allaient bientôt être retenus en otage sur leur île. « J'espère qu'on va revoter mais je ne suis pas certaine du résultat, Brighton est un peu une bulle libérale vous savez ». On n'ose pas la contredire... Plus loin, devant le Brighton Pier, célèbre

jetée tout en acier sur la mer, une quinzaine de femmes manifestent bruyamment pour le climat en mimant une scène de crime à la craie. Jane et Clau-



© Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect



John Lennon disait que « le rock français, c'est comme le vin anglais. » En flânant dans le parc du Royal Pavilion, on serait tenté de lui dire que c'est peut-être aussi comme le mode anglaise.

dia ont de quoi surprendre : « J'ai voté contre bien sûr, mais on s'en fout du Brexit, ça n'a aucune importance, ce gouvernement ne fait rien pour sauver la planète ». Brighton est la seule ville d'Angleterre à avoir envoyé une députée écologiste au Parlement de Westminster. Caroline Lucas y est élue depuis 2010 et cette dirigeante du *Green Party* veut faire de Brighton la pépinière du progrès écologique. Range Rover, Porsche Cayenne et grosses berlines Audi roulent tout autour de nous : visiblement l'écologie a encore quelques progrès à faire. Nous poursuivons la promenade jusqu'à un petit sauna chauffé au bois, au bord de la plage. « Les gens ont besoin de se laver la peau et de se détendre avec toute cette pollution ». Mika, étudiant germano-italien de Munich, y est employé depuis mai. Il est presque surpris d'être encore là avec ce Brexit : « Pour l'instant mon université ne m'a pas renvoyé. Ils nous gardent ». De toute façon, sa petite amie a aussi de la famille irlandaise et aura un passeport européen. En face, la célèbre *Madeira Terrace* tombe en ruine, envahie par le lierre. Une souscription a été lancée pour la sauver et la transformer en galerie commerciale. En attendant,



L'un de ces sujets de Sa Majesté est heureux du Brexit, saurez-vous le retrouver ? Sont-ce Paul et Lisa devant leur épicerie biologique ? Sam, pêcheur de père en fils depuis 200 ans ? Peter, l'antiquaire de Saint James Street ? Ou Claudia, l'activiste écologiste ? À vous de jouer !



les escaliers sont fermés. Nous faisons un détour pour rentrer chez un petit maraîcher bio appelé Seednprout. Au milieu des graines et des patates douces, Paul prend la tragédie anglaise avec humour : « On ne sait pas du tout ce qu'on va devenir, regardez la vidéo sur Youtube, Brexit Titanic, c'est tordant ! Bon ici, c'est une zone Guardian, 90 % de mes clients ont voté pour rester dans l'Union européenne. Si vous vous baladez dans la rue, vous verrez, tout le monde est révolté ». En effet, Peter Barrett, qui tient une boutique d'antiquités au 35 Upper Saint James Street, est furieux : « Si j'avais un flingue, j'irais tirer sur Nigel Farage ! Ce coquin profite de l'Europe et il crache dessus ! » Sur son bureau, ce n'est pourtant pas le Guardian mais le Times qui trône négligemment. « Je suis un libéral et je lis ce journal depuis l'âge de 12 ans. Vous savez chez nous, le référendum n'a pas de valeur légale, c'est un simple sondage grandeur nature, c'est le Parlement qui doit décider ». Ce grand admirateur de Napoléon et de Joséphine Baker, qu'il est allé voir avec son ami à l'Olympia dans sa jeunesse, a le sentiment qu'on le coupe du monde.

« Il y a beaucoup trop de Polonais et de Litvaniens ici, qu'ils essaient d'améliorer leur propre pays, non ? »

Sam, le pêcheur

Nous désespérons de trouver un habitant de Brighton qui se satisfasse du Brexit. Même Fareed, qui tient la caisse d'un buffet-restaurant sur Queen Road, Au bon appétit, est pessimiste : « Ma clientèle baisse avec le Brexit, les gens consomment moins, ils ont peur. Avant c'était plein d'Italiens et d'Espagnols ici. Beaucoup de magasins vont fermer ». Et pourtant, le centre-ville de Brighton est plein à craquer au milieu de l'hiver. Impossible de trouver une table dans un bon restaurant.

LEAVE AND LET DIE

Le petit musée des marins-pêcheurs de Brighton attire notre attention. C'est une population traditionnellement méfiante des institutions européennes. À côté, Sam range ses filets avec son acolyte. Nous ne sommes pas déçus : « J'ai voté Leave et je souhaite qu'on sorte le plus vite possible », dit-il en taillant une règle en métal avec son canif. « Je ne suis pas inquiet, je pense même que ça va aller mieux en Angleterre. Les Français, Espagnols et Portugais pêchent avec des filets aux mailles beaucoup plus petites que les



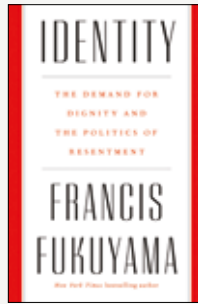
nôtres. Depuis 1973 et l'entrée dans le marché commun, on a beaucoup perdu. Et puis il y a beaucoup trop de Polonais ou Litvaniens qui profitent de notre pays. Qu'ils fassent prospérer le leur, non ? Donald Tusk et Jean-Claude Juncker ne sont même pas élus, et ils nous insultent. Comme votre Macron qui au passage est une petite merde ». Avant de quitter cette charmante Albion, on patiente dans le hall de la gare avec Stuart Davis, chargé d'accueil. Il vit une semaine sur deux dans sa maison du Gers : « J'ai pris ma carte de séjour pour être tranquille. Mais en France, ça ne va pas tarder à être le bazar. J'ai souvent été bloqué par les Gilets jaunes, ils m'ont tous parlé du Frexit ! »

9h 30. Dans le restaurant de l'embarcadère de Newhaven, deux jeunes filles avec tatouages, piercings nasaux et cheveux teintés en orange, dégustent des flageolets en sauce avec des toasts et un coca. Emmittouffées dans une fourrure rouge écarlate, elles partent pour Dieppe et semblent complètement indifférentes au drame qui se joue entre Londres et Bruxelles. Dans le salon flottant qui l'emmène vers la France, un retraité lit une tribune dans le conservateur Sunday Telegraph : « Time to end these Westminster games ». Il est vraiment temps d'en finir avec ces jeux parlementaires. Les Brexiteurs veulent larguer les amarres pour de bon. Mais on est déjà très loin des bourgeois bohèmes de Brighton, pour qui le compte à rebours a commencé.

◆ Hadrien Desuin

ENCORE RATÉ!

Le dernier livre de Francis Fukuyama a, dans le contexte actuel des Gilets jaunes, une résonance particulière. Le célèbre auteur américain traite d'un fait politique majeur : le combat pour la dignité dans la mondialisation. En 1992, dans son best-seller *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Fukuyama constatait la victoire de la démocratie libérale. L'effondrement du bloc soviétique signifiait la fin des idéologies. Nous étions arrivés au libéralisme, stade terminal de l'horizon politique. Vingt-cinq ans plus tard, l'optimisme n'est plus de saison. Fukuyama décrit l'ébranlement des démocraties par un mouvement planétaire de ressentiment. Trump, Brexit et aujourd'hui Gilets jaunes : l'homme de la périphérie a le sentiment d'être un sous-citoyen. Il est au mieux considéré comme un enfant, au pire comme un invisible. Sa citoyenneté est abaissée par la



IDENTITY
Francis Fukuyama
Profile books
240 p. – 26 \$

disparition des frontières et l'émergence d'organisations transnationales comme l'Union européenne. La classe moyenne n'a plus l'impression d'être dans son pays, elle ressent l'immigration de masse comme une agression. Pour Fukuyama, ce ressentiment provient de la contradiction entre l'estime de soi et le monde extérieur. L'estime de soi, que les Grecs appelaient *thymos*, est une reconnaissance de sa valeur par le monde extérieur. Sa négation crée les grandes révoltes. Le livre de Fukuyama est prometteur mais s'enlise assez vite. Professeur à l'université de Stanford, anti-trumpiste et conformiste de gauche, Fukuyama est prévisible à l'excès. Face à la crise de l'identité, il reste obsédé par la montée des populismes. Comme s'il

n'arrivait pas à tirer les conclusions de son propre constat. ♦
Benjamin de Diesbach

LE MAROC EST UNE ÎLE

GÉOPOLITIQUE DU MAROC ♦ Kader Abderrahim ♦ BiblioMonde 118 p. – 12,80 €



Voilà une nouvelle collection géopolitique très prometteuse : le lecteur qui n'a pas toujours le temps de se plonger dans un gros livre d'étudiant peut ici bénéficier d'une série de petits textes et d'encadrés très bien illustrés. Professeur à SciencesPo et à Rabat, l'auteur réalise un travail très complet, à la fois géopolitique et politique. C'est un manuel parfait pour se faire une idée neutre du pays. On appréciera tout particulièrement le traitement bien résumé du Sahara occidental. Le Maroc est « une île géopolitique » entre l'Europe, l'Afrique, le Maghreb et l'Amérique. C'est aussi une exception politique dans la région et un solide allié de la France. Voilà bien des raisons de redécouvrir ce royaume chérifien qui tente de concilier les traditions islamiques et les aspirations démocratiques. ♦ **Hadrien Desuin**

SINUEUX

Le nouvel Adler vient de paraître. Sous un titre accrocheur, mais somme toute assez adapté, on trouve un gros pavé de 680 pages que l'auteur qualifie lui-même d'« un peu sinueux », et c'est peu dire ! Si son approche historique est souvent fructueuse, l'ouvrage est foutraque. Les dates se télescopent et les chronologies s'inversent parfois dans le même paragraphe. Certaines analyses n'en demeurent pas moins très justes, comme celles ayant trait aux orientations des politiques chinoise et russe (« *La Russie n'a, en réalité, nulle part ailleurs où aller qu'en Europe* »). Il en est de même de la description de l'Ukraine : une « *construction largement artificielle* », « *ingérable, anarchique, violente et inculte* » ! Ou celle d'une classe dirigeante américaine faisant montre d'« *un niveau d'incompétence qui justifie, à lui seul la volonté d'émancipation des autres pôles de puissance de la planète* ».

Si la prospective n'est pas oubliée, elle laisse souvent perplexe : un « *axe Paris-Moscou-Téhéran* » ; à l'échelle européenne « *une coalition à quatre,*

elle-même divisée en deux groupes, l'alliance franco-russe et l'alliance anglo-allemande » ; une Angleterre à deux vitesses avec un Grand-Londres multiculturel en voie d'autonomisation et un Nord délaissé dont le seul avenir, radieux pour Adler, est l'immigration en Australie...

Au fil des pages on rencontre les bêtes noires d'Adler : Sarah Wagenknecht, qu'il compare à Rosa Luxemburg, Beppe Grillo, qu'il qualifie d'anarcho-fasciste, Jacques Sapir, et... les Arméniens. Mais il a aussi ses chouchous, en tête desquels figurent Lord Mountbatten et son épouse Edwina avec des pages dignes d'un magazine people, et les Turcs, des gens « *naturellement tolérants* », dont « *ni les Grecs, ni les Arméniens n'eurent le moins du monde à souffrir* ! » *Le Temps des apocalypses* représente une vision très personnelle de la géopolitique, souvent déroutante lorsque l'auteur se refuse à comprendre la résurgence des nations ou le fait que le réformisme qu'il appelle de ses vœux a fait son temps. Un peu comme Alexandre Adler. ♦ **Serge Gadat**



LE TEMPS DES APOCALYPSES
Alexandre Adler
Grasset
688 p. – 26 €

Matthew Goodwin

BREXIT : DERNIERE MANCHE ?

Matthew Goodwin nous reçoit à Chatham House, une bâtisse cossue autrefois domicile de William Pitt située au cœur de Londres. C'est l'Institut Royal de Relations Internationales, dont Goodwin est membre. Il est également chercheur au centre *UK in a changing Europe*, dédié à l'étude des relations entre le Royaume-Uni et l'Europe, et professeur de sciences politiques à l'Université de Kent. En 2017, il a publié un livre d'analyse du Brexit et en octobre dernier un essai sur le populisme. Alors que la chaîne d'infos anglaise Sky News incruste à l'image un compte à rebours destiné à nous rappeler qu'on s'achemine vers la fin du monde prévue pour le 29 mars 2019 à 23 heures (date et heure programmées de la sortie du Royaume-Uni de l'UE), la tension dramatique croît. Matthew Goodwin nous éclaire sur les ressorts et enjeux de ce psychodrame qui secoue l'Europe.

Retour au 23 juin 2016, jour du référendum. Les bookmakers offraient une cote de 9 contre 1 sur la victoire du Brexit. Personne n'y croyait. À contre-courant de tous les analystes, vous aviez prédit ce résultat. Comment ?

D'une part, on observait une forte inquiétude sur le thème de l'immigration. D'autre part la campagne pour le Brexit était plus efficace que celle pour le maintien dans l'Union européenne (UE) qui se focalisait sur les effets économiques intérieurs du Brexit et ne parlait pas d'Europe. Les pro-Brexit se sont prononcés sur l'Europe, sur sa sécurité, sur sa prospérité. Souvenons-nous du contexte : les attentats à Paris, la bombe à l'aéroport de Bruxelles, la crise des réfugiés, autant de défis gigantesques qui n'étaient pas traités. En 2015, j'avais publié un livre sur le Parti pour l'Indépendance du Royaume-Uni (UKIP) ; nous savions que les eurosceptiques étaient mobilisés. Enfin le Brexit semblait l'aboutissement de notre relation conflictuelle avec l'Europe. Le Royaume-Uni (RU) a toujours été un partenaire à part dans l'UE. Et de tout temps, l'identité nationale britannique (et plus particulièrement anglaise) s'est construite contre le continent européen, contre les Français, contre les Allemands, contre les Espagnols, contre le catholicisme.

Avec un taux de participation de 72 %, les Britanniques se sont prononcés à 52 % pour le retrait de l'Union. Quel est le profil de l'électorat pro-Brexit ?

Il y a trois groupes. Une partie de la classe moyenne conservatrice voulait quitter l'UE qu'elle jugeait inefficace. Le deuxième groupe était constitué d'une classe ouvrière économiquement défavorisée qui avait l'impression de ne pas être entendue par l'élite politique et

s'inquiétait de la pression migratoire. Enfin, les retraités qui avaient connu le RU d'avant 1972, en dehors de l'Europe, envisageaient sereinement la sortie. Ces trois groupes ont totalisé 52 % des votes (même 54 % dans la seule Angleterre, hors Londres). La presse a caricaturé les *brexiteurs*, présentés comme les laissés-pour-compte de la mondialisation, une masse d'ignorants et de *losers*, vieux, blancs et xénophobes. C'est inexact. Les chiffres montrent qu'un diplômé sur quatre a voté pour le Brexit, un membre des minorités ethniques sur trois et 50 % des 35-42 ans.

Qualifiez-vous le vote de juin 2016 de populiste ?

Pas exclusivement. Parmi les 17,2 millions de *brexiteurs* vous aviez un peu plus de 2/3 de sympathisants UKIP. Mais le reste n'avait rien à voir avec le mouvement populiste.

Certains réclament un second référendum. Qu'en pensez-vous ?

Cela tend le débat inutilement. Il y a moins de gens qui ont changé d'avis qu'on ne le dit. Les gagnants du premier référendum se mobiliseraient car ils se sentiraient trahis. Les sondages indiquent qu'un second référendum donnerait un résultat similaire. Et puis, encore faudrait-il en préciser les termes.

Si c'est « *Voulez-vous sortir ou rester dans l'UE ?* », on ne sera pas plus in-

formé sur la nature de l'accord de retrait que souhaitent les électeurs. Si c'est « *Souhaitez-vous rester dans l'UE ou êtes-vous en faveur de l'accord négocié par Theresa May ?* », cela exclut les partisans d'un retrait sans accord. Si c'est « *Souhaitez-vous un retrait sans accord ou rester dans l'UE ?* » cela met hors-jeu la partie la plus modérée des pro-Brexit. Un second référendum est peu probable. L'issue la plus plausible est que l'accord négocié par Theresa May soit finalement voté par le Parlement.

Cet accord a été qualifié par ses adversaires de « pire accord imaginable », à quoi les Européens rétorquent que c'est « le seul accord possible ». Ça ressemble à une impasse...

Cet accord reflète le résultat du référendum 52/48. Il ne satisfait personne, mais soyons pragmatique : comparé aux autres options, c'est la solution la plus à même de nous permettre de redéfinir notre relation avec l'Europe.

Peu après le référendum, Theresa May



clamait « le Brexit, c'est le Brexit » (Brexit means Brexit), formule sibylline inquiétante. De quel Brexit parlons-nous ?

Les partisans du Brexit ne considèrent pas cet accord comme une sortie de l'Union. Il prévoit une phase de transition qui peut durer indéfiniment, n'assure pas l'indépendance judiciaire, ne met pas fin à la liberté de circuler et n'autorise pas le RU à négocier des accords commerciaux en dehors de l'UE. Ces inquiétudes sont légitimes. Seulement les partisans du Brexit n'ont pas proposé de meilleur accord. Il n'y a pas d'alternative sur la table.

Le Brexit menace-t-il l'intégrité du RU ?

C'est un risque certain. Si la *backstop* rebute les parlementaires, c'est précisément parce qu'il détache l'Irlande du Nord du RU en traçant la frontière RU/Europe dans la mer d'Irlande. Londres, l'Écosse et l'Irlande du Nord ont voté contre le Brexit. L'Angleterre (moins Londres) et le Pays de Galles ont voté pour. La division du pays est profonde. Cette fracture va-t-elle s'aggraver ou s'estomper ? Aujourd'hui, ce qui sépare les tenants du Brexit des pro-européens est plus insurmontable que ce qui sépare travaillistes, conservateurs et libéraux-démocrates. L'électorat ne s'identifie plus aux partis.

Le personnel politique chargé des négociations du Brexit est-il à la hauteur de l'enjeu ?

On accuse Theresa May d'être submergée. Mais n'importe lequel des plus brillants dirigeants que le RU a connus depuis 1945 aurait été débordé de la même manière. Le Brexit est un défi politique majeur. Le sujet a épuisé l'exécutif, l'administration, les partis. Il n'y a actuellement aucun projet de politique intérieure qui soit mené. Les deux principaux partis sont pulvérisés. Le Brexit a révélé les tensions qui couvaient au cœur de notre vie politique. Quant à l'UE, elle doit, pour la première fois de son histoire, négocier la sortie d'un membre, le rétrécissement plutôt que l'élargissement. Elle n'y était pas préparée. Et à observer le cours des négociations, on ne peut que constater l'incapacité des partenaires à répondre de façon efficace à ce défi.

Boris Johnson a milité activement pour la sortie de l'Europe. Interviewé le lendemain du référendum, il semblait effondré alors même qu'il était vainqueur. Que s'est-il passé ?

Boris Johnson avait tout donné dans la campagne du référendum. Il était entré dans le casino politique anglais et avait misé tous ses jetons sur le Brexit. En vérité, aucun des poids lourds du camp eurosceptique ne s'attendait à cette victoire. Johnson s'est alors présenté pour diriger le parti conservateur mais on a considéré qu'il n'avait pas la carrure nécessaire pour devenir Premier ministre. Il continue de nourrir des ambitions de *leadership* du parti. Les sondages le donnent favori pour remplacer Theresa May. En numéro 2 vient Jacob Rees-Mogg. Il est certain que le prochain leader du parti conser-

« La bataille portera sur la dose de pouvoir laissée au niveau supranational par rapport aux souverainetés nationales. »

Matthew Goodwin

vateur sera pro-Brexit. Tandis que le prochain leader travailliste sera dans la ligne de Corbyn, plutôt anti-Brexit.

La presse évoque la possibilité d'un schisme chez les travaillistes. Ce serait une espèce d'En Marche anglais ?

Je n'y crois pas. Les Anglais ont été impressionnés par la victoire de Macron mais son image s'est dégradée. À cause de ses problèmes intérieurs avec les Gilets jaunes mais aussi de son échec à mettre en place sa politique européenne. Le « moment Macron » de 2017, qui laissait penser que Macron représentait l'avenir, et le populisme le passé, ce climax est derrière nous. Le train a déraillé.

Le départ du RU peut-il amener l'UE à entreprendre de nécessaires réformes ?

Le RU ayant quitté la table, il n'y aura plus personne en faveur du libéralisme, de la dérégulation, de la baisse des taxes. La nature de l'UE penche vers un modèle social et régulateur peu dynamique. Je ne suis pas très optimiste sur l'évolution de l'UE. Le grand moment des réformes, c'était 2016. L'Europe

n'a pas saisi cette occasion. Prenez le problème de la libre-circulation. On a refusé de discuter des frontières intérieures, comme de la nécessité de renforcer les frontières extérieures. Encore aujourd'hui, il n'y a toujours pas de politique cohérente face à la pression migratoire et pas d'unité européenne.

En décembre, l'accord de retrait a été rejeté par le Parlement, obligeant Theresa May à retourner négocier à Bruxelles. Michel Barnier s'est alors empressé de prévenir : « L'Europe est unie ».

Nous avons vu Luigi di Maio rendre visite aux Gilets jaunes. Il y a des désaccords profonds entre les membres de l'union. En septembre dernier Jean-Claude Juncker déclarait, dans son discours sur l'état de l'Union : « *Le vent souffle à nouveau dans les voiles européennes* ». Or l'Allemagne va mal, l'Italie est dirigée par les populistes, la Hongrie et la Pologne montrent des signes d'autoritarisme, les prévisions économiques pour la zone euro sont sombres, l'Europe (comme le RU) va subir de plein fouet la récession chinoise. Les années à venir seront difficiles pour tout le monde. Qui plus est,

Merkel et Macron sont affaiblis ; il n'y a pas de leadership européen. Chaque fois que je vais à Bruxelles, tout ce que j'entends, ce sont des critiques à l'adresse des Anglais qui ont fait le mauvais choix. Mais si j'en crois ce qui se dit à la City, dans le secteur bancaire et les services, le bilan est clair : « *L'Europe n'est ni réactive, ni dynamique, ni unie* ». L'UE aurait intérêt à se remettre en question. Les élections européennes seront un premier test. Voyons ce qui va se passer au printemps prochain, qui va l'emporter, des socio-démocrates ou des populistes. L'enjeu n'est pas que d'autres États quittent l'Union. Marine Le Pen ne parle plus de *Frexit*, les Démocrates suédois ont déclaré qu'ils ne feraient pas campagne pour quitter l'UE. La bataille portera sur la dose de pouvoir laissée au niveau supranational par rapport aux souverainetés nationales.

Votre livre sur le populisme soutient l'idée que cette force politique est installée en Europe et n'est pas près de disparaître. Pourquoi ?

C'est une erreur de considérer ces mouvements comme une pathologie. Le populisme est intrinsèque à la

Monde

démocratie. C'est un peu comme l'oncle alcoolique au dîner de Noël, il est là, assis à votre table, il fait partie de la famille. Vous n'avez peut-être pas envie qu'il soit là mais vous n'allez pas lui demander de quitter la table. Certains présentent le populisme comme un phénomène conjoncturel, qui serait lié à la crise de 2008, à celle de l'euro, des réfugiés etc., façon de se rassurer en se disant que ça passera. Parce qu'on est incapable de comprendre ces mouvements et d'y répondre. Comme dans les cures de désintoxication, la première étape, c'est d'accepter le problème. Les démocraties traversent actuellement cette étape.

« Le populisme est intrinsèque à la démocratie. C'est un peu comme l'oncle alcoolique au dîner de Noël, il est là, assis à votre table, il fait partie de la famille. »

Matthew Goodwin

« Vous les voyez monter, comme une lèpre, un peu partout en Europe », disait Emmanuel Macron en juin 2018...

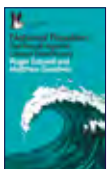
Les démocraties libérales peuvent se montrer incroyablement intolérantes envers d'autres options politiques. Si je vous dis que je suis en colère car je ne me reconnais pas dans les institutions, vous devez répondre autre chose que « Vous ne devriez pas penser ainsi ». Il y a des mots que l'on n'entend pas assez en politique. Dignité, reconnaissance, respect, ces choses comptent énormément. La social-démocratie les a oubliées. Le populisme est le fruit des manques de la social-démocratie. Le succès du populisme c'est l'échec des démocraties libérales.

Le UKIP, grand gagnant du référendum de 2016, a disparu. Nigel Farage a quitté la direction du parti. Pourquoi ?

L'UKIP avait tout obtenu : un référendum, la victoire du Brexit et le parti conservateur qui reprenait toutes leurs revendications sur l'immigration, l'éducation, l'Europe. Le populisme anglais est un cas intéressant : ils ont eu tout ce qu'ils réclamaient.

Sauf le pouvoir.

On en reparle dans deux ans si vous voulez. Nous sommes dans une passe difficile. Les pro-Brexit ne seront pas satisfaits de l'accord, les anti-Brexit vont espérer de Corbyn qu'il nous maintienne dans l'Europe ce qu'il ne fera pas. On va voir émerger un parti qui ressemblera au UKIP. Le paysage politique britannique sera alors très différent. ♦ **Propos recueillis par Sylvie Perez**



NATIONAL POPULISM, THE REVOLT AGAINST LIBERAL DEMOCRACY
Roger Eatwell et Matthew Goodwin
Penguin Press
384 p. – 10,86 €

L'ANTISÉMITISME, LE MEILLEUR ENNEMI DE MR CORBYN

Le Royaume-Uni n'est pas épargné par le regain d'antisémitisme en Europe. Cela touche particulièrement le parti travailliste, premier parti d'opposition qui sera peut-être de retour aux affaires dans les mois qui viennent. Sous couvert d'antisionisme et de lutte des classes, le Labour de Jeremy Corbyn est travaillé en profondeur par la haine des juifs. Une biographie paraît à son sujet, dont le titre est sans ambiguïté : *A dangerous hero*.

En 2014, lors d'un déplacement en Tunisie, Jeremy Corbyn est vu à un hommage aux terroristes palestiniens du groupe « Septembre Noir », responsables de l'attentat de Munich en 1972. Sous le feu des critiques de Benjamin Netanyahu, en août 2018 il déclare qu'il était bien présent mais n'a pas participé à la cérémonie. En réalité, le leader travailliste n'a jamais fait mystère de son soutien à la « cause palestinienne ». Au Parlement, il n'hésite pas à affirmer que certains discours de ses collègues sont dictés par l'ambassadeur d'Israël en personne et demande une enquête parlementaire sur l'influence d'Israël dans la vie politique britannique.

Jezza, c'est son surnom, est-il un adepte du double discours, le roi de « l'understatement » ? Pour éteindre la polémique, il fait adopter par son parti les 11 points de la définition de l'antisémitisme de l'Alliance internationale pour le souvenir de l'Holocauste, et admet qu'il y a un vrai problème au parti travailliste. Il fait réintégrer, après de légères excuses, la député Naz Sha qui avait proposé comme solution au conflit palestinien de relocaliser Israël aux États-Unis. Elle est d'ailleurs réélue haut la main dans sa circonscription en 2017. Encore récemment le *Sunday Times* révélait 2.000 exemples de contenu à caractère violent, raciste, antisémite et négationniste dans divers groupes « non-officiels » des supporters de Corbyn. Enfin le 2 novembre 2018, la police métropolitaine de Londres ouvre une enquête après les révélations de la Radio LBC, qui a recensé 45 cas de commentaires antisémites de la part de membres du Labour, comme celui-ci : « Nous nous débarrasserons des juifs qui sont un cancer pour nous tous ». Bref, rien n'est réglé.

DES CADRES ANTISÉMITISMES

Si des sondages montrent qu'il n'y a pas plus d'antisémitisme au Labour que dans les autres partis, force est de constater que ces dérives proviennent des cadres du parti. La Baronne Deech, membre de la Chambre des Lords, expliquait en 2016 que « trop de politiciens travaillistes ont adopté par lâcheté l'antisémitisme et la diabolisation d'Israël pensant que cela leur rapporterait le vote des musulmans britanniques, plutôt que de résister aux préjugés existant dans cette communauté ».

Une biographie au vitriol, de la plume du redoutable journaliste d'investigation Tom Bower, vient justement de sortir. L'auteur a quelques raisons de s'inquiéter : ses parents d'origines juives ont fui les nazis en 1939. Le jeune Corbyn y est présenté comme un gauchiste fanatique et complexé



qui aurait inventé un engagement de son père au côté des Républicains espagnols. Ses débuts politiques se résument à des périodes estivaux en camping-car dans les pays de l'Est à chanter la gloire de l'IRA, la branche armée du Sinn Féin...

Trotskiste et ancien militant d'*Amnesty International*, Corbyn a, selon Bower, le même mode opératoire depuis 40 ans. Prétendu chevalier blanc, le « good guy » serait en réalité un adepte des coups fourrés avec des groupes ultras pour intimider ses adversaires. Avec la cause palestinienne, il a réussi à faire partir de nombreux cadres sociaux-démocrates de l'ère Tony Blair. L'antisémitisme au Labour n'est pas un vrai problème pour Corbyn, ce serait plutôt une stratégie de conquête.

◆ P.G. Warlock

TIRER LA REINE

Tandis que *remainers* et *brexiters* s'opposent avec toujours plus de férocité sur les modalités de la sortie du Royaume-Uni hors de l'Union européenne, chaque camp cherche à tirer la famille d'Angleterre à soi. Sans succès jusqu'ici.

Au matin du 24 juin 2016, l'Union européenne s'est réveillée sans le Royaume-Uni. De manière inattendue, Londres avait décidé, par référendum, de couper ses liens avec Bruxelles. Depuis les négociations piétinent, et *brexiters* et *remainers* s'écharpent avec toujours autant de rage sur les bancs de la Chambre des Communes. Une situation telle que la Reine Elizabeth II est intervenue par un discours en début d'année, réclamant aux députés des différents partis de « trouver un terrain d'entente » rapidement. Appelée par plusieurs parlementaires à entrer dans le débat, « The Queen » ne s'est jamais publiquement prononcée pour ou contre cette sortie du Royaume-Uni de l'Europe. Enfermée dans un rôle d'arbitre impartial depuis 1952, date à laquelle elle est montée sur le trône, sait-on réellement ce que pense la reine de ce Brexit ? Elizabeth II est-elle eurosceptique ou européiste ? Cette question alimente quotidiennement les tabloïds du pays de Sa Majesté : rumeurs, spéculations, témoignages – les paroles comme les costumes de la souveraine sont décortiqués dans les moindres détails.

Chacun tire la Reine à son avantage parce que sa popularité est telle qu'elle peut faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. À la veille du référendum, le journal *The Sun* avait jeté un pavé dans la mare : se ba-

sant sur des conversations de 2011 entre la souveraine et des députés avec lesquels elle déjeunait, il déduisait que la Reine aurait déclaré que l'Europe prenait « une mauvaise direction » et demandé à ses interlocuteurs qu'ils lui donnent « au moins trois raisons d'y rester ». C'était assez pour que la rédaction du journal pro-Brexit affirme à l'encre noire que la fille de Georges VI soutenait la sortie de son royaume hors des institutions européennes. Le démenti formel de Buckingham Palace ne fut guère convaincant. Pour les « *brexiters* » les plus durs, « Lilibeth » avait levé le drapeau du souverainisme face à la technocratie de Bruxelles, et donné la victoire au *leave*.

AMBIGUÏTÉ

Mais pour les *remainers*, « la vérité est ailleurs ». Il y a deux ans, lors du discours d'ouverture du parlement, Elizabeth II apparaissait toute de bleu vêtue, portant un chapeau orné de cinq fleurs à boutons jaunes disposées en étoile. Les partisans du maintien du « Royaume-Uni » dans l'Union européenne exultèrent.

Sortir ou rester, telle est la question et le mystère de la pensée royale reste entier. Pour le journaliste Marc Roche, la Reine est une « *reiner silencieuse* ». Tout est dans la nuance... Mais en 1972, n'avait-elle pas sous-entendu que l'entrée du royaume dans la Communauté économique européenne n'était pas souhaitable ? Et que dire des héritiers de la couronne, son fils, l'immuable dauphin Charles de Galles, et le prince William, duc de Cambridge ? Le *Foreign office* se charge de résumer la parole princière ainsi : « *Nous quittons l'Union européenne mais pas l'Europe !* » déclare le ministre en mars 2017. En guise d'opération de charme sur un terrain miné, et pour préserver la Reine, on envoie sur le continent les deux premiers héritiers du Trône avec pour mission d'atténuer la portée de la sortie des « *roastbeefs* ». « *Il est important que nous gardions notre capacité à nous unir à d'autres nations pour agir ensemble (...)* La coopération entre différents pays est le socle de notre sécurité et de notre prospérité », déclare à Paris le petit-fils de la reine. Chez les *remainers*, on vide des pintes de bière en signe de victoire. Mais c'était trop s'avancer. Recevant le couple royal des

Pays-Bas, fin octobre, Elizabeth II a souhaité lors de son « *speech* » que le Royaume-Uni apprenne désormais à « *envisager un nouveau partenariat* » avec l'Europe, ajoutant en guise de conclusion « *qu'elle restait confiante dans ce que l'avenir réserverait* » aux Anglais.

Pour la Reine d'Angleterre et d'Écosse, l'unité du royaume prime sur l'idée européenne et les chichas du Brexit. ◆ Frédéric de Natal



Reportage



QUAND LA DIVERSITÉ SE MORD LA QUEUE

Transgenres contre féministes : la guerre des sexes a muté et le bateau de l'inclusivité prend l'eau. Sus à tous•tes !

L'Angleterre déplore une nouvelle sorte de harcèlement : les transgenres attaquent les féministes. Le lexique progressiste s'est enrichi d'une insulte, énième acronyme en date : TERF *Trans-Exclusionary Radical Feminist*. Une Terf, c'est une féministe qui contrevient à la religion du genre (selon laquelle le genre est indépendant du sexe), c'est une féministe qui ne démord pas de l'idée qu'un homme en robe n'est pas une femme. Une Terf, c'est une féministe « transphobe ». Le Syndicat National des Étudiants Trans,

dans le compte rendu enflammé de sa conférence annuelle de janvier 2019 promet de pourchasser les Terf sur les campus et dans la rue. Déjà, la philosophe féministe Heather Brunsell-Evans, auteur d'un ouvrage collectif sur les effets inquiétants de l'idéologie trans sur les enfants, s'était heurtée à des activistes transgenres et cagoulés lui interdisant l'accès à une salle de conférence où elle devait s'exprimer en avril dernier. La féministe Rosa Freedman, professeur de droit à l'université de Reading, a été menacée de viol, de mort, attaquée sur son compte Twitter, harcelée sur son téléphone portable

et on a pissé sur la porte de son bureau. Les étudiants trans ont exigé (en vain) le renvoi de Kathleen Stock, prof de philosophie à l'université de Sussex et féministe. Le curseur des insultes est poussé au maximum. Les féministes dénoncent le harcèlement des « trans-talibans ». Les activistes transgenres jurent de combattre le fascisme féministe. La guerre est ouverte.

TRANSMISOGYNE

Quel est le problème exactement ? Droits des femmes et droits des transgenres s'entrechoquent. C'est victime contre victime, sexisme contre discrimination de genre. Les femme-trans (des hommes qui « se sentent femmes ») voudraient être considérées comme femmes à part entière et revendiquent l'accès aux cabines d'essayage et w.-c. pour femmes, aux bourses d'étude pour femmes, aux équipes féminines de sport, aux prisons pour femmes, aux listes de candidature politique conçues pour assurer la parité hommes-femmes.

Bronca au sein du parti Labour. Lorsque Lily Madigan, une femme-trans de 20 ans (c'est-à-dire un jeune homme se considérant femme) a été élue responsable des droits des femmes dans une circonscription travailliste, 300 femmes ont quitté le parti en signe de protestation. Lily a alors twitté : « *Aujourd'hui, près de 300 femmes transmisogynes ont quitté le Labour. Aujourd'hui, c'est une bonne journée* » (1er mai 2018). Le Labour, aux avant-postes de l'inclusivité, pratique depuis 20 ans une politique de quotas et présente un certain nombre de listes 100 % féminines aux élections parlementaires. Ces listes de femmes sont désormais ouvertes aux hommes qui « se sentent femmes » (le seul fait de « se déclarer femme » autorisant une candidature sur une telle liste). David Lewis, atterré par l'absurdité de cette politique, a décidé, à ses dépens, de mettre son parti devant ses contradictions. Ce travailliste chauve et barbu de 45 ans, s'est porté candidat sur une liste de femmes en expliquant qu'il se sentait femme les mercredis entre 6 h 50 du matin, moment où son réveil sonne, et minuit, heure à laquelle il se couche. Il a précisé qu'il n'envisageait ni de changer de prénom, ni de vêtements, ni de raser sa barbe « dont il aimait la féminité ». À son immense surprise, sa candidature a été prise au sérieux et retenue. Il a fallu 24 heures et les confessions de Lewis dans la presse pour que les responsables Labour de la circonscription de Basingstoke saisissent l'ironie de la démarche de celui qui s'était présenté comme femme-à-temps-partiel. L'ironie a été perçue comme de la transphobie, on s'est fâché et on l'a viré.

Les féministes s'inquiètent de l'accueil des femmes-trans dans les prisons pour femmes, notamment depuis que Karen White (alias Stephen Terence Wood), un malabar de 51 ans portant perruque et robe, arrêté pour pédophilie et viols multiples, a été admis(e) dans une prison pour femmes avant d'être, trois mois plus tard, reconnue coupable d'agressions sexuelles répétées sur deux de ses codétenues. Soucieuse de tolérance et d'ouverture (le comble de la prison), l'administration pénitentiaire s'était fiée à la bonne foi de White et à son genre déclaré.

Le même cyclone égalitaire a conduit la ville de Brighton à recommander à ses enseignants d'expliquer aux élèves de 11 à 16 ans que les garçons peuvent avoir leurs règles : « *Les cours sur les menstruations doivent inclure tous les genres. Les gar-*

çons-trans et les élèves non-binaires peuvent avoir leurs règles ». Le mot *woman* (femme) devient douteux, discriminant et pénalisant pour les transgenres qui lui préfèrent *womxn*, plus inclusif. Égalité, diversité, inclusivité... Un à un, les droits des femmes tombent comme un château de cartes et suscitent la panique des féministes.

C'est le projet de révision de la Loi sur la Reconnaissance du Genre (*Gender Recognition Act*) qui a mis le feu aux poudres. Pionnier sur ce terrain, le Royaume-Uni (sur recommandation de la Cour européenne des Droits de l'Homme) a voté en 2004 cette loi qui permet de délivrer un Certificat de Reconnaissance du Genre à toute personne désireuse de changer de sexe à l'état-civil. Pour pouvoir modifier son acte de naissance (vous êtes né Roméo, vous serez légalement née Juliette) il faut attester d'une dysphorie de genre, avoir vécu pendant deux ans dans le genre auquel on aspire et payer 140 livres. Les associations LGBT qui, depuis la légalisation du mariage homosexuel focalisent leurs efforts sur les droits des transgenres, ont déclaré qu'un tel parcours administratif était bureaucratique et intrusif. Le fait d'exiger des démarches, la production de documents et certificats pour obtenir l'autorisation de trafiquer son état-civil leur est apparu comme un exemple supplémentaire de l'oppression anti-trans. Ils ont demandé une réforme de la loi et la légalisation de « l'auto-déclaration de genre ». Le très orwellien Bureau Gouvernemental des Égalités (Government Equalities Office) a de ce pas lancé en juillet dernier une campagne de consultation nationale préparatoire à la révision de la loi de 2004 en vue de simplifier la vie des transgenres.

IDÉOLOGIE TYRANNIQUE

« *Les Occidentaux ont acquis une bonne dose de savoir-faire et d'endurance juridique. L'auto-limitation librement consentie est une chose qu'on ne voit presque jamais : tout le monde pratique l'auto-expansion, jusqu'à ce que les cadres juridiques commencent à émettre de petits craquements* », analysait Soljenitsyne dans son discours à Harvard. C'était en 1978 et depuis, c'est peu de dire que les cadres juridiques ont explosé.

La campagne de consultation nationale a déclenché des débats d'une violence inouïe. Une association féministe, « Woman's place UK », s'est constituée pour faire entendre la voix des femmes et organiser des rencontres dans tout le pays. Elles préviennent de leurs lieux de conférence à la dernière minute sans quoi des milices transgenres viennent empêcher leurs réunions. L'idée d'une « auto-déclaration de genre » inquiète les universitaires. Seulement le moindre questionnement de la théorie du genre provoque bagarres et intimidations. Au point qu'en octobre dernier, 54 professeurs d'université, sociologues, philosophes, médecins, historiens, anthropologues, ont publié une tribune dans le *Guardian*. Ils se plaignent d'être empêchés de mener sereinement leurs recherches et affirment que la liberté académique est en danger. La théorie du genre s'est transformée en idéologie tyrannique s'imposant à toutes les disciplines.

Ben Coble, a écrit *The Tribe (La tribu)*, un essai brillant qui démonte les rouages de ce qu'il appelle le « système de la diversité », cette espèce de multiculturalisme élargi qui prône les politiques identitaires et segmente la population en sous-groupes. Le « système de la diversité » sépare le monde

La théorie du genre s'est transformée en idéologie tyrannique s'imposant à toutes les disciplines.

LA GUERRE CIVILE LGBT AURA BIEN LIEU

Le progressisme a ceci de formidable qu'il nous conduit à nous poser des questions auxquelles on n'aurait jamais songé. Un homme peut-il être une lesbienne ? Jusqu'à nouvel ordre, non, pas que nous sussions, le terme se rapportant à l'homosexualité féminine. Mais le nouvel ordre transgenre s'occupe de réformer le langage. En Angleterre, des femmes-trans (hommes ayant changé de genre et rebaptisé leur pénis *girl dick*, « pénis de fille ») revendiquent l'appellation de lesbiennes.

Leur raisonnement se tient. Selon la loi anglaise, un homme qui se sent femme est une femme. Il peut modifier son sexe sur son acte de naissance. Il peut le faire sans même avoir subi d'opération de changement de sexe. Or une femme équipée d'un corps d'homme est couramment attirée par les femmes. Et qu'est-ce qu'une femme attirée par une autre femme sinon une lesbienne ? CQFD : un homme peut être une lesbienne.

Les homosexuelles, notamment les homosexuelles féministes, ne chantent pas la même chanson. Pas question de partager leur identité avec ces lesbiennes auto-proclamées. Les homosexuelles féministes considèrent qu'une femme-trans avec un pénis n'est pas une femme. Outrées, les trans hurlent à la discrimination, traitent les féministes de transphobes et de misogynes. Des féministes misogynes... on n'est plus à un paradoxe près. Tout est possible dans la fable progressiste.

L'incident avait fait désordre à la London Pride l'été dernier : « *Take the L out!* » (supprimez le L) criaient les lesbiennes en cortège. Le lobby LGBT en plein schisme, les L se désolidarisant ouvertement des T, la marche des fiertés, censée « promouvoir l'égalité et la diversité par la visibilité », offrait en juillet dernier le spectacle attristant de l'exclusion. ♦ S.P.

Theresa May voulait changer les mentalités, construire une société meilleure.

en deux : les populations « à protéger » (femmes, non-blancs, étrangers/immigrés, minorités ethniques, musulmans, homosexuels, transgenres, handicapés) et les populations « privilégiées » (hommes, blancs, non-immigrants, britanniques, chrétiens, hétérosexuels, « cisgenres », valides). « *Le conflit entre transgenres et féministes est intéressant du fait qu'il oppose deux groupes à protéger*, dit Cobley. *On a déjà vu ce cas de figure entre islamistes et homosexuels. Mais les gardiens de la diversité s'assurent d'étouffer ce type de conflits* ». De fait, malgré l'intensité de l'empoignade sur les réseaux sociaux, les deux camps se montrent prudents vis-à-vis de la presse. Il nous a été impossible de parler à quiconque : les organisations LGBT mettent pour condition que *L'Incorrect* milite pour la théorie du genre... (pas encore...) et les féministes préfèrent ne pas apparaître dans un journal de droite pour éviter de jeter de l'huile sur le feu. Quant au Bureau Gouvernemental des Égalités, il nous fait savoir que la consultation nationale a suscité 100 000 réponses, qu'ils en tireront des conclusions cette année, on ne sait pas bien quand. Là non plus, pas d'interlocuteur.

Le gouvernement reconnaît n'avoir aucune statistique sur la population transgenre qu'il estime entre 200 000 et 500 000 individus, chiffres fantaisistes

ne s'appuyant sur aucun critère rigoureux. Ce qu'on sait, c'est que depuis l'entrée en vigueur de la Loi de Reconnaissance du Genre en 2004, 4910 Certificats de Reconnaissance du Genre ont été délivrés. 4910

cas sur une population totale de 67 millions de Britanniques...

TOXICITÉ MASCULINE

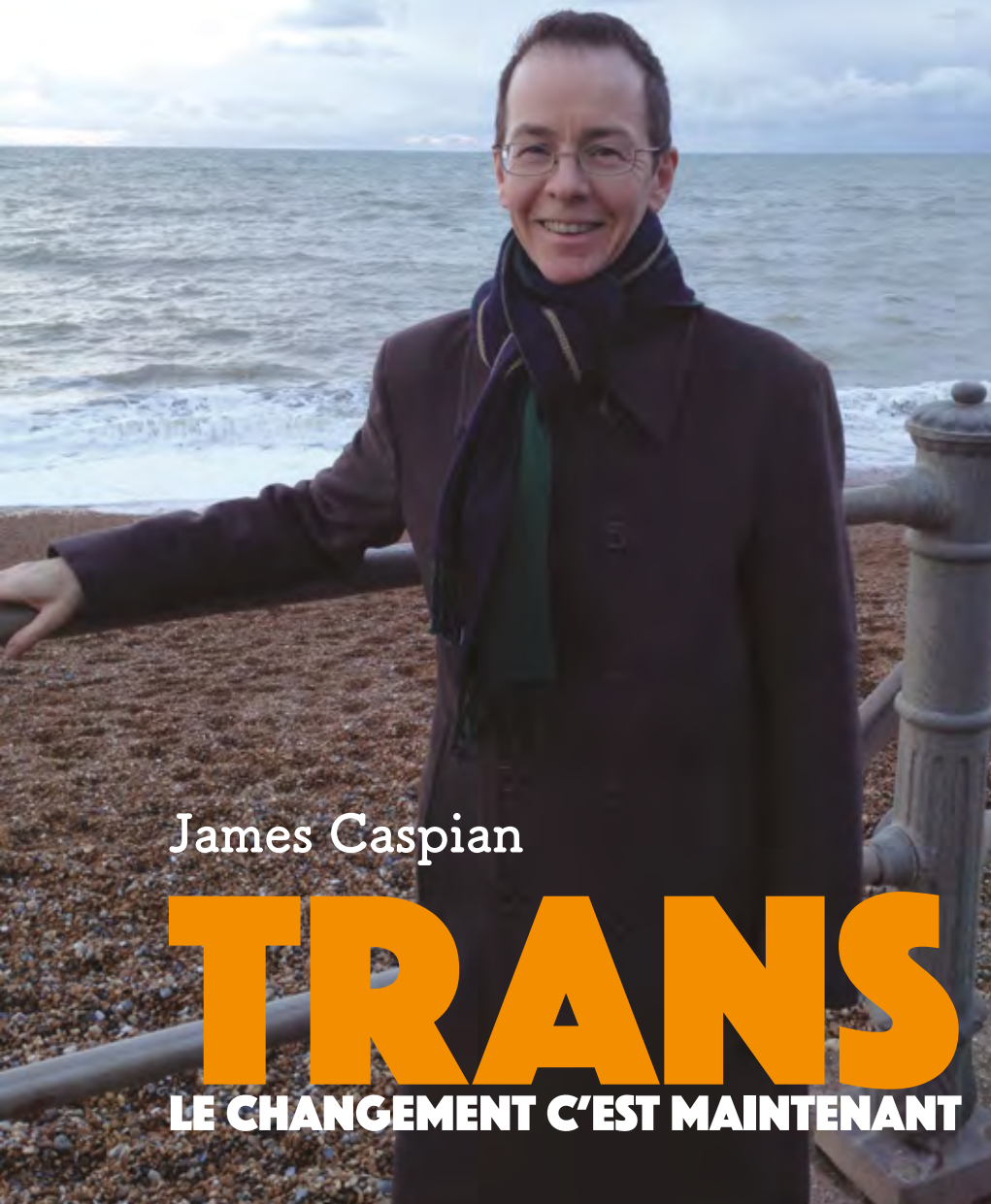
Pourtant, en 2011, Theresa May, alors ministre de l'Intérieur, des Femmes et des Égalités (on appréciera le pluriel) faisait de la condition transgenre une cause nationale. Un Plan d'action était lancé pour « l'égalité transgenre ». May voulait changer les mentalités, construire une société meilleure. En juillet dernier, la même May (qu'on aurait pu croire occupée par la question du Brexit) décidait de lancer la consultation nationale pour faciliter le changement de sexe dans son pays. Ben Cobley est un auteur de gauche déçu par les politiques identitaires du Labour Party. Lorsqu'on lui fait remarquer que le Plan Transgenres a été conçu par Theresa May, il cite Chesterton : « *Dans le monde moderne, il y a les conservateurs et les progressistes. Les progressistes s'occupent de faire des erreurs. Les conservateurs s'occupent de ne surtout pas les rectifier* ».

Reste une question : pourquoi sont-ce les femmes-trans qui mettent le feu ?



Les féministes ont une réponse toute trouvée. Les femmes-trans, c'est-à-dire les hommes qui « se sentent femmes », c'est-à-dire les hommes, sont par nature agressifs. Voilà pourquoi ils n'hésitent pas à envahir le territoire féminin. La toxicité masculine explique décidément tout. Que n'y avait-on pensé ? ♦

Sylvie Perez



James Caspian

TRANS

LE CHANGEMENT C'EST MAINTENANT

De plus en plus de transgenres regrettent leur opération de changement de sexe. Un drame humain qui prendra de l'ampleur si l'on continue à expliquer aux enfants qu'ils peuvent choisir leur sexe. Tandis que notre ministère de l'Éducation lance sa campagne contre la transphobie visant, nous dit-on, à « défendre les valeurs de la République » (ce sont les termes du ministre), il est édifiant d'observer ce qui se passe chez les Anglo-Saxons qui ont toujours un coup d'avance.

James Caspian est psychothérapeute spécialiste des questions de transsexualité, membre du Conseil britannique de la psychothérapie (UKCP). Il est depuis 20 ans au Conseil d'administration du Beaumont Trust, une des plus anciennes organisations d'aide aux transgenres. Nous l'avons rencontré à St Leonards-on-Sea, désuète station balnéaire du sud de l'Angleterre. Si Caspian a quitté Londres voilà dix ans, il suit de très près deux dossiers sensibles qui s'y jouent actuellement. D'une part, il veut obtenir la révision du *Memorandum d'accord sur la thérapie de conversion*. Ce texte, publié en octobre 2017, sous l'influence d'organisations LGBT, déclare non-déontologique toute psychothérapie visant à aider un patient transgenre à accepter son sexe biologique. L'autre affaire qui préoccupe James Caspian, c'est le procès qui l'oppose à l'université de Bath Spa.

Quel est l'objet de votre conflit avec l'université ?

Je me suis inscrit en Master pour écrire une thèse à propos des transgenres opérés qui regrettent d'avoir changé de sexe. L'université de Bath Spa a d'abord accepté mon sujet de thèse, puis m'a demandé d'interrompre mes travaux. « *Le fait d'entreprendre des recherches sur un sujet potentiellement politiquement incorrect représente un risque pour l'université* », m'a-t-on écrit. Le Comité d'éthique de l'université a jugé que ma thèse risquait de déplaire aux associations transgenres et de me valoir « des attaques ». Si j'étais « attaqué », l'université le serait aussi. On ne voyait pas l'intérêt d'une telle démarche et on me recommandait de repenser mon sujet de thèse. Orienter les recherches pour complaire aux activistes, c'est inouï. J'ai considéré cette affaire comme suffisamment grave pour me lancer dans une procédure judiciaire.

Pourquoi vous être intéressé à la « dé-transition » (c'est-à-dire le retour au sexe biologique de naissance) ?

En 2014, j'ai rencontré le Pr Miroslav Djordjevic, un ponte dans le domaine des chirurgies de changement de sexe, urologue à l'école de médecine de Belgrade. Il s'étonnait de recevoir de plus en plus de patients qui regrettaient d'avoir changé de sexe et souhaitaient se faire ré-opérer. C'étaient pour la plupart des hommes qui avaient subi des chirurgies génitales, ablation des testicules et de la verge, création d'un vagin. On pratique une cavité vaginale dans le périnée, on décolle la peau du pénis dont on tapisse la cavité vaginale qu'il faut ensuite dilater trois fois par jour pendant plusieurs mois pour éviter qu'elle ne s'affaisse. Après avoir vécu une vie de femme, ces transgenres demandaient au Pr Djordjevic une nouvelle opération afin de redevenir des hommes. La phalloplastie, construction d'un phallus à partir d'un lambeau de peau prélevé sur l'avant-bras ou le flanc du patient, est une opération compliquée, il est très difficile de reconstituer un urètre fonctionnel. Constatant le nombre croissant de demandes de « dé-transition »,

Reportage

le Pr Djordjevic suggérait d'entreprendre des recherches sur le sujet. J'avais moi-même remarqué une évolution dans le profil des transgenres. J'exerce depuis 2007. La moyenne d'âge des patients tournait alors autour de 40 ans avec une majorité d'hommes souhaitant devenir femmes. Depuis quelques années, les patients (beaucoup de femmes) ont entre 18 et 25 ans. Leur démarche est politique et idéologique ce qui me paraît dangereux s'agissant de décisions aussi graves qu'une opération de changement de sexe. Dans le sens « femme vers homme » les patientes subissent une double mastectomie et se font des injections d'hormones masculines. La testostérone pouvant avoir un effet délétère sur les organes génitaux féminins, beaucoup ajoutent hystérectomie et ovariectomie. Je recevais de plus en plus de militantes attirées par l'aspect transgressif de l'acte chirurgical. En somme, on abîme des corps en pleine santé, par pure idéologie.

On a une idée du nombre de transgenres qui décident de revenir en arrière ?

Nous n'avons pas de chiffres car aucune étude sérieuse n'a été menée. C'est tout le problème et ce pour quoi je me bats ! Il existe de nombreux blogs, sites et forums sur le sujet. Les sites transgendertrend.com ou 4thwavenow.com sont très documentés. En travaillant sur ma thèse, j'ai été contacté par un groupe de jeunes Américaines. Ces femmes se sont fait retirer les seins pour devenir des hommes et le regrettent. Elles ont interrompu leur traitement de testostérone et sont résignées à vivre avec un torse plat et des cicatrices car elles n'ont pas envie d'une nouvelle opération pour des implants mammaires. Elles ont publié un livre de témoignages bouleversant. Avant de changer de sexe, beaucoup souffraient d'anorexie et autres problèmes psychologiques, parfois suite à des agressions sexuelles ou des viols, elles n'aimaient pas leur corps de femme. Alors le credo transgenre « je ne suis pas née dans le bon corps » leur est apparu comme une explication à leur mal-être. C'est dramatique. Les Américains prescrivent bloqueurs de puberté, traitements hormonaux et chirurgies très facilement, sous la pression des activistes transgenres. Les organisations LGBT défendent l'idée selon laquelle on naît transgenre et on n'y peut rien. Le *transgenreisme* serait 100 % neurobiologique en conséquence de quoi les pouvoirs publics se devraient de faciliter le changement de sexe des transgenres pour « améliorer leur bien-être et leur confort ».

Les textes de loi utilisent l'expression « dysphorie de genre ». Qu'est-ce que c'est ?

Il n'y a pas de consensus sur cette question. Pour avoir reçu en consultation des transgenres pendant des centaines d'heures, je peux vous assurer qu'il n'y a pas un profil unique de la dysphorie de genre. Tout un ensemble de facteurs sociaux, psychologiques, biologiques, neurologiques, cognitifs, entrent en jeu. La dysphorie de genre, en vérité on ne sait pas très bien ce que c'est. La meilleure définition qu'on puisse en donner c'est celle d'un sentiment de malaise.

Un Memorandum d'accord sur la thérapie de conversion au Royaume Uni a été signé en octobre 2017 par d'éminentes associations de psychologues, par la NHS (sécurité sociale anglaise), par le Collège Royal des Médecins Généralistes et d'autres encore. L'objectif est de renoncer à convaincre quelqu'un de réfléchir à deux fois avant de changer de sexe. C'est bien ça ?

Ce texte nous dit que si un patient affirme que son genre contredit son sexe – un homme qui se considère femme, une femme qui se considère homme – l'amener à accepter son corps natu-

rel « n'est pas éthique et potentiellement nocif ». Cette approche limite le champ d'exploration thérapeutique et réduit à néant l'aide que peut apporter le psychologue. Si une adolescente vous consulte et vous dit « je suis un homme, je voudrais un traitement hormonal », il faudrait lui répondre « oui,

vous êtes un homme ». La contredire ne serait pas éthique. L'expertise du psy en main, elle peut alors consulter un endocrinologue qui lui prescrira des bloqueurs de puberté ou un traitement hormonal, selon son âge. Après quoi elle pourra demander une mastectomie. C'est très sérieux. Or dans le cadre d'une psychothérapie, on peut identifier des problèmes psychologiques qui en réalité ne relèvent pas de l'identité sexuelle et peuvent se résoudre en explorant l'histoire du patient sans impliquer un changement de sexe. Un patient vous explique clairement que l'idée qu'il se fait de son sexe ne correspond pas à la réalité de son corps. Est-il préférable d'essayer avec lui de changer sa perception psychologique pour la réconcilier avec son corps,

ou de modifier son corps par des manipulations irréversibles pour le mettre en accord avec ce qu'il ressent ? J'ai été consulté par le groupe de travail chargé de rédiger ce Memorandum. J'ai attiré leur attention sur les cas de dé-transition et insisté sur le danger qu'il y avait à s'interdire de questionner le patient. Pendant deux ans, j'ai proposé des corrections au texte.



« Les organisations LGBT défendent l'idée selon laquelle on naît transgenre et on n'y peut rien. »

James Caspian

« Quelqu'un un jour disait qu'on est en train de fabriquer des enfants transgenres. Je me félicite de ne pas être psychologue pour enfants par les temps qui courent. »

James Caspian

Rien n'y a fait. Seul le Collège Royal des Psychiatres a refusé de signer ce Memorandum qui doit être rediscuté en juillet. Je compte faire mon possible pour alerter la profession.

La pression politique des associations LGBT n'a jamais été aussi forte.

Le militantisme homosexuel des années 60-70 a montré la voie. Mais il n'y avait pas à l'époque cette agressivité et cette volonté de corrompre la société qu'on observe aujourd'hui. L'apparition du Sida et sa menace sur la santé publique ont conduit les gouvernements à verser beaucoup d'argent aux associations pour favoriser la prévention. Les petites associations de militants qui se réunissaient chez l'un ou l'autre, dans un salon avec un photocopieur, se sont transformées en groupes de pression gigantesques avec conseil d'administration, services juridiques etc. Ils exercent une influence majeure sur les pouvoirs publics. Depuis la légalisation du mariage homosexuel, des organisations comme Stonewall, association LGBT riche et puissante, mettent l'accent sur la cause transgenre. Leurs meilleurs alliés sont les promoteurs des études de genre. À l'université, cette discipline aux contours flous attire de plus en plus d'étudiants. La théorie *queer*, qui nie la réalité, est en train de tout balayer sur son passage. Enfin, depuis la Loi sur l'Égalité (Equality Act, 2010) conçu par les travaillistes, universités, écoles, entreprises, tout le monde doit se montrer « inclusif ». Cette loi établit une liste des « caractéristiques protégées » dans laquelle figure la transsexualité.

Les organisations transgenres ciblent des publics de plus en plus jeunes.

Les militants utilisent le prétexte de la discrimination pour convaincre les pouvoirs publics de promouvoir la visibilité des transgenres. L'association

GIRES (Gender Identity Research & Education Society) a conçu des livres d'histoires pour enfants afin que les instituteurs en maternelle puissent sensibiliser les petits de 3 ans à la transsexualité. Ça se passe au pays des pingouins. Un petit garçon pingouin devient une petite fille pingouin et tout le

monde applaudit... Si vous expliquez à une petite fille qui ne joue pas à la poupée qu'elle est transgenre, elle a toutes les chances de vous croire. Quelqu'un un jour disait qu'on est en train de fabriquer des enfants transgenres. Je me félicite de ne pas être psychologue pour enfants par les temps qui courent. Les chiffres du GIDS (Gender Identity Development Service), le centre public spécialisé dans le changement de sexe des jeunes sont en augmentation constante. L'année dernière, 2 519 jeunes entre 3 et 18 ans sont venus consulter, contre 697 en 2014-2015. On observe une augmentation de 2 500 % sur les 9 dernières années.

◆ Propos recueillis par S.P.

Cagnotte de James Caspian pour financer son procès : Crowdjustice : free speech matters



Les Essais

BIG BROTHER VOUS PARLE



FACE AU DISCOURS INTIMIDANT, ESSAI SUR LE FORMATAGE DES ESPRITS À L'HEURE DU MONDIALISME
Laurent Fidès
L'Artilleur
217 p. – 12 €

Laurent Fidès, agrégé de philosophie et ancien élève de l'ENS, dresse dans *Face au discours intimidant* un portrait du mode de pensée des « donneurs de leçons » d'aujourd'hui ; nouveaux moralistes, le « Big Brother » de George Orwell transposé dans la réalité, prétendant suivre la formule sacrée du positivisme selon Auguste Comte : « *l'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but* ». Son essai s'ouvre sur une définition des principes utilisés, tels que l'appel permanent au sentiment ou « *le chantage compassionnel* », et le « *discours culpabilisant* » ; puis, il développe, de façon plus technique – plus concrète peut-être également ? – les éléments de langage sémantiques et grammaticaux, ce qui rappelle l'analyse médiatique d'Ingrid Riocreux dans son important livre *La langue des médias*. Enfin, Fidès termine en dénonçant le but universaliste à atteindre, basé sur les valeurs du déracinement, en faveur de la construction d'une communauté mondiale, et du transcendantalisme (l'idéal qu'on doit assimiler).

Il y décrit de façon structurée et parfaitement argumentée un système inquiétant, qu'on peine à croire réel. Nous sommes donc confrontés à une « *idéologie dominante, qui domine sans arriver à être majoritaire, sans convaincre* » – convaincre,

étant censé être une action verbale faisant appel à la raison dans l'argumentation. « *Le discours intimidant est donc un discours aliénant, au sens philosophique et psychologique du terme* » qui doit empêcher tout « *discours contradictoire* » par la « *disqualification* » et l'ostracisme des individus mal-pensants. Finalement, on n'est plus très loin de la tyrannie douce, peinte par Aldous Huxley dans « *Le meilleur des mondes* »... Une nouvelle édition augmentée et bienvenue ! ♦ **Claude Castille**

CONFESSIONS DE DJIHADISTES

EN PRISON, PAROLES DE DJIHADISTES ♦ Guillaume Monod
Gallimard ♦ 179 p. – 12,99 €

« Un déséquilibré a commis un attentat », « des jeunes égarés partent pour le djihad », « c'était un garçon sympathique » sont autant de phrases colportées par les médias. Mais cette rhétorique déçoit quiconque cherche à comprendre pourquoi de jeunes Français quittent leur pays pour faire le djihad.

Guillaume Monod, docteur en philosophie et pédopsychiatre, travaille dans une maison d'arrêt ; il y a reçu des « radicalisés » afin de comprendre leurs motivations. Au fur et à mesure des pages de *En prison, paroles de djihadistes*, il donne plusieurs raisons pour lesquelles un jeune Français peut s'engager pour cette cause. D'abord, les djihadistes arguent de raisons humanitaires, réagissant à des vidéos choisies par les recruteurs, leur noble volonté se transformant alors en violence en vertu des différents discours que Daesh adapte à chacun. Lorsque Guillaume Monod raconte les confessions des djihadistes et expose son analyse, une cohérence troublante relie les photos d'hommes en casque blanc avec une trousse de secours, et celles des mêmes personnes plus tard, kalachnikov à la main.

Pour ce faire, l'ouvrage de Guillaume Monod s'articule autour de trois éléments de méthode : les confessions des djihadistes, les analyses psychiatriques de l'auteur et les éléments de connaissance théologiques faisant le lien entre les deux. Après lecture, une chose est sûre : les djihadistes ne sont ni des imbéciles, ni des désœuvrés en quête d'idéal, moins encore des fous. Ils savent ce qu'ils font et justifient leur démarche. Sortir de ces fausses pistes permet de porter un regard nouveau et une vraie réflexion sur les raisons de leur radicalisation.

♦ **Grégoire Marnel**

TOLÉRER L'INTOLÉRABLE ?

On connaît le mot célèbre de Paul Claudel « *la tolérance, il y a des maisons pour ça* » ; on sait depuis que la maison a pris les dimensions de l'Occident puisque la tolérance est devenue, désormais, l'axe principal de toute politique professant un humanisme bon teint. On le sait moins, et Claude Habib le rappelle à juste titre dans ce livre en forme de réflexion tous azimuts, la tolérance, si elle ne tolère pas ce qui lui répugne, n'est qu'une coquille vide. Or, hélas, tout n'est pas tolérable et la cohabitation dans une société multiculturelle fait autant s'af-



COMMENT PEUT-ON ÊTRE TOLÉRANT ?
Claude Habib
Desclée de Brouwer
279 p. – 17,90 €

fronter les tolérances relatives à chaque culture que les aversions qui leur sont concomitantes. Autrement dit, plutôt qu'une notion abstraite tombée du monde immaculé des Idées, la tolérance ressemble à un ensemble de valeurs forgées selon une histoire précise, un code particulier éloigné d'une quelconque universalité à même de garantir un vivre-ensemble facile. Claude Habib nous le dit ici, c'est l'effort sur lui-même de chacun que la tolérance réclame, non pas pour elle, mais pour un surplus de dignité – hors cela, elle n'est pas tolérable... ♦ **Rémi Lélian**



MOI D'ABORD !

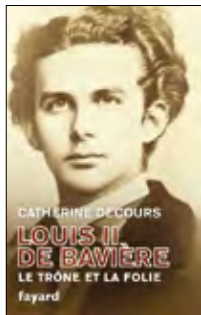
ÊTRE SOI-MÊME. UNE AUTRE HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ♦ Claude Romano ♦ Gallimard ♦ 768 p. – 15,90 €

On sait que l'idéal d'« authenticité personnelle » a été largement théorisé à l'époque moderne (Rousseau, Kierkegaard, Sartre, Heidegger) et que nos sociétés individualistes exaltent la libre auto-production de soi. Mais la philosophie ne se fourvoie-t-elle pas en pensant ce problème en termes de « moi », en posant l'existence d'une identité purement privée ? Sous cette philosophie du moi, gisent d'autres conceptions, oubliées mais diverses et riches, littéraires, artistiques ou philosophiques, an-



tiques ou renaissantes. Exhumer ces autres régimes de discours sur l'« existence en vérité », « l'être soi-même » ou « l'ipséité », pour enrichir le questionnement contemporain : voilà l'objectif proprement archéologique de Claude Romano, philosophe original, remarquable par sa position à la jonction entre l'herméneutique et la phénoménologie. L'ouvrage est long, mais riche de rigoureuses descriptions historiques des manières d'« exister en personne » et d'audacieuses discussions critiques. ♦ Élie Collin

LE ROI MAUDIT



LOUIS II DE BAVIÈRE, LE TRÔNE ET LA FOLIE
Catherine Descours
Fayard
452 p. – 24 €

À rebours des nombreux biographes de Louis II de Bavière qui, à l'image de Jacques Bainville, restèrent fascinés par la légende romantique du roi artiste égaré dans un siècle prosaïque, Catherine Descours nous rappelle la dimension tragique du personnage. Souffrant de schizophrénie, Louis II fut bien malade et s'il parvint héroïquement à le dissimuler à ses contemporains, son règne coïncida avec un moment décisif de l'histoire de la Bavière, laquelle perdit à jamais son rang pour se fondre dans le nouveau Reich unifié par la Prusse. Louis II, qui déclarait « l'évasion est mon instinct principal », aura vécu son règne comme une sorte de gigantesque jeu de rôle grandeur nature. S'appuyant sur les sources les plus récentes, servie par un style élégant, cette remarquable biographie présente la double réussite de redonner à Louis II son entière gravité et de rendre justice à ses succès paradoxaux. ♦ François Gerfault



LE FEU AU MONDE

Thibaut Tekla fait le récit de sa conversion au catholicisme depuis une éducation anticléricale. Avant la lecture de la Bible, sa rencontre avec le Christ, l'auteur découvre Dieu dans le Coran. L'islam, constate-t-il, dont la visibilité en France tranche avec l'invisibilité du christianisme, parle de Dieu sans tabou. *Tison ardent* invite à une « transmodernité », dépassement par la radicalité (au sens étymologique) de l'universalisme athée abstrait, dont le vide sera comblé... par l'islam – ou une régénération chrétienne. Les mouvements complémentaires d'enracinement et d'ouverture constituent sa réponse spirituelle, pastorale, missionnaire à la montée de l'islam et à la perte de foi des Français d'héritage catholique. N'est-ce pas en affirmant ses convictions avec force qu'on parvient à dialoguer en charité et en vérité avec son prochain, à lui annoncer sans rougir la nouveauté et l'éternité de Jésus-Christ ? Le ton personnel, se risquant au lecteur, mettant l'intime au service du témoignage évangélique, sera apprécié.

♦ Al-Amin Emran



TISON ARDENT : COMMENT JE ME SUIS AUTORISÉ À CROIRE
Thibaut Tekla
Saint-Léger
180 p. – 16 €

Éditorial



Par Romaric Sangars

ENCORE UN EFFORT POUR ENTRER AU XXI^E SIÈCLE

Les débuts des siècles précédents avaient des manières directes. On ne pouvait plus percevoir le monde selon la même perspective après l'épopée napoléonienne ou le fracas de 14-18. Baptêmes collectifs sanglants, ils avaient le mérite de vous mettre au diapason tout un peuple au moment de changer de tonalité. Le siècle n° 21, lui, démarra certes, en 2001, le même jour de septembre pour l'ensemble du globe, mais si le choc fut clair, il fut aussi diffus, virtuel, celui d'une simple image relayée en boucle. De là, peut-être, notre difficulté à prendre pleinement conscience des basculements, des enjeux, des zones où désormais croît le danger mais où croît aussi ce qui sauve. La plupart des verres sont périmés. Ceux que portent François Bégaudeau ou Édouard Louis, par exemple, ces écrivains dont l'écriture est soumise à une sociologie grossière, elle-même dépendante d'une eschatologie marxiste dont les visées sont non seulement ridicules (être égal dans le vide avant de crever), le déterminisme affligeant, mais dont la forme, surtout, est une caricature des logorrhées de leurs pères (voire de leurs grands-pères en ce qui concerne le Tintin prognathe), ces verres, donc, datent d'il y a déjà dix lustres – voire un siècle et demi.

DAU, le gigantesque projet du réalisateur russe Ilya Khrzhanosky qui fut lancé ce mois-ci à Paris prend les choses exactement où Bégaudeau et Louis les projettent encore : la fabrique soviétique de l'homme nouveau, une fois le bourgeois ou le « dominant » au Goulag, et l'horizon scientifique et égalitaire. Le projet communiste représente la parousie d'une certaine modernité où l'homme, sans le soutien d'aucune divinité, s'échine à faire son salut par un volontarisme rationnel impitoyable. Le temple de ce projet, c'est l'institut scientifique qu'a reconstitué Khrzhanosky. Mais si sa démarche est également expérimentale, ce qu'il filme, c'est justement le revers absurde, dément, raté, du programme rouge. L'échec politico-scientifique devient alors une fascinante proposition artistique dont le déploiement est résolument actuel et vire à la métaphysique. Autrement dit, c'est en s'appuyant sur l'une des impasses du XX^e siècle que le réalisateur franchit la ligne du XXI^e, tandis qu'une grande partie de nos écrivains promus s'y cogne encore la tête, sans comprendre qu'ils sont, pour le fond comme pour la forme, en-dessous des cadavres dont ils se réclament et qu'il m'arrive souvent, pour ma part, d'avoir envie de piétiner.

Prendre acte que nous ne sommes plus au siècle du progrès linéaire et que les idéaux de cette évolution mécanique sont morts, voilà la condition *sine qua non* pour être aujourd'hui en mesure d'avancer et nous mettre au niveau du drame. Il nous faut court-circuiter le temps. Le siècle précédent ne croyait plus qu'à la réalité des apparences ; la réalité virtuelle a rendu à la réalité toute son ambiguïté fondamentale. C'est ennuyeux, parce que nous saisissons de moins en moins clairement la chair des choses. C'est salutaire, parce que nous recommençons de penser toute réalité comme problématique. Il nous faut donc court-circuiter le réel, faire sauter les plombs du XX^e siècle, et alors, seulement, nous commencerons d'éclairer le XXI^e. ♦





LES GRANDES QUESTIONS DE L'INCORRECT

WOODSTOCK

FUT-IL CONFORME À SA LÉGENDE ?



En juillet, nous fêterons le cinquantième anniversaire du festival de Woodstock et nous nous trouverons submergés par les images d'Épinal. On omettra sans doute d'évoquer le village de Woodstock où se situait précisément l'œil du cyclone, et que fréquenta Jean-Yves Labat de Rossi, « Mr Frog », le seul musicien français de cette histoire. Nous l'avons rencontré pour remettre les pendules à l'heure, et parce que *L'Incorrect* répond à toutes vos questions.

Par Jean-Emmanuel Deluxe

OUI. IL REPRÉSENTA UNE ÉVOLUTION ARTISTIQUE, TECHNOLOGIQUE ET ESTHÉTIQUE MAJEURE

« Outre le festival organisé par Michael Lang, l'influence de Bearsville Records à Woodstock a duré près de trois décennies », nous confie M. Frog. Ce complexe dirigé par Albert Grossman (patron du label et manager de Bob Dylan et de Janis Joplin) fut le berceau de « l'un des meilleurs studios des États-Unis et la source d'un véritable foyer de création artistique et technologique ». En effet, avant l'arrivée « d'Uncle Albert », le village de Woodstock était surtout le paradis des folkeux en tout genre, mais Bearsville contribua à l'évolution de la scène

rock avec The Band (les musiciens de Dylan) puis Utopia, le groupe de Todd Rundgren, dont M. Frog était le synthé. « Utopia a vraiment été le premier groupe avec une interface synthé intégrale, qui a été mise au point dans le studio A de Bearsville ». Woodstock fut donc bien un laboratoire qui a donné naissance à de nombreuses évolutions technologiques et esthétiques, lesquelles ont fait sortir le rock de ses origines premières. Bien des musiciens doivent beaucoup à ces pionniers de l'électro-acoustique. ♦

NON. ON S'Y ENNUYAIT À EN MOURIR

« On vivait retirés du monde et centrés sur nous-mêmes. On revenait épuisés des tournées. On s'ennuyait quand même beaucoup à Woodstock... d'où la consommation de quantités hallucinantes de drogues et d'alcool ». Le nombre des victimes de ce « Woodstock way of life » est effarant : « De cette époque les survivants se comptent sur les doigts de la main » ♦

NON. LA RÉVOLUTION SEXUELLE FUT UN VAUDEVILLE

« Même si lors de certains enregistrements, afin d'enseigner le disque, il y avait un peu de débordements sexuels, généralement, tout se faisait très discrètement, un peu comme dans un vaudeville rock'n'roll. » ♦

NON. CE N'ÉTAIT PAS « PEACE, LOVE AND HAPPINESS »

« Au contraire. La compétition était vive entre les musiciens et les différents groupes. Pour le reste, c'était « business as usual » : Albert possédait un empire constitué de deux studios, le très select Bear restaurant, le Bear café ainsi qu'un théâtre, le Bearsville Theater où, entre autres, s'est produit Paul Newman ». Uncle Albert avait le sens des affaires : « Tous ses artistes avaient une ardoise au Bear, garantie par leurs royalties bien entendu... » Pas d'utopie communautaire : « Tout était très hiérarchisé entre les super stars, les stars et leur entourage, les musiciens du prog rock étant assez condescendants envers les groupes de country et les autres. Il y avait encore quelques hippies qui traînaient autour de la place du village. Mais il était plutôt question de savoir à qui appartenait le dernier bolide ». Les accidents étaient nombreux et « tout ce beau monde passait régulièrement au tribunal pour conduite en état d'ivresse ». ♦



OUI. TOUTE L'ARISTOCRATIE ROCK Y A SÉJOURNÉ

« Les Rolling Stones y sont venus préparer une tournée. Billy Mundi (le batteur des Mothers of Invention) et Mick Ronson (le guitariste de David Bowie) y vivaient, ainsi que The Band, Paul Butterfield (une légende du blues de Chicago), Gary Windo (saxophoniste de Robert Wyatt et de Dave Masson du Pink Floyd). On y comptait aussi John Holbrook (l'un des meilleurs ingénieurs du son de sa génération), le Full Tilt Boogie band (le groupe de Janis Joplin), Dylan et John Sebastian (le leader de Lovin' Spoonful) y possédaient également une maison. J'ajouterai les nombreux séjours des Isley Brothers pour le Rythm'n'blues et de

Joe Cocker et son batteur B. J. Wilson (Procol Harum). Todd Rundgren y avait monté son propre studio ainsi que Levon Helm (le batteur de The Band). Avant que ce soit la norme, la majorité des musiciens y jouissaient déjà de leurs propres home-studios ». Régulièrement, dans les clubs de L'expresso Café au Joyous Lake jouaient des groupes de tous styles. « Dans cet espace réduit, on rencontrait des pointures du music business tels que Jonahan Vegoda l'avocat et manager de Stevie Wonder, qui possédait aussi une maison à Woodstock, ainsi que Michael Lang bien sûr (l'organisateur du célèbre festival de Woodstock) ». ♦

MR FROG ALIAS JEAN-YVES LABAT DE ROSSI

Après une éducation de petit séminariste, Jean-Yves Labat de Rossi, en bon « baby-boomer » se plonge dans le rock, passe par le « swinging London » puis invente la pop électronique sous le nom de « Mr Frog ». Après une période aussi créative qu'excessive qui le fera passer par les geôles d'Idi Amin Dada, notre froggy n'a pourtant jamais perdu la foi. Depuis, avec sa compagne Anne Dieumegard, il dirige l'excellent label discographique Ad Vitam Records, dont les débuts ont été marqués par l'enregistrement du disque « D'une seule voix », réunissant des musiciens juifs, chrétiens et musulmans, qui leur ont valu tous les honneurs, et même de rencontrer le pape Jean-Paul II. www.advitam-records.com

♦ J.-E.D

Ragots divers

LA PETITE VERMILLON, LA PLUS DANDY DES COLLECTIONS DE POCHE.



Ne manquez pas la réédition en poche de Talon rouge (la Petite Vermillon), l'essai d'Arnould de Liedekerke sur Barbey d'Aureville, introuvable depuis des années. Mieux qu'une biographie, c'est une promenade dans le Paris des dandys, une généalogie du dandysme, une théorie du dandysme, une galerie de portraits dandys, bref, un petit livre dandy et précieux, bourré d'anecdotes et de bons mots. La Petite Vermillon, décidément la plus belle collection de poche aujourd'hui, réédite aussi les Cartes postales d'Henry J.M. Levet, ce poète dont *L'Incorrect* vous parlait voici quelques semaines, à propos du livre que lui a consacré Frédéric Vitoux. La préface est signée Michel Bulteau. Merci qui ? ♦

MASSIVE ATTACK : 20 ANS APRÈS.



Vingt ans après le mythique album *Mezzanine*, joyau trip hop aux langueurs sombres, Massive Attack a entrepris une tournée consacrée à l'album culte et passait à Paris le 17 février dernier. Musicalement, le chef-d'œuvre fut déconstruit, les originaux des samples principaux (The Cure, Bauhaus, The Velvet) mis en lumière, et l'intégralité des titres exécutée dans le désordre. En vidéos de fond de scène : un résumé simplifié de la double-décennie écoulée avec des jolies forêts et des méchantes guerres, prouvant que les meilleurs envoûteurs sont quand même rarement des intellectuels. ♦

BERNANOS, TOUJOURS CAPITAINE.

La collection Bouquins de Robert Laffont nous propose une compilation du Bernanos essayiste : *Scandale de la vérité*, une sélection idéale présentée par le jeune écrivain suisse Romain Debluë avec finesse, clarté et pertinence, resituant la cohérence de l'œuvre et des prises de position de l'écrivain catholique sous la lumière de l'Esprit. Dans les périodes de gros temps, un vrai manuel de navigation, légué par celui qui sera sans doute notre capitaine jusqu'à la Fin des Temps. ♦

DAU

L'EXPÉRIENCE TOTALE



Dans la salle « History », DAU digital: cabines individuelles de visionnage des rushes



Projet pluridisciplinaire aux dimensions pharaoniques imaginé par le cinéaste russe Ilya Khrzhanovsky, DAU (prononcez « dao ») donné sa première mondiale à Paris du 24 janvier au 17 février, déchainant les critiques. Fiasco monumental ou machine grandiose ? Deuxième option pour Romaric Sangars, parti en reportage sur les lieux pour *L'Incorrect* et au nom de l'histoire de l'art.

Qu'est-ce que c'est, concrètement, DAU ? Voici la question que nous nous posons, à la rédaction, à la fois très intrigués par cette manifestation dont parlait toute la presse culturelle en cette rentrée 2019, mais ne parvenant pas à nous en faire la moindre idée précise, tant l'exposé du projet était en soi complexe et égrainait les dates, les lieux et les noms au point de rendre la chose illisible. Essayons néanmoins de résumer au mieux : un cinéaste russe décide de réaliser un film autour de Lev Landau, dit « Dau », prix Nobel de physique ayant œuvré au sein d'un institut scientifique soviétique entre 1930 et 1960. Le célèbre romancier Vladimir Sorokine contribue aux premiers états du scénario et le projet emporte l'enthousiasme et les financements au festival de Cannes en 2006. Rapidement, le film dérive pourtant vers quelque chose de monstrueux : Khrzhanovsky finit par reconstituer le laboratoire du scientifique, puis tout l'institut à Kharkov (Ukraine) et y enferme trois cents personnes durant trois ans, acceptant de vivre en immersion totale dans un système soviétique reconstitué, leurs vies possiblement filmées en toutes circonstances. Au final, l'expérience produit 700 heures de rushes inexploitable dans un circuit normal. Qu'à cela ne tienne, le réalisateur aggrave encore la dérive : il agrége musiciens, artistes, scientifiques, performers, issus de divers pays d'Europe pour ne présenter son projet que sous la forme d'installations monumentales à Berlin, Paris et Londres. Au terme du processus, on retrouve les noms du génial dramaturge italien Romeo Castellucci, des vedettes anglaises du trip hop Massive Attack, du mythique Brian Eno, ou même d'Isabelle Huppert et de Gérard

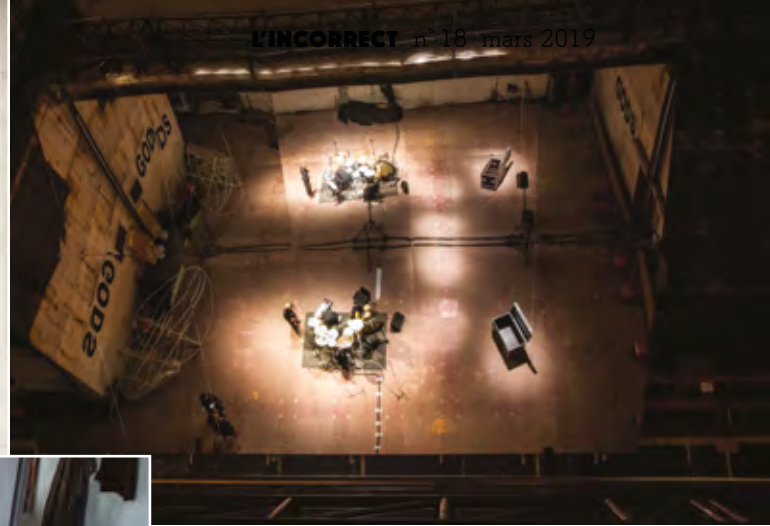
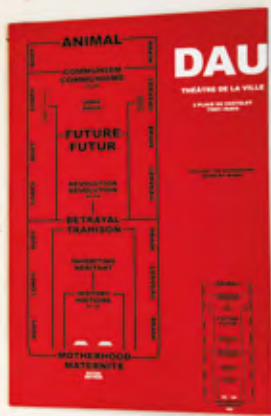
Depardieu qui ont prêté leurs voix aux versions françaises. Mais la démesure se paie également : la présentation à Berlin, prévue à l'automne 2018, est annulée (Khrzhanovsky voulait que dans un quartier de la ville les Berlinoises se réveillent en découvrant un nouveau mur reconstruit dans la nuit, mais l'idée a fuité et mobilisé les indignés professionnels d'outre-Rhin). Tant mieux pour nous, l'in vraisemblable paquebot est inauguré à Paris, redevenu capitale mondiale de l'art en cette fin des années 2010, mais on l'accuse très vite, ce paquebot, d'être un nouveau Titanic. C'est dans ces conditions que Jacques de Guillebon et moi-même embarquâmes dans DAU, par une matinée d'hiver aussi grise qu'un bâtiment soviétique.

TÉLÉPORTATION

Une fois récupérés nos visas, nos smartphones déposés dans des casiers et les portiques franchis, un homme en uniforme nous indique un local. À cette espèce de douane, une jeune femme qui ne connaît pas notre langue scanne notre visa et nous tend à chacun un téléphone. Celui-ci est programmé en fonction des questionnaires psychométriques que nous avons remplis pour nous inscrire, portant sur nos croyances, nos traumas, nos perversions possibles (oh, presque rien). Pour l'heure, la machine nous propose d'explorer les lieux librement et nous descendons au sous-sol où une jeune femme en combinaison argentée nous mène chacun à une cabine individuelle tandis qu'une atmosphère sonore futuriste, étrange et oppressante achève de nous téléporter. Ici sont entreposées les archives du projet, les centaines d'heures de rushes sont regardables classées par thèmes ou personnages. Dans le casque, la traduction est assurée à la manière russe : ni doublage ni sous-titres, une voix neutre

À Paris, redevenu capitale mondiale de l'art, on inaugure ce paquebot vite accusé d'être un nouveau Titanic

BODY



La diversité de DAU est vertigineuse même si des plans facilitent le repérage, des concerts aux appartements soviétique témoins et leurs authentiques figurantes russes



énonce en français tous les propos tenus en se superposant à la bande-son.

STASI-PASOLINI

Comment avoir obtenu un tel résultat ? Voilà la question qui me taraude et que je poserais à Camille, qui s'occupe des relations presse et que je connais par ailleurs, quelques jours plus tard, au bar de DAU, à côté d'un mannequin de cire et une bière russe à la main. En effet, si la caméra à l'épaule qui suit les personnes et l'absence de coupe durant les séquences donne une impression d'immersion pure, la qualité de l'image et des scènes nous éloigne franchement de la télé réalité. Certains « acteurs » ont pris le nom de scientifiques de l'époque, mais sinon, m'explique Camille, après avoir accepté les conditions extrêmes du tournage, les personnes recrutées ne sont soumises qu'à quelques consignes et des mises en situation. La qualité du grain vient des pellicules de 35 mm, et la beauté des lumières d'un dispositif mis au point par Jürgen Jürgens (chef opérateur de Fassbinder et Wenders, entre autres). En outre, chacun était coiffé et maquillé par des professionnels mais exclusivement avec du matériel d'époque. « Néanmoins, tout cela reste flou... », admet Camille, qui compare DAU au *Salo* de Pasolini. Si la recette demeure mystérieuse, le résultat est fascinant. Ces scènes tiennent autant d'un fantasme de la Stasi que de la télé réalité sublimée mais elles sont néanmoins filtrées par la qualité de l'image et le décalage temporel et elles dégagent, surtout, une poésie inédite. Ainsi cette jeune femme espiègle qui sort avec une bouteille dans chaque

Perdu, on se sent visé, et on devient à son tour les cobayes de cette gigantesque expérience.

main sous les quolibets d'une bande de militants hurlant : « Sport ! Santé ! Socialisme ! » et traquant les alcooliques, qui finit, elle, par s'installer sur un banc de musculation et soulever les bouteilles comme s'il s'agissait d'haltères avant de faire les éclater au-dessus de sa tête sous les applaudissements des nervis conquis. Ailleurs, un homme assis devant deux femmes dénudées déroule un argumentaire comparant celles-ci à deux cosmos aussi distincts qu'indispensables, à la manière d'un libertin français du XVIII^e siècle. Puis nous voici chez Kafka, alors qu'une autre femme subit un interrogatoire de la police politique au sujet de ses mœurs, lequel la conduira à une mort inéluctable sous forme de suicide maquillé quelles que soient les réponses qu'elle daignera fournir.

TOUS COBAYES

J'aurais beau attendre Jacques au bar, persuadé qu'une loi fatale l'y conduirait, je ne le retrouverai pas (en fait, il se fait à la loi réciproque, mais dans un établissement extérieur). L'absence de téléphones personnels ne nous permet pas de nous recontacter. Mais au fond, être perdu parmi des étrangers fait partie de l'expérience. D'autant que beaucoup de Russes circulent dans les salles (il est légalement impossible de présenter DAU en Russie, m'expliquera Camille), mais aussi toute sorte d'étrangers, les écrans annonçant les événements (concerts, projections, performances) achevant de créer une atmosphère d'aéroport. À la confusion géographique s'ajoute la confusion temporelle. Celle-ci est accrue de ce que certains personnages présents dans les films, comme le scientifique incarnant Nikita Nekrasov dans l'institut des années trente reconstitué en 2007, se trouve assis à une table derrière moi, sous la forme d'un mannequin de cire, mais encore repérable sur l'écran de l'autre côté de la salle où, en chair et en os, il rejoue l'expérience de cobaye actuellement, dans une pièce du Centre Pompidou. Mon téléphone DAU m'indique une projection. Après avoir monté plusieurs étages, je prends place dans une grande salle qu'envahit bientôt une somptueuse musique. Des chants russes anciens ont été remixés au sein d'une composition électronique du meilleur effet. Camille m'apprendra qu'il s'agit des créations de Brian Eno, divulguées au hasard des événements sans être identifiées. Enfin, le film commence et explore la question de la vérité au sein d'un couple dont on partage le quotidien. Jacques me dira



Visionnage dans une des cabines DAU digital

qu'il a été guidé vers un long-métrage portant sur les rapports père-enfants. Chacun a bien été orienté en fonction de ses réponses au questionnaire, lesquels recourent forcément une dizaine de tensions universelles, mais l'effet recherché fonctionne : perdu, on se sent visé, et on devient à son tour et après les acteurs, les cobayes de cette gigantesque expérience.

LA SUBSTANCE D'UNE ÉPOQUE

Certes, les longs-métrages lassent au bout d'une heure, mais tel est le contre-coup de l'immersion, aucune véritable dramaturgie ne soutient l'armature du film, puisque la dramaturgie, c'est le projet entier dans toute sa démesure. Je finis par redescendre au bar et n'y voyant toujours pas venir Jacques, je me résous à déjeuner seul, comme tant d'autres visiteurs le font, entre les mannequins attablés. Six euros, c'est le prix dérisoire, surtout place du Châtelet, que me coûtera mon repas. Une grosse patate, du lard, un œuf dur, deux cornichons dans une gamelle – il n'y a plus de bortsch – servis par des jeunes gens éreintés en combinaisons. Restauré, je vais faire un tour dans la fabrique à mannequins puis explore les appartements soviétiques reconstitués où conversent parfois en russe des dames vêtues selon la même temporalité révolue. Au mur de certains de ces appartements, on trouve de très belles toiles des peintres non-conformistes russes prêtées par le Centre Pompidou, ce qui n'est guère réaliste mais participe

de cette accumulation d'indices. Plus tard, au sein de l'immense salle « Futur », j'assisterai à un concert de piano de grande qualité, l'interprète jouant au fond d'une fosse, réfléchi du dessus par un immense miroir, comme si avait lieu une autre réfraction temporelle. Ainsi que me le confirmera Camille, ces compositions virtuoses, explosives, nerveuses, dissonantes mais tonales appartiennent bien au répertoire des années DAU, l'un des interprètes, qui passait devant nous, le lui a assuré, lequel est un pianiste de renommée internationale.

DIFFICULTÉS TECHNIQUES

En revanche, je ne verrai rien au Théâtre du Châtelet en travaux et où une seule salle est accessible, la salle « Propagande », du moins avant 19 heures et le départ des ouvriers. Je m'y étais pourtant installé sur une chaise haute parmi d'autres spectateurs en demi-cercle devant un bureau imposant derrière lequel est accroché un grand tableau noir. Rompant notre attente du concert annoncé ici, une femme en combinaison nous explique que le programme est erroné et qu'il faut retourner au Théâtre de la Ville pour assister à cet événement dont l'horaire est, de toute manière, plus tardif. Mon DAU-guide, quant à lui, ne fonctionne plus depuis que je ne me suis pas rendu à l'expérience que j'avais validée parce qu'on m'a dit de revenir plus tard. De retour au premier lieu, dans le local technique, une bande

Comme Internet, DAU se déploie en permanence et de manière réticulaire.

de geeks en combinaisons à peine sortis de l'adolescence débloquent mon appareil. Les problèmes organisationnels et techniques sont nombreux à DAU, même une semaine après l'inauguration et la gabegie initiale a généré un bourdonnement médiatique très hostile. On pourrait pourtant distinguer la mise au point technique de l'expérience du contenu de l'expérience en tant que tel, mais un journaliste parisien ayant attendu deux heures dans le froid n'est guère porté vers l'indulgence... Ce qu'on observe après la difficile mise en route, c'est que le navire est certes brinquebalant, mais qu'il est gigantesque, le tout premier de son espèce, et qu'il nous offre en effet un voyage inouï.

DU PHYSIQUE AU MÉTAPHYSIQUE

La masse des propositions est telle que les failles passent en partie inaperçues, et cette masse permet aussi une grande latitude aux organisateurs. Un performer qui devait intervenir la veille a reporté son spectacle, encore occupé à trouver l'angle d'attaque, m'explique Camille, mais comme rien n'a été spécifiquement annoncé, cela n'a aucune importance. Par ailleurs, Jonathan Littell, l'auteur des *Bienveillantes* (prix Goncourt 2006), proposera une conférence le lendemain à 23 heures « *Pourquoi 23 heures ? On n'en sait rien, mais c'est son choix et tout est possible ici* ». J'ai vu plus tôt des musiciens tibétains occupés à quelque rituel mais n'ai pas trop perçu la démarche. En revanche, je profite que l'espace « Conversations » est à peu près désert pour aller prendre mon tour. Ici, on est reçu par un pope, un rabbin, un chamane, un psychologue ou quelqu'un sans sacerdoce particulier – c'est ce qui semble m'être dévolu. Dans une cabine argentée, un jeune homme installe mon téléphone caméra braqué sur moi et commence à m'interroger. L'entretien durera une demi-heure. C'est pour moi un exercice peu perturbant parce que j'ai déjà écrit et publié au sujet de mes failles existentielles et de mes expériences mystiques, néanmoins, la configuration oblige à formuler les choses d'une manière ramassée, directement face à quelqu'un, ce qui produit un écho surprenant. Autorisant DAU à conserver cet enregistrement, j'ai le droit, en contrepartie, de découvrir, dans une cabine du sous-sol, les aveux des autres : hommes et femmes de tout âge s'exprimant en langues diverses. Comme Internet, DAU se déploie en permanence de manière réticulaire.

CATHÉDRALE NUMÉRIQUE

Je ressors dans la nuit déjà bien entamée et rallume enfin mon portable pour basculer d'un réseau à l'autre. N'ayant donné de mes nouvelles depuis une dizaine d'heures, on s'inquiète que j'aie pu être retenu en otage. D'une certaine manière, j'ai bien été l'otage d'un monde parallèle qui mettait le nôtre en perspective. D'AU est une expérience artistique totalisante basée sur une expérience politique totalitaire. La fabrique communiste de l'homme nouveau est un prisme excellent, par la brutalité de ses arêtes, pour observer la constitution de l'homme éternel, lequel, en aval des recherches scientifiques de l'Institut, demeure irrationnel, contradictoire, malade, blessé, animal, amoureux, mystique, traître ou victime tragique, ainsi que le montrent, selon une autre approche expérimentale, les caméras de Khrzhanovsky. D'AU reprend strictement la démarche de « l'œuvre d'art totale » telle que définie par Wagner (*Gesamtkunstwerk*), et qui était déjà contenue, cela étant, dans les cathédrales gothiques. Cette démarche repose d'ailleurs précisément sur l'architecture puisqu'il s'agit d'organiser vers un même but transcendant la convergence de disciplines diverses. Architecture concrète, à l'ère des cathédrales ; architecture orchestrale, à l'époque du romantisme final de Wagner ; architecture numérique en ce début de troisième millénaire. D'AU se développe en réseau, de manière interactive, illimitée, décentralisée, par métastases et réactualisations permanentes. D'AU est la cathédrale numérique de l'homme post-moderne, celui qui a émergé des utopies sanglantes de la modernité. Et il se pourrait que le divin y luisse à nouveau puisque, déchu de ses illusions, l'homme y est à genoux, et que son art s'y déploie selon la plus vaste amplitude.

◆ Romaric Sangars



Au menu d'un des bars de D'AU : potage de pure tradition soviétique

Alexandre Soljénitsyne

UN OCÉAN À LUI TOUT SEUL

Chaque nouvelle publication d'un livre de Soljénitsyne soulève des cris enthousiastes qui blessent les oreilles des bien-pensants. Cela dure depuis près de sept décennies, depuis la publication, déjà partiellement censurée en France, d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*. Et cela démontre la puissance déferlante de cet écrivain. Non pas même une vague gigantesque, mais un océan à lui tout seul. N'en déplaise aux pisse-froid.

Les éditions Fayard qui s'attellent depuis fort longtemps à publier l'œuvre inépuisable de l'écrivain russe ont édité à l'automne *Révolution et mensonge*, un bref opus dans lequel Soljénitsyne compare la Révolution française et la Révolution russe, démontrant que la russe est pour partie une répétition de la première, un décalque qui, par certains côtés, essentiellement malheureux, a mieux fonctionné. Au passage, il nous dispense une petite leçon d'histoire de France qui devrait suffire à calmer nos ardeurs critiques. Est paru dans le même temps le *Journal de la Roue rouge*, couvrant la période de 1960 à 1991, qui est à peu près le temps de gestation et d'écriture de son livre majeur. Mais qu'un écrivain de cette stature, qui a voué sa vie à démontrer le mensonge et l'horreur de la Révolution communiste, qu'un tel écrivain soit un peu célébré en France, en Europe et assez mollement en Russie, une décennie après sa mort, c'est déjà trop pour certains. Ainsi, dans *Le Monde*, André Markowicz publie une tribune sur « l'antisémitisme tranquille et assuré de Soljénitsyne ». Cela, après un autre texte dans lequel il dénonçait déjà le panslavisme et l'antisémitisme de Soljénitsyne, sans considération pour les dénégations de Georges Nivat.

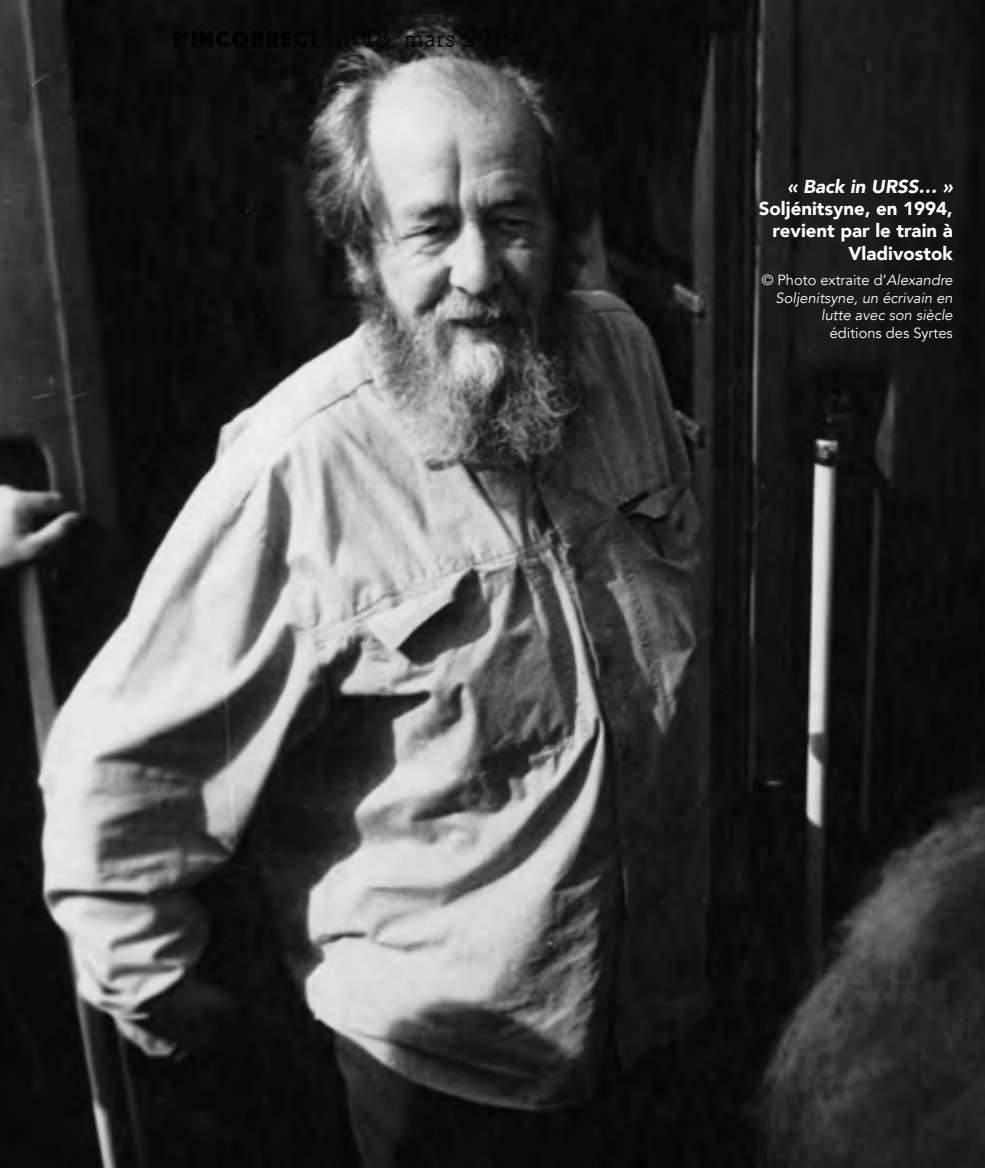
LE CHIEN ABOIE...

Ce qui dérange Markowicz, dans le fond, ce sont les certitudes de Soljénitsyne, ce sont sa foi en la religion orthodoxe et en la Russie ; ce sont ses critiques à l'égard de l'Occident. C'est la vieille rengaine d'une partie de l'intelligentsia occidentale qui ne supporte pas qu'on critique son système de valeurs, sa démocratie, son libéralisme et sa Révolution française. Qu'on mette en cause l'absolue vertu des Lumières. L'antisémitisme de Soljénitsyne, alors – donc. Un antisémitisme « vieille école » ; à la papa, dirait-on. Un rejet du juif comme élément extérieur à l'âme russe. Telle est la forme que prendrait, si l'on en croit Markowicz, l'antisémitisme de Soljénitsyne. Est-ce pour autant un antisémitisme acceptable ? Certes non, de notre point de vue. Le problème est qu'André Markowicz, avec tout le talent qu'il a, semble persuadé que son point de vue est toujours le meilleur ; qu'il incarne à la fois le bon goût, l'intelligence et la supériorité littéraire. Et il fait la leçon ! La France se fourvoie en

SOLJÉNITSYNE EN QUELQUES DATES

« Back in URSS... »
Soljénitsyne, en 1994,
revient par le train à
Vladivostok

© Photo extraite d'Alexandre
Soljénitsyne, un écrivain en
lutte avec son siècle
éditions des Syrtes



rendant un hommage officiel à Soljénitsyne qui a le même discours panslaviste que Poutine, alors qu'il faudrait mettre au premier plan l'antisémitisme de Soljénitsyne et passer le reste de son œuvre derrière.

...LA CARAVANE PASSE

C'est qu'en réalité André Markowicz (et nonobstant la tribune dans laquelle Georges Nivat – qui en connaît un rayon sur Soljénitsyne – démontre l'aberration de ses allégations) est gêné beaucoup plus profondément que cela, et agit avec l'antisémitisme de Soljénitsyne comme le propriétaire d'un chien qui, trop heureux de lui trouver un peu de bave au coin des lèvres, crie à la rage. Markowicz est gêné par l'œuvre même de Soljénitsyne, qui s'élève contre la Révolution russe et contre la Révolution française. Markowicz raconte encore dans *Le Monde* combien l'hommage national à Jean d'Ormesson l'a choqué – et nous pourrions le comprendre, mais pour d'autres raisons. C'est que pour lui, d'Ormesson, c'est Berl, ce sont Déon, Marceau, Fumaroli, Nourissier,

Ce qui dérange Markowicz, ce sont les certitudes de Soljénitsyne, sa foi en la religion orthodoxe et en la Russie.

bref, « la droite française la plus traditionnelle, la France des hussards, des nostalgiques de l'Ancien Régime. » « Et moi, dans cette France-là, je ne veux pas me reconnaître. »

CONTRE LE MATÉRIALISME OCCIDENTAL

Mais Monsieur Markowicz, la France, c'est aussi cela, ne vous déplaie. De même que la Russie, c'est aussi le supposé panslavisme de Soljénitsyne, dont vous jugez qu'il rejoint celui de Poutine, qui n'a pourtant pas rendu un hommage appuyé à l'auteur de *L'Archipel du goulag*. « C'est d'abord et avant tout contre les Lumières, contre la Révolution française, que s'est dressé Soljénitsyne, à la suite de Dostoïevski », écrivez-vous. Eh bien oui, Soljénitsyne était ainsi : fulminant contre le matérialisme occidental, contre son

1918 : naît à Kislovodsk dans une famille de koulaks. Il note dans son *Journal de la Roue rouge* le 10 décembre 1968 : « Seigneur mon Dieu ! Il y en a tant d'entre nous qui sont morts... De la grosse corde des koulaks, je suis le seul petit fil à avoir résisté. Accorde-moi de le tirer jusqu'au bout, ce petit fil ! » Diplômé de mathématiques, de physique et de philosophie, il enseigne près de Rostov.

1940 : Mobilisé comme simple soldat, il est admis dans une école d'officier et envoyé, en 1942, sur le front de Prusse-Orientale. Promu capitaine en 1944, après avoir été blessé et décoré par deux fois.

1945 : il est arrêté pour avoir critiqué dans sa correspondance privée la politique et les compétences militaires de Staline, et déporté au Goulag pendant huit ans. Après quoi, il sera assigné à résidence dans un village du Kazakhstan, où il enseignera les mathématiques, tout en se consacrant à l'écriture.

1956 : réhabilité, il s'établit à Riazan où il écrit en cachette.

1962 : Khrouchtchev autorise la parution, dans la revue *Novy mir*, d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, qui dépeint la vie au goulag. En pleine période de déstalinisation, le successeur du « Petit père des peuples » n'a pas mesuré l'effet de ce bref récit de la journée d'un zek. Le livre connaît un retentissement mondial.

1967-68 : publication du *Pavillon des cancéreux* et du *Premier cercle*, d'abord sous forme de samizdat puis aux États-Unis, en version édulcorée.

1969 : Brejnev au pouvoir, l'étau se resserre et Soljénitsyne est exclu de l'Union des écrivains de l'URSS. Il est contraint de dissimuler ses manuscrits chez des amis dont une bonne partie lui est dérobée par la police politique.

1970 : Soljénitsyne reçoit le prix Nobel de littérature. Il ne peut sortir d'URSS.

1973 : *L'Archipel du goulag* divise la gauche. Le PCF traîne l'écrivain dans la boue. *L'Humanité* et *Témoignage chrétien* l'accusent notamment de « sympathies pro-nazies » et d'être profondément réactionnaire. Les nouveaux philosophes, eux, prennent acte du totalitarisme communiste, un peu tard pour certains, et s'en éloignent.

1974 : Soljénitsyne est arrêté, accusé de haute trahison, déchu de sa citoyenneté et expulsé d'URSS. Il est envoyé à Francfort, s'installe à Zurich, où Lénine a vécu, puis aux États-Unis.

1978 : Discours de Harvard : Soljénitsyne dénonce l'horreur communiste et surprend le monde en critiquant le néant spirituel de l'Occident.

1983 : Début de la publication de *La Roue rouge* en France, l'œuvre de sa vie, qu'il laissera inachevée.

1993 : Lors de l'inauguration du Mémorial de la Vendée, il qualifie de « génocide » la guerre révolutionnaire menée en Vendée, qu'il compare aux soulèvements populaires anti-communistes en Russie.

1994 : Il rentre en Russie où il vivra jusqu'à sa mort, à Moscou, le 4 août 2008.



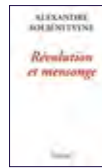
Thug life !
Soljénitsyne,
en 1974

libéralisme et son système fait de lois qui étouffent l'âme. Il n'était pas révolutionnaire. Il ne l'était d'ailleurs pas dans sa manière d'écrire et ne voulait pas l'être (« *Je n'ai rien d'un novateur, c'est même une chose que je n'aime pas* »). Son modèle, c'était Pouchkine. On comprend que cela déplaise aux progressistes. On finit pourtant par se demander ce qui vous a poussé à retraduire tout Dostoïevski dont l'âme russe, pour parler comme Soljénitsyne, semble ne pas vous gêner aux entournures. Et l'on se demande si ce n'est pas pour cette raison que l'on n'a jamais été séduit par vos traductions. ♦ **Matthieu Falcone**

LA LEÇON DE SOLJÉNITSYNE

Ces deux livres de Soljénitsyne sont une leçon de courage pour tout écrivain vivant ou à venir, et pour tout homme qui se veut digne de ce nom. Car la grande leçon de l'écrivain russe, qui a consacré sa vie à dévoiler le mensonge de la révolution, est que la violence de celle-ci entraîne inéluctablement le mensonge. Comparant avec érudition et brio la Révolution française et la Révolution russe, il en tire cette conclusion : la révolution commence en violence et finit en mensonge. *Vivre sans mentir*, qui ouvre *Révolution et mensonge*, est un texte bref, sans appel, qui nous condamne à la vérité. « Notre voie : NE

SOUTENIR EN RIEN CONSCIEMENT LE MENSONGE ! ». Plus facile à dire qu'à mettre en acte. Et l'auteur de *La Roue rouge* en sait quelque chose, dont le *Journal* porte témoignage de l'extrême difficulté de la tâche. Reclus chez lui, à rassembler les archives, les témoignages, pendant plus de vingt ans, Soljénitsyne a œuvré à saper les fondements de la révolution russe. Il en a payé le prix fort. Manuscrits confisqués, amis arrêtés, certains pendus, banni et déchu lui-même, il a montré l'exemple : le mensonge ne passera pas par lui. Qu'il ne passe pas par nous est de notre ressort. ♦ **M.F.**



RÉVOLUTION ET MENSONGE ♦ 183 p. – 20 €
JOURNAL DE LA ROUE ROUGE ♦ 702 p. – 39 €
Alexandre Soljénitsyne ♦ Fayard

Entretien

UN CRITIQUE DE L'OCCIDENT

Véronique Hallereau a consacré un mémoire à Soljénitsyne (disponible sur son site vhallereau.net), et a signé un portrait littéraire de l'écrivain, *Soljénitsyne, un destin* (L'Œuvre). Nous l'avons interrogée au sujet du maître russe.

Pourquoi la publication de *L'Archipel du Goulag* fut-elle perçue comme un tremblement de terre ?

Trois facteurs se conjoignent pour qu'il y ait un avant et un après *L'Archipel*. Il y a d'abord une conjoncture historique : après 1968, le communisme à la soviétique a perdu de son pouvoir d'incarner la gauche absolue (la répression du Printemps de Prague a montré le visage impérialiste de l'URSS). Ensuite, *L'Archipel du Goulag* est le produit d'un écrivain russe mondialement connu qui vit en Union soviétique et va être déchu de sa citoyenneté à sa publication. Enfin, le livre lui-même, dont la forme est unique : recherche de la vérité historique, cri de justice, harmoniques des voix multiples des prisonniers orchestrées par l'une d'elles, celle de l'écrivain, dont le

souffle et l'énergie emportent le lecteur, qui ne peut plus justifier un régime inhumain par de quelconques « lois de l'histoire ».

Durant son séjour forcé dans le « monde libre », Soljénitsyne critiqua également certaines limites des démocraties libérales...

La faille essentielle qu'il voit dans nos sociétés est d'avoir mis l'homme au centre : Soljénitsyne est un critique de l'humanisme. L'homme moderne est un rationaliste, tourné vers l'acquisition illimitée de biens

matériels et la volonté de maîtriser la nature pour ce qu'il croit être son intérêt. Soljénitsyne a critiqué le complexe de supériorité des sociétés occidentales, que l'indéniable avance technique et la plus grande

richesse matérielle poussent à se poser en exemple de développement humain. Il le dit dans son discours *Le Déclin du courage* : il ne pouvait faire des sociétés occidentales un modèle à suivre, l'homme y était amoindri, il perdait de sa fermeté morale. La « foire du Commerce », le bruit continu du divertissement, de la palabre (et les réseaux sociaux n'ont rien arrangé depuis !), étouffaient l'âme, aussi sûrement que dans les pays communistes – et plus insidieusement, en s'appuyant sur le bien-être du corps.

Les journalistes français ont toujours eu du mal à concevoir son attitude politique. Quelle serait-elle ?

Soljénitsyne a une ligne spirituelle qui a des implications politiques, mais qui ne s'y réduit pas. Selon lui, les nations, comme les hommes, doivent modérer leurs ambitions politiques et économiques, et privilégier

l'approfondissement des forces spirituelles ; l'amour de la patrie est lucide et critique, et n'a rien de chauvin ni d'agressif. Il est pour la participation des individus à la vie politique, comme une forme de leur responsabilité sociale, dans le cadre d'une démocratie des petits espaces, dont il a admiré le fonctionnement en Suisse et dans le Vermont, aux États-Unis. Ce qui montre au passage que Soljénitsyne n'est pas un détracteur de l'Occident quand celui-ci est fidèle à ses meilleures traditions. Il n'y a chez lui aucune volonté de revenir à une Russie pré-révolutionnaire, simplement une attention à ce que la Russie a pu connaître d'expérience démocratique dans son histoire.

Comment Soljénitsyne a-t-il jugé l'avènement de Vladimir Poutine ?

Dans l'arrivée de Poutine au pouvoir, Soljénitsyne a surtout apprécié la fin des années Eltsine et de la sortie calamiteuse du communisme, et la restauration de l'État. Mais il était critique devant l'absence de repentir pour les crimes du communisme, l'absence de démocratie politique et une corruption massive. ♦ **Propos recueillis par Olivier François**





Tau LA VOIE PSYCHÉDÉLIQUE

Expérimentateurs fuzzo-psychédélics et chamaniques, les deux musiciens de Tau se montrent aussi particulièrement productifs puisqu'ils sortent aujourd'hui leur huitième livraison en l'espace de moins de trois ans. Psyché not dead !

Tau and the Drones Of Praise repousse les limites de l'expérimentation où s'était aventuré le groupe. On retrouve saxophones hallucinés, percussions rituelles et lancinantes psalmodies pour un ensemble qui évoque aussi bien l'énergie du désert que les délires fiévreux de l'ayahuesca (cette boisson hallucinogène prisée par les chamanes d'Amérique latine). Mêlant prières mayas (*Tonatieu, Erasitexnis*) et invocations désespérées (*It's Already Written*), *Tau and the Drones Of Praise* divulgue une gnose archaïque qui ressuscite, au rythme des tam-

bours, le Serpent à Plumes et les civilisations disparues. Shaun Nunutzi (aka Shaun Mulrooney) et Gerald Pasqualin cultivent les puissances telluriques depuis leur premier EP, *Wirikuta*, paru en 2016, sur lequel on trouvait déjà cette obsession mystique, notamment au fil de l'entêtant *Huey Tonantzin*, mise en musique d'une ancienne prière aztèque dédiée à la terre. Car Tau est attaché au sol, à ses vibrations, à toutes les énergies qui en émanent.

CHAMANES EN ACTION

Installé à Berlin, Shaun « Nunutiz » Mulrooney est originaire de Dublin,

ville qu'il a quittée pour le Mexique d'abord, avant de fonder Tau en Allemagne. Inspiré par le désert magique de Wirikuta, dans la région de San Luis Posta, un endroit qu'il décrit dans une interview accordée à *Psychedelic Baby Mag* comme « chargé d'énergies de la planète, et peut-être de l'univers ».

Si le chamanisme a toujours eu une place prépondérante dans l'univers psychédélic, Tau magnifie cette tradition. Écouter une chanson de Tau revient à se laisser prendre par la main et guider dans un voyage initiatique dont on ne ressort jamais indemne. Tau s'intéresse en effet à ce qui se situe à des horizons au-delà du regard où voguent et s'entrechoquent les âmes. Depuis trois ans les deux musiciens n'ont pas arrêté d'enregistrer et de tourner, et on a notamment pu les voir en France en 2017 pour des concerts que n'oublieront jamais ceux qui y étaient. Rejoints, à la basse, par la sœur de Shaun Mulrooney, le groupe, devenu trio pour l'occasion, délivrait nuit après nuit des performances explosives. Pieds nus, le leader du groupe s'accompagnait à la guitare et au chant, tout en jouant d'un kaospad avec ses orteils, délivrant de puissantes giclées synthétiques renforçant encore l'éclat de leur musique. De ce spectacle effarant, on sortait essoré.

UN COCKTAIL BERLINO-AZTÈQUE

Outre Tau, Shaun Mulrooney a pris part à des projets avec des légendes telles que Damo Suzuki, de Can, ou le grand pont de la musique expérimentale allemande Michael Rother. Ce mélange apparemment impie entre krautrock et psalmodies aztèques est-il le fruit de ces rencontres ? Voilà qui est probable. Si on pourrait ne voir dans la musique de Tau qu'un ésotérisme de pacotille, on ressent pourtant, à l'écoute des nombreuses sorties du combo, à quel point sa démarche est sincère.

Tau a maintenant créé son propre label, The Drones of Praise, afin de promouvoir sa propre musique, mais aussi en vue de faire vivre l'underground et cette scène psychédélic qui, décidément, est bel et bien vivante.

◆ **Alain Blanville**



DRONES OF PRAISE

Tau
Tau and the Drones of Praise
10 € en numérique
20 € en vinyle

François Taillandier

TAILLANDIER RACONTE FRANÇOIS



Après de nombreux livres méditant l'histoire des cinquante dernières années ou la naissance de l'Europe au Haut Moyen-Âge, François Taillandier s'attaque à son archéologie intime dans *François, roman* (Stock). À partir d'une photographie de l'auteur à sept ans, il revient sur les événements qui l'ont façonné et fait de François, Taillandier.

Votre récit se déploie à partir d'une photographie de vous à sept ans. Est-ce véritablement cette image qui vous a inspiré le livre ?

J'avais écrit beaucoup de choses sur l'enfance, la jeunesse, sans bien savoir quoi en faire. Je suis retombé par hasard sur cette photo de classe. J'ai sept ans, et cet air un peu méfiant ou buté. Je me suis dit : c'est lui le point de départ, et j'ai tout reconstruit à partir de cet enfant, dont j'ignore bien des choses, mais qui est moi... Sept ans, on appelait alors cela « l'âge de raison ». C'est le moment où l'on sort de l'indistinct, du fusionnel, où l'on met le pied dans l'eau froide de la solitude.

Depuis une dizaine d'années, votre œuvre d'écrivain semble se confondre avec un genre d'archéologie. Vous êtes passé d'un cycle historique qui revenait aux sources de notre civilisation aux sources de votre propre histoire...

La Grande Intrigue, c'était déjà de l'ar-

chéologie, familiale et imaginaire. Tout partait de 1955, année de ma naissance. J'essayais d'attraper le monde tel qu'il était, tel que je l'avais vu. La trilogie qui a suivi, c'était sur un plan historique : je voulais comprendre d'où était sortie notre Europe, en partant de l'Empire romain qui était quelque chose de très différent. Je pense que j'écris pour m'expliquer le pourquoi des choses, j'ai toujours envie de retrouver les points de départ. Avec *François*, c'est la même démarche, de façon très intime. La question était : qu'est-ce qui a fait de moi l'homme que je suis ? De quoi, avec quoi sommes-nous façonnés ?

Votre livre semble construit comme par plusieurs cercles concentriques autour d'événements marquants. Pourquoi avoir procédé ainsi ?

Rien n'a été très concerté... Je me suis seulement arrangé pour que ça n'ait pas trop l'air d'une chronologie ou d'un catalogue. Il y a eu des surprises. L'épilogue, par exemple : j'avais écrit

ce texte il y a plus de vingt ans, sans savoir pourquoi. Je l'ai retrouvé un peu par hasard aussi, et il m'est apparu que c'était, à l'évidence, l'aboutissement. Je l'ai reproduit à peu près tel quel. À un autre moment, j'ai fait un long développement sur l'arrière-tante religieuse ; ce n'était pas au programme ! C'est quantitativement la femme dont je parle le plus dans ce livre, alors que je sais très peu de choses d'elle. Pourquoi, mystère.

Le titre de votre livre est : *François, roman*. Insinuez-vous que toute identité est une reconstruction fictive ?

Je ne connais pas ou plus ce François de sept ans. Alors j'en ai fait un personnage. Et puis je pense que la mémoire reconstruit beaucoup, choisit, élabore, même si je n'ai consciemment rien inventé. Enfin, je crois, oui, que toute identité est une construction, un bricolage. Ce pourquoi d'ailleurs je me méfie de tous les identitarismes et de toutes les *prides*. On a besoin de s'inventer

une identité, mais il ne faut pas l'essentialiser ni en être dupe.

Vous évoquez les lieux où votre personnalité s'est forgée et leur influence. Pierre Jourde, avec lequel je m'entretenais pour le précédent numéro, a été également très marqué par l'Auvergne. Serait-ce une région particulièrement fertile en écrivains ?

Fertile en écrivains, pas plus qu'ailleurs, je crois... Mais j'aime bien Jean Anglade, Pierre Jourde, Marie-Hélène Lafont ou Sébastien-Roch Chamfort. Peut-être seulement l'Auvergne a-t-elle une personnalité forte, un peu « brut de fonderie », ce machin fait de volcans, de pierre noire, et pas très riche hormis en fromages et en pneus... Selon la saison splendide ou sinistre... On n'est pas dans la douceur angevine ou la riante abondance de la Bourgogne. Il se peut que ça forge des tempéraments. On est assez peu portés sur la frime.

Vous décrivez plusieurs visages de ville, mais la France n'est-elle pas en son ensemble un écrin déterminant ?

Il est de fait que j'ai peu parlé de « la France », plutôt de l'Auvergne, de la Loire-Atlantique, de Paris... Un seul épisode, je crois, marque ma rencontre avec « la France » : celui qui se déroule place de la Nation. Oui, ce jour-là, à ma grande surprise, j'ai senti quelque chose qui s'appelait « la France » et qui ne m'a plus quitté. C'était à la fois une abstraction un peu cartésienne et une sensation très concrète. Peut-être ce serait l'objet d'un autre livre ? Mais un livre difficile. Il y a tellement de cons qui disent tellement de conneries sur la France...



« On a besoin de s'inventer une identité, mais il ne faut pas l'essentialiser ni en être dupe »

François Taillandier

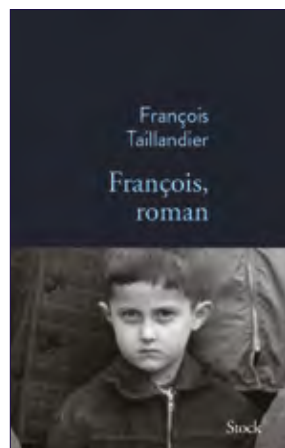
Vous montrez à travers votre livre comment vous avez assisté à un basculement civilisationnel. Finalement la déchristianisation du pays n'a-t-elle pas été l'événement majeur et presque inaperçu du dernier demi-siècle ?

Oui, c'est un phénomène majeur, et pas si inaperçu que ça. Mais beaucoup de gens pensent que ça n'a pas d'im-

portance. Je travaille ces jours-ci à la réédition du livre de Mgr Hippolyte Simon, archevêque émérite de Clermont, intitulé *Vers une France païenne ?* C'est une radiographie passionnante, et qui alerte. En même temps, je n'aime pas du tout l'idée selon laquelle « avant » il y aurait eu une « vraie France » chrétienne, que d'aucuns idéalisent aujourd'hui. Sans remonter aux guerres de religion, ce qui nous reste du XVIII^e siècle montre plutôt une France largement sceptique, pour ne pas dire plus. Et au siècle suivant les quartiers populaires de Paris ou les régions industrielles passaient pour « terres de mission ». Le curé d'Ars disait de ses villageois : « Laissez-les sans prêtre pendant dix ans et ils adoreront des bêtes. » Ce qui est vrai, c'est qu'un certain catholicisme coutumier, social, parfois très conventionnel, s'est largement délité. Je ne suis pas sûr qu'il faille le regretter.

Finalement, en refermant votre roman, on songe au magnifique prologue de Bernanos dans *Les Grands Cimetières*. L'enfant que nous avons été nous précède-t-il dans le Royaume ?

Vous savez, j'ai toujours un peu de mal à le suivre, Bernanos ! J'ai une grande considération pour lui mais nous ne sommes pas, si j'ose dire, le même genre de chrétiens... Ce que j'ai voulu dire dans ce livre, c'est que tout ce que j'ai construit d'un peu solide a ses points d'appui dans les impressions, les répulsions et les inclinations de cet enfant que j'ai été. À quatorze ans il avait déjà tous les matériaux. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**



PORTRAIT DE L'ARTISTE AVANT L'ARTISTE

FRANÇOIS, ROMAN ♦ François Taillandier ♦ Stock ♦ 272 p. – 19 €

Le regard sombre, buté, de l'enfant, est frappant sur la photographie en noir et blanc. On croirait qu'il interroge le monde adulte avec une certaine gravité. Mais c'est l'adulte qu'il est devenu, l'écrivain François Taillandier, qui interroge l'enfant à son tour, dans ce « roman » qui est un récit où s'enchaînent les souvenirs, les méditations et les digressions. Taillandier nous offre une sorte de portrait impressionniste de l'auteur avant qu'il ne devienne écrivain, qu'on ne retrouve que touche par touche dans le flou du passé, et qui ranime également l'époque en guise de décor, des années 60 à 80, la fin du monde rural et de la perspective catholique, l'invention de la société de consommation. Sans regretter franchement ce passé, Taillandier n'est pourtant pas dupe des conformismes qui vont lui succéder. Surtout, peu à peu, l'enfant mal assuré, l'ado mal dégourdi, le jeune homme illusionné, va se redresser par l'écriture. Un passionnant flashback. ♦ **R.S.**

Yeo Siew Hua

SINGAPOUR

ÎLE HALLUCINÉE



Avec *Les Étendues imaginaires*, le réalisateur Yeo Siew Hua nous offre une plongée lynchienne somptueuse dans la machinerie du « miracle » économique de Singapour. Nous l'avons rencontré avec l'actrice principale de son film, Luna Kwok, dans le salon d'un hôtel parisien, pour qu'ils éclairent ce songe fascinant.

Pouvez-vous résumer pour nos lecteurs la situation singulière de Singapour ?

Depuis cinquante ans, en raison du « miracle économique », Singapour est une île qui a accru sa superficie de 25 % en important du sable pour l'amasser sur ses côtes. En plus de cette expansion horizontale, Singapour s'est aussi élevé verticalement après avoir ravalé ses collines. Ces deux processus conjoints de transformation ont radicalement changé le paysage. J'ai toujours été fasciné par cette expansion, puis j'ai commencé à m'y intéresser de plus près et j'ai alors découvert que 99 % de ces changements dépendaient du travail des migrants, lesquels représentent aujourd'hui un habitant de Singapour sur quatre. L'île se métamorphose perpétuellement grâce à cette immigration qui demeure invisible pour la population native. Ce n'est pas tant que la société ferme les yeux sur cette « autre facette » de l'île qu'elle n'est jamais amenée à la voir.

Si votre film s'ancre dans un lieu très spécifique, il illustre des problématiques liées à la globalisation économique auxquelles nous sommes aujourd'hui tous confrontés...

Singapour s'est toujours considéré comme un pays devant s'adapter au reste du monde et avec ce processus de modification permanente, il est obligé d'imaginer continuellement son industrie et sa démographie. C'est par ce besoin perpétuel de se réinventer que Singapour détruit son histoire. Moi-même, j'ai l'impression de vivre là-bas dans une espèce de rêve puisque lorsque je recherche des souvenirs dans les lieux de mon enfance, comme par exemple l'endroit de mon premier baiser, eh bien, ça n'existe plus ! Or, quand je rencontrais des personnes migrantes pour préparer ce film, je me rendais compte qu'elles ressentaient la

même chose que moi et quand je leur demandais de résumer leur expérience de Singapour, elles me répondaient très souvent que cela ressemblait à « un rêve ». Pas un rêve au sens heureux du terme, non, dans leur optique, il s'agissait plutôt d'une sorte d'hallucination collective. C'est cette réflexion qui est à la base des *Étendues imaginaires*. Après, pour la classe moyenne intégrée, Singapour peut aussi être considéré comme une utopie, mais dès qu'on s'extrait de ce milieu, les choses deviennent beaucoup plus compliquées.

Votre film débute comme un thriller puis évolue de manière surprenante, s'aventure dans des univers lynchien, brise la linéarité de l'enquête... D'où vous est venue cette idée de jouer ainsi avec les genres ?

Mon idée de départ était de partir dans la direction d'un film noir comme simple prétexte pour raconter mon histoire. Je souhaitais captiver d'abord mon public avec une enquête puis l'emmener tout à fait ailleurs. Ce qui me touche en effet chez David Lynch, c'est son approche de la transformation. Celle-ci est indissociable de mon questionnement sur l'identité. À travers *Les Étendues imaginaires*, j'ai souhaité utiliser ces thèmes de la transformation comme un moyen de se mettre progressivement à la place des autres.

Votre film propose une alternance de paysages vertigineuse et contrastée...

La référence au territoire et aux paysages est tout à fait fondamentale, elle détermine jusqu'au titre du film, d'ailleurs. La porte d'entrée esthétique se trouve directement sur le terrain, dans des lieux très identifiés. Les conditions de travail très difficiles sur les sites de

construction, la nature environnante, comme le cybercafé, tout ce qui est mis en scène est réel. Même le jeu vidéo du cybercafé auquel s'adonnent les migrants est authentique : cette réalité, pour virtuelle qu'elle soit, est fidèlement reproduite. Pour moi, la réalité brute, la réalité virtuelle et le monde du rêve participent d'un seul et même ensemble qui a sa raison d'être, la tonalité du rêve résonnant avec la réalité de Singapour, de même que le processus de construction dans le jeu vidéo ressemble au processus de construction qui préside à l'évolution de Singapour.

Pourquoi ne filmez-vous que l'envers du décor et jamais le revers opulent de cette misère ?

On a décidé d'ancrer la réalité des migrants dans ce contexte de pauvreté sans jouer sur l'opposition avec la réalité dorée de Singapour. Ce sont les migrants qui m'intéressaient, non les autres, et puis il y a déjà suffisamment de films qui témoignent du luxe de l'île, quand très peu révèlent la machinerie en amont.

Vos études de philosophie ont-elles eu une influence notable sur votre travail de cinéaste ?

Il s'est passé neuf années entre mon premier film (l'expérimental *In The House of straw*) et *Les Étendues imaginaires*, et c'est durant ce long intermède que j'ai entrepris des études de philosophie. Je me suis montré un élève brillant et ce sont ces études qui m'ont conduit à m'interroger sur les questions qui traversent ce nouveau film.

« L'île se métamorphose perpétuellement grâce à cette immigration qui demeure invisible pour la population native. L'île se métamorphose perpétuellement grâce à cette immigration qui demeure invisible pour la population native. »
Yeo Siew Hua

Ce qui nous frappe toujours, nous, Occidentaux, c'est la dimension implicite et contemplative du cinéma asiatique. Il y a du désir, mais il n'y a pas de sexe ; il y a de la violence, mais il n'y a pas de meurtre ; il y a une enquête, mais elle n'est pas élucidée...

Je suis très influencé par le cinéma asiatique et je pense que nous avons en effet une façon d'aborder le monde qui est différente parce que nous en-

visageons les choses comme appartenant à un même ensemble où tout se trouve connecté. Dans le cinéma occidental, les choses sont représentées en termes de rapports frontaux, que ceux-ci relèvent du conflit ou du désir, mais par là, elles sont également isolées de tous les autres aspects du monde. Quand on prend en compte ces phénomènes et le fait que les causes et les conséquences ne se repèrent pas forcément en usant un biais direct mais au gré des contours, on développe une approche différente.

Votre approche du rêve est-elle également différente de la nôtre ?

Oui, je le pense, en effet. Dans la culture occidentale, le rêve est généralement abordé comme quelque chose de trompeur, d'illusoire. Avec le parcours qui est le mien, le rêve prend un sens très différent : il revêt tout autant de signification que la réalité dans la mesure où le rêve, en lui-même, est une projection de choses appartenant à la réalité. Dans *Les Étendues imaginaires*, mes personnages comme le territoire qu'ils habitent ont la capacité de se transformer. Le rêve peut être un moyen de transformation comme les autres, mais aussi de connexion réelle. Ainsi Lok progresse-t-il dans son enquête quand il parvient à se connecter à Wang à travers un rêve.

Le constat du film semble assez désespéré dans la mesure où il n'y a aucune issue sauf différentes formes d'échappées...

Pour moi, il y a néanmoins une issue véritable dans la mesure où Lok, l'enquêteur, parvient peut-être à s'abandonner enfin et se trouve en mesure de se mettre à la place de Wang, le migrant. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars et Arthur de Watrigant**

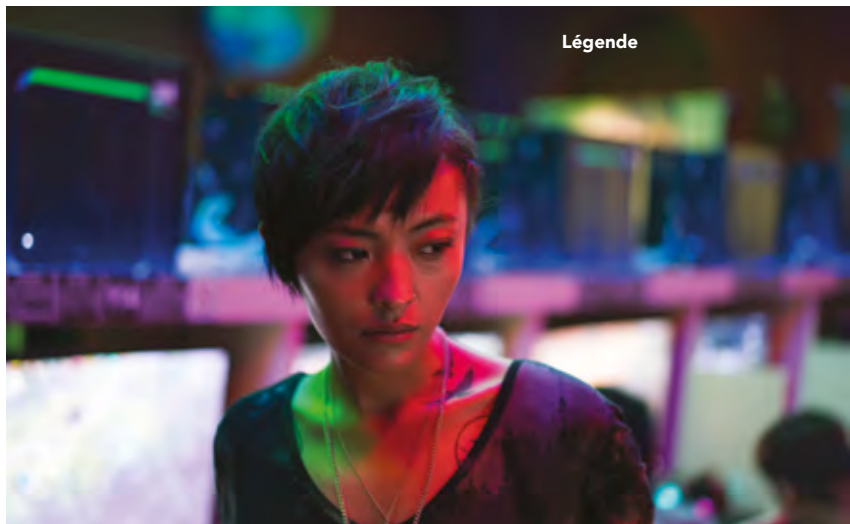


LES ÉTENDUES IMAGINAIRES (1 H 35)

De Siew Hua Yeo

Avec Xiaoyi Liu, Peter Yu, Jack Tan, Luna Kwok ♦ **En salles le 6 mars**

Singapour gagne chaque année plusieurs mètres sur l'océan en important des tonnes de sable des pays voisins – ainsi que de la main-d'œuvre bon marché. Dans un chantier d'aménagement du littoral, l'inspecteur de police Lok enquête sur la disparition d'un ouvrier chinois, Wang, chargé de transporter ses collègues depuis qu'il s'est blessé. Après des jours de recherches, les pistes suivies finissent par converger jusqu'à un mystérieux cybercafé nocturne. Il y a du Lynch chez Siew Hua Yeo, une véritable aptitude à subvertir les genres, ici le thriller, pour embarquer le spectateur dans un voyage sensoriel où le rêve se mêle à la réalité brute, et la réalité brute à la réalité virtuelle, jusqu'à abolir toute frontière. Si *Les Étendues imaginaires* touche par sa beauté visuelle, celle-ci n'est jamais gratuite mais élabore une brillante allégorie du « miracle » de Singapour par son revers, révélant une machinerie occultée et glaçante. Hypnotique. ♦ **A.W.**



Légende

Luna Kwok

« J'AIME JOUER AVEC MON PUBLIC ET JE VOULAIS LE SURPRENDRE »

Comment avez-vous travaillé avec Yeo Siew ?

J'ai perçu immédiatement l'importance de son talent, si bien qu'en tant qu'actrice, j'ai très rapidement eu envie de travailler avec lui. On a pu beaucoup parler du scénario en amont.

Dans ce monde où tous les hommes semblent perdus, elle seule, l'une des très rares femmes, paraît maîtriser les choses...

Oui, je suis d'accord avec votre interprétation. Je suis convaincue que les femmes peuvent être des meneuses et je crois même que ce sont elles qui déclenchent les grands changements de civilisation. J'ai regardé beaucoup de films noirs pour préparer mon rôle dans *Les Étendues imaginaires*, et afin d'interpréter Mindy, j'ai dû inhiber une grande part de mon côté féminin pour prendre des aspérités masculines plus conformes au personnage. Quand j'arrivais sur le plateau, chaque matin, c'était dans un esprit de colère et avec l'envie de me battre.

Comme le film subvertit le genre du polar, ne pourrait-on pas considérer que Mindy subvertit l'archétype de la femme fatale ?

Au tout début, dans le scénario, le personnage avait différents aspects, dont celui, en effet, de la « femme fatale », mais je désirais justement échapper aux rôles monolithiques qui caractérisent les films de genre. J'aime jouer avec mon public et je voulais le surprendre. Alors je me suis habillée et maquillée pour révéler dans ce rôle d'autres aspects de ma personnalité et conférer à Mindy une dimension beaucoup plus ambiguë.

Quelles sont les actrices qui vous inspirent ?

Les actrices qui m'inspirent le plus sont Liv Ullmann, Cate Blanchett ou Maggie Cheung. Parmi les Françaises, j'aime beaucoup Isabelle Huppert. ♦ **Propos recueillis par R.S. et A.W.**

Critiques

LE HOUELLEBECQ DANOIS



LES OUTRAGES

Kaspar Colling Nielsen

Calmann-Lévy
414 p. - 21,50 €

Stig, ancien punk, galeriste renommé et désabusé, est contraint par sa femme experte en intelligence artificielle de s'installer dans un coin bucolique pour élite friquée où les drones ont remplacé les ouvriers. Premier problème : leur fille préférera s'occuper des musulmans plutôt que de vivre dans ce monde bio et pacifié – direction la mégapole africaine dominée par une atmosphère délétère en dépit des efforts déployés sur place. Deuxième problème : l'artiste phare de Stig, Christian, est une espèce de porc ultime qui pense avoir trouvé la perle rare pour satisfaire ses derniers jours. Il faut dire que la jeune élue est très enthousiaste devant le sexe, en plus de ne s'émouvoir de rien question pratique *trash* ; mais n'est-ce pas ce qui caractérise sa génération ? Ce rire un peu débile ? Cette ouverture à toute épreuve ? Quand Christian apprendra que la jeune femme est en fait une attardée mentale, il sera trop tard. Comment aurait-il pu faire la différence, semble-t-on nous murmurer ? Nous sommes dans le futur après tout. L'art contemporain y est d'ailleurs toujours une vaste fumisterie, avec ses artistes pisseurs et autres producteurs d'installations en polystyrène. En fond, l'auteur développe l'idée d'une humanité assistée où la conscience et la mort seront soumises à une gestion par

Après l'attentat de trop, le Danemark loue une zone fertile du Mozambique pour y envoyer ses musulmans les moins intégrés. Une ville en préfabriqués y est créée, avec infrastructures publiques, jardins et mosquées. La population danoise excédée par la dégradation de son mode de vie accepte l'idée – les départs massifs commencent. À Copenhague, l'armée doit contenir l'Intifada des radicaux voués au déplacement, tandis que la minorité exemplaire peut rester en Scandinavie. Constat d'échec d'une Europe fatiguée. Dans ce contexte tendu,

ordinateur et recyclées en business. La question animale est ici centrale. Une fable à part entière lui est même réservée. À l'instar de Houellebecq (auquel il est essentiellement comparé) Kaspar Colling Nielsen dissèque sans ménagement les problématiques de l'époque, ainsi que leurs manifestations grossières en tentant d'en esquisser les probables évolutions.



À l'instar de Houellebecq, Kaspar Colling Nielsen dissèque sans ménagement les problématiques de l'époque, ainsi que leurs manifestations grossières en tentant d'en esquisser les probables évolutions.

Ce roman offre une sorte d'alternative à *Soumission* et à ses excroissances monstrueuses, dans un style plus fin et, pour ainsi dire, plus poétique – si l'on passe les dérapages cyniques parfois lourdingues. Bref, une dystopie explosive, très réussie, entre conte noir, satire et science-fiction, articulée autour des drames actuels. ♦ **Alain Leroy**

DANS SON CUL



BON GENRE

Inès Benaroya

Fayard
256 p. - 18 €

Crise de la quarantaine pour Claude, *working-woman* mariée, prise d'une folle envie de se taper des hommes. Elle hésite puis, songeant qu'un mec à sa place n'hésiterait pas, elle fonce. Les scènes de séduction sont invraisemblables, le discours sur les rapports hommes-femmes est convenu, les clichés pleuvent. Heureusement, il y a les fautes de

français, qui tiennent le lecteur en éveil. « *Tout filtre par le tamis de sa raison* ». Tout est filtré, peut-être ? « *Peu de femmes accèdent là où elle s'est hissée* ». « *Elle se précipite à l'ascenseur* ». « *Quelque chose s'expertise dans ses gestes* ». On dirait une traduction automatique par Google. Mais soyons justes : Inès Benaroya se rattrape dans la deuxième moitié, où elle

expédie Claude sur les routes de l'Est. Revirement inattendu, romanesque, lumineux, porté par un extraordinaire personnage de camionneuse au grand cœur (!) On en oublie presque les énormités de la première partie, genre : « *Quand mon vagin sera impraticable, vous pourrez vous enfoncer dans mon cul* ». Non, ça ira, merci.

♦ **Jérôme Malbert**

Crouâtes et merveilles

Par Nicole Esterolle



LES FRAC À FOND LA CAISSE

L'ensemble des collections des FRAC (Fonds Régionaux d'Art Contemporain) contient, après bientôt quarante ans d'existence, des dizaines de milliers d'œuvres, dont 70 % environ appartiennent au genre conceptuel-bidulaire, irregardable, volumineux et contondant, mais... de constitution fragile. Ces milliers d'œuvres exigent donc, pour leur protection et transport, un effort de fabrication et de gestion d'autant de caisses en bois de sapin, un effort qui représente le gros du travail du personnel de ces institutions. Et c'est ainsi que l'emballage physique de l'œuvre prend autant d'importance que son emballage discursif. Et c'est ainsi que, dans ce milieu où le discours sur l'art remplace l'art, et où le contenant prime sur l'éventuel contenu, la caisse devient, comme la rhétorique enveloppante, un objet d'art en soi, permettant en outre d'oublier ce qu'elle contient de non-contenu proprement artistique. On a calculé que si on alignait toutes les caisses, l'ensemble égalerait la longueur du périphérique parisien. Voilà pourquoi toute expo de la FRAC doit être considérée comme la partie émergée d'un gigantesque stockage. Et voilà aussi pourquoi, dans une quinzaine d'années, quand on aura compris que 70 % de ces œuvres ne valent pas un clou et ne sont que le produit d'un très conjoncturel délire bureaucratique de type néo-soviétique entré en collusion avec le grand capital spéculateur, le transport vers la déchetterie nécessitera bien davantage de poids lourds qu'on le soupçonne encore. ♦

Critiques



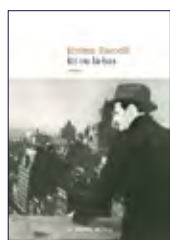
LES DÉSAFFORDÉS
Joe Dunthorne
Gallimard
240 p. – 20 €

FARCE INCORRECTE

Ray est un londonien lambda, quoique légèrement plus paranoïaque et influençable que la moyenne. Après avoir flirté par accident avec la femme d'un ami, sa vie va s'effondrer, aggravant son cas dans une fuite en avant rocambolesque, armé d'un certain génie pour le pire. Rêvant d'acquérir une *horrible maison mitoyenne* dans un quartier pourri pour sa femme et leur enfant à venir, Ray va enchaîner faux pas et humiliations, jusqu'à devenir l'homme le plus haï d'Angleterre à la faveur d'une émeute et grâce à la magie délatrice d'Internet. Pour s'en sortir, Ray compte sur son humour bancal et surtout sur sa capacité d'adaptation très démonstrative à son époque, flattant le politiquement correct à l'envi et embrassant toute idée progressiste avec une vigueur démesurée – efforts bien mal récompensés. Ce premier roman de Dunthorne traduit en français est extrêmement drôle, en plus d'être une satire habile, jouant du loufoque de notre temps jusqu'à l'absurde, forçant pourtant à peine le trait, dans une farce dynamique et efficace.

♦ A.L.

TIÈDE



ICI OU LÀ-BAS
Jérôme Baccelli
Le Nouvel Attila
214 p. – 18 €

Un Français expatrié aux États-Unis découvre à l'occasion de son licenciement une édition originale d'un recueil de Saint-John Perse, accompagné d'une mystérieuse photo le représentant. Ce point de départ est l'argument principal du livre qui développe, en parallèle d'une enquête sur le poète et ses mystères, une réflexion sur la France et les États-Unis (l'« ici ou là-bas » du titre), ainsi que sur l'exil. Accompagné par la directrice de la fondation Saint-John Perse – aussi nécessaire au déroulement de l'action que Marion Cotillard dans *Batman* – le narrateur sillonne le Nouveau Monde et prend l'avion à peu près deux fois par chapitre. Il erre sur Facebook à la recherche des photos de son ex, se demande comment retirer de l'argent en jonglant entre ses trois comptes en banque, tout en sirotant des verres de Chardonnay pour se remettre de ses émotions. La tristesse du monde moderne est bien rendue, son vide consubstantiel, son absence de lieux, ses sentiments sans chaleur. La seule chose qui luise vraiment parmi ce texte tiède, ce sont les vers de Saint-John Perse. ♦ Mélanie Marcel-Sorgue

LE CRÉPUSCULE DES MAGICIENS



LES MAGICIENS DU NOUVEAU SIÈCLE (RETOUR VERS LE RÉALISME FANTASTIQUE)

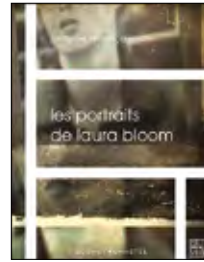
Pygmalion
1 200 p. - 34,90 €

Lorsqu'un journaliste et écrivain de renom (par ailleurs fondateur du *Figaro Magazine*) et un ingénieur en physique nucléaire d'origine juive polonaise se rencontrent, cela donne naissance à un best-seller à la fois objet de culte et sujet à controverse : *Le Matin des magiciens, introduction au réalisme fantastique* (1960) de Louis Pauwels et Jacques Bergier. Le « réalisme fantastique » en question s'instituera par la suite en mouvement de contre-culture pseudo-scientifique en réaction au matérialisme ambiant. Il se dote même d'une revue spécialisée éditée jusqu'en 1971, *Planète*, et annonce en quelque sorte la vague de spiritualité qui déferlera sur l'Occident dans les années

60-70 sous l'impulsion des hippies jusqu'à la mode « New Age » des années 80. Fin 2018, un ouvrage signé par un obscur collectif anonyme reprend le flambeau en corrigeant les erreurs, parfois grossières, de l'ouvrage originel. Dans cette somme imposante de plus de 1 100 pages intitulée *Les Magiciens du nouveau siècle*, ils déconstruisent un certain nombre de mythes et de contre-vérités historiques plus ou moins établies, notamment la légende d'une internationale néo-nazie qui se serait constituée après guerre dans l'espoir d'instaurer un IV^e Reich. On peut saluer la probité intellectuelle des auteurs qui se sont employés à démonter les théories du complot farfelues qui font florès sur Internet, comme le mythe de réseaux pédophiles satanistes ou encore celui d'un complot d'Illuminatis. De même, ils mettent en relief l'absurdité de certaines affirmations à l'emporte-pièce des auteurs du *Matin des magiciens* qui considéraient par exemple que le nazisme était « l'addition de René Guénon et des Panzers » alors qu'il est avéré aujourd'hui que les cercles ésotéristes « *volkisch* » ont eu une influence très limitée sur le régime. Enfin, l'un des intérêts de ce livre est de dresser les portraits de quelques personnalités hautes en couleurs, qui sont même entrées au panthéon de la pop culture pour certaines, comme Aleister Crowley, mage noir et espion ; Michael Aquino, militaire américain et sataniste notoire ; Anton Szandor La Vey, fondateur de l'Église de Satan ; l'archéologue nazi Otto Rahn qui passe pour avoir inspiré le personnage d'Indiana Jones ou encore Guénon et Gurdjieff. Si la lecture de certains passages peut se révéler ardue, elle n'en est pas moins passionnante. ♦ **Mathieu Bollon**

L'un des intérêts de ce livre est de dresser les portraits de quelques personnalités hautes en couleurs

JE N'AI RIEN VU DE LAURA BLOOM



LES PORTRAITS DE LAURA BLOOM
Philippe Renonçay
Buchet Chastel
208 p. - 15 €

Un photographe et un taxidermiste mènent une enquête, semble-t-il. Le photographe prend des clichés des plus beaux spécimens empaillés du Musée National d'Histoire Naturelle et cela pourrait donner lieu à tel chef-d'œuvre que publièrent les éditions de la Différence au début des années 1980 quand plus d'un million d'animaux empaillés quittèrent la galerie de zoologie du Jardin des Plantes et que Pierre Béranger eut l'idée de les photographier et Michel Butor de tresser des poèmes à ces *Naufragés de l'arche*. Hélas non, rien de cela chez Philippe Renonçay. En réalité, rien du tout. Comment peut-on si peu se laisser prendre à ce récit, c'est incompréhensible, car l'auteur sait manier la plume. Il se trouve simplement que l'on n'y comprend rien et que le livre tombe des mains. Cela arrive, malheureusement – et l'auteur de cette critique n'en incrimine que lui-même. Est-il trop bête pour comprendre ? Trop paresseux pour poursuivre sa lecture jusqu'au bout ? Sans doute. Alors ? Il n'y a rien à dire ; il n'a rien vu de Laura Bloom ; il est incapable de vous dire de quoi parle ce livre. Est-ce une manière honnête de plaider sa cause ? Rien n'est moins sûr... ♦ **Mathieu Falcone**

VAUDEVILLE CLINIQUE



TRIANGLE À QUATRE
Matthieu Jung
Anne Carrière
240 p. - 18 €

Le cœur de la jeune, belle et plantureuse Élise se brise le jour où son fiancé lègue le sien après un accident cérébral. En contrepoint de ce drame, Éric, marié et père de deux enfants, revit après une transplantation cardiaque qu'il subit le jour-même de la mort du fiancé d'Élise. Éric et Élise se rencontrent quelques mois plus tard, quand celui-là vient se faire masser par celle-ci, kinésithérapeute de son état. Il ne peut s'empêcher de bander ; elle ressent une sourde et impérieuse attirance. Rapidement, la passion adultère s'enflamme. Mais si Éric, séduit en raison d'arguments évidents, trompe banalement sa femme ; Élise le trompe peut-être, de son côté, avec feu son fiancé dont le cœur bat, se convainc-t-elle, sous les côtes du nouvel amant. Si le thème est original et séduisant, il ne s'avère pas spécialement fertile par un développement trop raide sans doute fatal. Ainsi, après son monumental et sublime *Thomas Zins*, Jung livre-t-il un autre roman d'amour, mais anecdotique et satellitaire. Demeure son emploi singulier et virtuose du style indirect libre. ♦ **Romarc Sangars**



Recours au poème

Par Jacques de Guillebon

CORSICA INCOGNITA



CORSE (FRAGMENTS DÉDIÉS À LA TERRE)
 Marc Tési ♦ Cent mille milliards ♦ 152 pages – 12 €

La Corse compte peu de poètes, la Corse parle peu. La Corse souvent est muette comme la pierre, et parfois s'y complait. Marc Tési, qui en est pour partie l'un des enfants, s'est cependant mis en tête de faire crier ces pierres, de faire parler cette montagne, de faire chanter ces bergeries de plein schiste. La Corse est une île et le passant croit souvent, comme André Siegfried parlant de l'Angleterre, qu'il pourrait s'arrêter là.

Mais la Corse n'est pas seulement ce rocher dans la mer, ce que montre le poète ici : « *Au loin l'écho du monde / Et devant moi, ton silence* ». Elle est d'abord ce dépôt d'histoires non racontées qu'il faut faire venir au jour délicatement, sans qu'elle se sente brusquée, comme une chèvre sauvage qu'on séduit mais que l'on n'apprivoise jamais. La Corse est au fond une province comme une autre – mais il ne faut pas le lui dire – où l'entrelacement des petites histoires compense l'absence d'histoire. Le problème de la Corse, c'est qu'il ne s'y est jamais rien passé, « *À toi, même étourdie (...)* / *tout l'appareil silencieux du mystère* », quoique ses fils aient mis le monde cent fois à leur main. Pourquoi le poète Tési se trouve à évoquer ses courbes granitiques, sa végétation, ses ciels, ses parfums, ses retours de fragrance passée : parce que la Corse pour qui la connaît et pour qui l'aime ne peut jamais signifier autre chose qu'une lumière d'enfance. Il n'y a à en dire que ce qui ne peut se dire à l'extérieur, « *Sphinx énigmatique / qui croit me prendre se perd* ».

Marc Tési, qui est un poète d'occasion, comme souvent les meilleurs, parvient en une centaine de pages à diffuser cette atmosphère d'Alpes et de Méditerranée conjointes qui fait la Corse unique. Mais ne parvient pas à franchir cette borne où les énigmes commencent : « *J'ai appris / Ce que je sais de la Corse / en apprenant l'humilité* ». On a hâte qu'enfin par orgueil il la viole. ♦

Critiques

ROBUSTE ET LIBRE



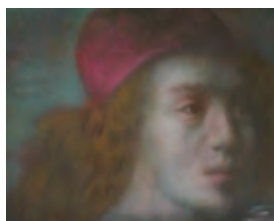
FLORIAN EYMANN
 Galerie Schwab-Beaubourg
 Du 13 au 30 mars 2019

Quand la norme française en termes de picturalité est plutôt celle du placebo insipide faussement relevé au jus de crâne, une peinture saine, sensible, joyeuse, robuste et généreuse comme celle de Florian Eymann est une surprenante et agréable transgression à la règle.

Ici, en cette galerie proche du Centre Pompidou, l'art est toujours celui de « l'intelligence de la main et du cœur », du savoir-faire, du contenu. Ces galeries prospectives, non alignées sur l'esthétique du ministère ont énormément souffert ces dernières décennies, et beaucoup ont dû disparaître. La galerie Schwab est de celles qui survivent héroïquement pour faire reconnaître en France des artistes français du niveau de Florian Eymann, qui, depuis cinq ans, expose régulièrement à Hambourg, Eindhoven, Copenhague, Londres, New-York ou Miami, un art libre dépassant les tendances comme les frontières. ♦ **Nicole Esterolle**

SFUMATO, MA NON TROPPO

Martine Bligny ♦ Lyon ♦ À venir



« *La véritable tradition dans les grandes choses n'est pas de refaire ce que les autres ont fait mais de retrouver l'esprit qui a fait ces choses et qui en ferait de tout autre en d'autres temps* ».

Difficile de ne pas penser à la fameuse citation de Paul Valéry quand on découvre le travail de Martine Bligny. À première vue, ses portraits réalisés *a tempera sfumato* (d'un style « enfumé », vaporeux, abolissant les contours des sujets) semblent tout droit sortis de la Renaissance italienne, ou de la peinture flamande. Pourtant rapidement, l'œil distingue des traces de modernité : une cicatrice par ci, une tache par là, une plume enfin sur ce dernier... Sans que l'on sache bien comment, ces portraits prennent alors une dimension contemporaine, accentuée par ce regard noir qu'ils partagent tous, regard de l'artiste sur le monde, tantôt hautain, tantôt évasif, toujours chargé d'humanité. Les Lyonnais auront bientôt l'occasion d'admirer ces toiles dans deux lieux d'exceptions qui seront communiqués sur le site de son agent souchaudartprojectlyon.fr. ♦ **André Larrégu**



POURSUITE ENVOÛTANTE



LADYTRON

Ladytron
K7 - 15 €

pas ces accents new-wave, voire gothisant, qui font de cet album fédérateur une bande-son sérieuse, légère, dansante et envoûtante à la fois – mention spéciale pour son artwork troublant où un couple abandonne sa voiture pour courir vers une forêt en feu. Beau programme. ♦ **Alain Leroy**

Huit ans après *Gravity the seducer*, Ladytron est le sixième album du groupe anglais éponyme, avec vingt années d'existence au service d'une pop électronique *dreamy*, efficace et racée. Rien de très neuf ici – d'ailleurs, en donnant le nom du groupe à ce disque tant attendu, le message semble clair : on est dans la synthèse et le savoir-faire. *Ladytron is back*, en gros. Moins éthéré que son prédécesseur et moins tubesque qu'un *Velocifero*, l'album reste globalement réussi, et même s'il ne tranchera pas dans la discographie, les morceaux devraient mettre pas mal de monde d'accord, des nouveaux fans de synthwave (*The Island*) aux vieux de la vieille (*Until the fire*, *Far from home*, *Paper Highways...*). N'oublions



WARPAINT ♦ **Buckcherry**
Century Media ♦ 20,56 €

à errer encore, embauchant des requins de studio sans charisme pour livrer des albums fades, à des années-lumière des explosions hard rock funk de leur début de carrière. Preuve en est ce *Warpaint* au titre aussi peu inspiré que ses riffs, repompant AC/DC sans trop y croire. Si le chanteur Josh Todd n'a pas abandonné, il laisse tout de même l'impression de se demander ce qu'il fout encore dans cette galère. Comble du non-sens : une reprise de « Head Like a Hole », de Nine Inch Nails en version hard rock. Trent Reznor a dû suffoquer, si tant est que ce massacre lui soit jamais arrivé aux oreilles. À fuir... ♦ **Alain Blanville**

PATHÉTIQUE OBSTINATION

Le retour des hard rockeurs de Buckcherry ! Si le groupe avait eu un honorable succès dans les années 1990 avant de se séparer puis de revenir au top avec un line-up tout frais au début des années 2000, cela fait quelque temps que le combo a bien perdu de sa superbe. À la suite du départ de leur bassiste, puis du guitariste originel et enfin de leur batteur, le groupe enchaîne les albums sans âme, tel un zombie obstiné

Station Opéra

Par Paolo Kowalski



LE LEVER DU ROI SOLEIL

Un élégant coffret de trois CD et un DVD, paru fin 2018, célèbre le projet le plus ambitieux de l'Ensemble Correspondances, qui depuis des années remet au goût du jour la musique française du Grand Siècle. En 1653, un ballet de cour grandiose représente l'épiphanie du très jeune roi comme le triomphe du soleil sur les puissances de la nuit. Seule une copie lacunaire de la partition nous est parvenue. Sébastien Daucé, chef de l'ensemble, l'a complétée par un travail acharné, jusqu'à constituer une suite foisonnante d'airs anciens, danses françaises et scènes d'opéra italien. Face à une telle variété de styles, l'émerveillement est complet. Toutes les nuances du rêve, de la parodie et de la célébration brillent dans les sonorités soignées de l'orchestre baroque. Les cordes sont lumineuses, les rythmes envoûtants, les voix enjouées. Parmi les nombreux interprètes réunis, séduit l'autorité vocale de la mezzo-soprano Lucile Richardot dans les rôles de la Nuit et de Vénus. Autant le bonheur est assuré par l'écoute des CD, autant le film ne parvient pas à recréer pour le spectateur les sensations féériques de l'expérience réelle. La scène paraît trop dénudée, trop compliquée la virtuosité des danseurs et acrobates, trop obsessionnelle l'exposition des corps, toujours travestis ou érotisés, trop froid l'hiératisme du roi (noir), que l'on aimerait voir vêtu de majesté, ou au moins d'un sourire adolescent de fierté. Puisque la mise en scène, fuyant toute reconstruction historique, ne vise qu'à faire un éloge post-moderne de la diversité, y a-t-il encore du sens à rechercher la fidélité absolue à la musique originale ? ♦

LE BALLET ROYAL DE LA NUIT

Livret d'Isaac de Benserade
Musique de Jean de Cambefort et
autres

Ensemble Correspondance
Sébastien Daucé (directeur)
3 CD + 1 DVD Harmonia Mundi
23,99 €

RIFI À LA RÉDAC

DEPUIS MEDIAPART (1 h 40) ♦ Naruna Kaplan de Macedo
Documentaire ♦ En salle le 13 mars



En installant sa caméra au cœur des locaux de la rédaction de *Mediapart*, avant, pendant et après l'élection présidentielle française de 2017, Naruna Kaplan de Macedo suit le quotidien de ceux qui y travaillent. Sur fond de dossiers comme l'affaire Baupin, les Football Leaks, les financements libyens, le film nous donne à voir les coulisses d'un certain journalisme, un journalisme de gauche en quête de révélations mais en manque de repères à l'heure où son courant n'est plus incarné politiquement. Si la première partie souffre d'une structure déséquilibrée inhérente aux choix de la réalisatrice focalisée sur les bureaux et usant d'un cadrage mal soigné, la deuxième partie, qui couvre l'élection présidentielle, se révèle bien plus intéressante. On observe alors avec beaucoup d'amusement les querelles d'alcôve de cette petite chapelle – la gauche – dont les membres voient le journalisme comme « un rôle citoyen au même titre qu'un militant », incapables de comprendre pourquoi Trump peut malgré tout gagner et choqués qu'aucune révolte ne se manifeste lorsque Marine Le Pen arrive au deuxième tour. Clou du spectacle : Edwy Plenel en larmes lors de l'annonce des résultats. La VI^e République, ce n'est pas maintenant ! Instructif et distrayant. ♦ Arthur de Watrigant

SOPORIFIQUE

QUI M'AIME ME SUIVE ♦ José Alcalá ♦ Avec Daniel Auteuil,
Catherine Frot, Bernard Le Coq ♦ En salle le 20 mars



Gilbert et Simone vivent une retraite agitée dans un village du Sud de la France. Le départ d'Étienne (voisin et amant de Simone), le manque d'argent, mais surtout l'aigreur permanente du mari, poussent Simone à fuir son foyer. Gilbert prend alors conscience qu'il est prêt à tout pour retrouver sa femme. Avec *Qui m'aime me suit*, José Alcalá dresse le tableau d'un trio de petites gens soixante-huitardes au seuil de leur dernier virage, dont le présent est désenchanté et l'avenir guère réjouissant. Hésitant entre la comédie amère et la romance italienne, le film finit par franchement boiter. Si les acteurs semblent s'amuser dans ce trio de vaudeville revisité du mari, de l'amant et de la femme, le spectateur a toutes les peines du monde à se passionner pour ce récit prévisible. Ni détestable, ni attachant, on se laisse dériver sans secousses dans cette aventure qui ne laissera aucun souvenir. Vain. ♦ A.W.

UN ŒIL SUBTIL SUR LA CRISE

ROSIE DAVIS (1 h 26) ♦ Paddy Breathnach ♦ Avec Sarah Greene,
Moe Dunford, Natalia Kostrzewa ♦ En salle le 13 mars



Rosie Davis nous plonge dans le quotidien d'une famille sans logement. Chaque jour, Rosie, la mère, épluche les annonces de location et multiplie les appels auprès des hôtels, dans l'espoir de pouvoir y loger son couple et ses trois enfants, qui, pour l'heure, s'entassent à cinq dans une voiture. Si le film reprend les thèmes d'un film social, il ne se construit qu'autour des personnages et des répercussions sur eux de la crise généralisée du logement, sans accuser pour autant une quelconque institution. Refusant l'apitoiement, le réalisateur privilégie l'empathie. C'est par la pudeur et la justesse de son regard que le film atteint à une saisissante véricité. *Rosie Davis* contourne les pièges, se refuse à prendre le spectateur en otage, et lui livrant cet instant de vie tragique, il le laisse libre d'imaginer les cheminements possibles.

♦ Victor Tarot

TROP ARIDE

LEUR SOUFFLE (2h 00) ♦ Cécile Besnault et Ivan Marchika ♦
Documentaire ♦ En salle le 20 mars



Au milieu des paysages chers à Cézanne, Sœur Bénédicte va faire ses vœux perpétuels. Elle s'apprête à vivre cloîtrée dans une abbaye bénédictine surplombant la vallée de la Durance, à Jouques. Avec d'autres sœurs, elle consacra ses journées au travail et à la prière. L'ouverture est somptueuse. La caméra capte le visage de Sœur Bénédicte alors qu'elle prononce ses vœux perpétuels, on perçoit le bouillonnement de son esprit et la joie de son cœur, comme si l'habitait une tension mystérieuse. Le plan suivant montre l'entrée au couvent, quand la jeune femme s'avance encadrée par les ecclésiastiques d'un côté et sa famille de l'autre, et qu'on devine une séparation mêlant joie et tristesse. Puis la porte se ferme et ne résonnent plus que les voix des bénédictines. Malheureusement ce souffle s'estompe vite. Ne s'enchaînent plus, alors, que de longs plans soignés, arides et contemplatifs, certes à hauteur des sœurs dont les psaumes rythment le récit, mais les réalisateurs, trop respectueux de ce qu'ils observent, renoncent à composer. Or le cinéma c'est aussi cela : couper, opposer, interpréter, pour mieux révéler ce que le réel seul n'avoue pas. ♦ Arthur de Watrigant



Monsieur Cinéma

Par Arthur de Watrigant



1953. Laurel et Hardy se lancent dans une tournée à travers l'Angleterre. Désormais vieillissants et oubliés des plus jeunes, ils peinent à faire salle comble. Mais leurs capacités à se faire rire mutuellement et à se réinventer vont leur permettre de reconquérir le public et de renouer avec le succès. Touchant.

Stan & Ollie s'ouvre sur un merveilleux plan séquence de six minutes en guise de prologue qui plonge aussitôt le spectateur au cœur d'un studio hollywoodien. Nous sommes en 1937, Stan Laurel et Olivier Hardy, au sommet de leur gloire, quittent leur loge pour se rendre sur le plateau de tournage. Ils parlent pognon et statut – dialogue annonciateur de leur déclin. Hardy, deux fois divorcé et joueur compulsif est ruiné ; quant à Laurel, conscient de la célébrité du duo, il souhaite renégocier son contrat. Puis, nous retrouvons le duo seize ans plus tard : à l'atmosphère bouillonnante du studio a succédé la solitude dans un brouillard anglais. Cette chute est celle d'un monument bicéphale du cinéma mondial qui a accumulé cent sept films et possède cette rare particularité d'avoir survécu au passage du muet au parlant et qui aura également donné naissance à trois musées, si bien que l'indissociable tandem, baptisé « Dick Und Doof » en Allemagne, « Flip I Flap » en Pologne ou « O Gordo e o Magro » au Brésil –, incarne encore aujourd'hui la pureté d'un art qui sublima l'absurde. Il n'existe pas davantage de Hardy sans Laurel que de Laurel sans Hardy et c'est ce mécanisme que dissèque le réalisateur Jon S. Baird en tentant, au soir de leur carrière, de débarrasser les hommes derrière la légende.

Si *Stan & Ollie* souffre d'une structure un poil académique, emploie des répétitions lassantes pour montrer l'usure du duo et peine à échapper aux pièges inhérents au *biopic*, Baird réussit pourtant à insuffler à son film une profonde mélancolie. C'est parce qu'il raconte une histoire d'amitié dont les protagonistes n'ont eux-mêmes pas conscience qu'il parvient à nous émouvoir de la sorte. En effet, s'ils sont inséparables à l'écran, on nous

révèle subtilement que les membres du tandem considèrent leur lien exclusivement sous l'angle professionnel. On observe ces deux vedettes déçues séjourner dans des hôtels miteux et se produire dans des salles vides incapables de se rendre compte que leur moteur artistique tourne en fait au carburant de leur profonde amitié. Comme un vieux couple pudique (sublime performance d'acteurs que celles de Steve Coogan et de John C. Reilly), Laurel et Hardy se refusent à exprimer leurs reproches, dissimulent leurs griefs par peur de détruire ce qu'ils ont créé, emploient leur savoir-faire en guise de savoir-être. C'est dans ce processus étrange où Stan et Olivier s'assimilent peu à peu aux personnages qu'ils ont créés que le réalisateur offre à son film sa singulière pertinence. Lorsqu'enfin, le tandem fend l'armure au terme d'une querelle publique déchirante, l'un des témoins demande : « *Était-ce drôle ?* ». « *Je nous aimais* », lâche Stan à Ollie ; lequel répond : « *Tu aimais Laurel et Hardy, mais tu ne m'as jamais aimé* ».

Certes l'humour irrigue le film, surtout lors de reconstitutions de sketches très réussies, mais Jon S. Baird n'hésite pas à inscrire certains des numéros au sein-même du quotidien des acteurs, les teintant parfois même d'une certaine tristesse, comme lors de cette scène où Ollie monte difficilement les marches d'une gare avec sa malle, clin d'œil à l'une des célèbres scènes d'acheminement de piano (*Livreurs, sachez livrer !* 1932), unique film de Laurel et Hardy qu'aura récompensé un Oscar. On trouve également une belle scène empruntée à *Maison de tout repos*, où Laurel reconforte un Hardy alité après une crise cardiaque. Handicapé de quelques lourdeurs évi- tables, *Stan & Ollie* séduit néanmoins par sa tendresse sincère et cet émouvant tableau de comiques mélancoliques. ♦

Comme un vieux couple pudique Laurel et Hardy se refusent à exprimer leurs reproches, dissimulent leurs griefs par peur de détruire ce qu'ils ont créé.

STAN & OLLIE (1 H 37) ♦ Jon S. Baird

Avec Steve Coogan, John C. Reilly, Nina Arianda ♦ En salle le 6 mars

Traité de la vie élégante



Par Frédéric Rouvillois
Écrivain et juriste

LE FROMAGE PASSE TOUJOURS DEUX FOIS

« **L**es réceptions de l'ambassadeur sont réputées pour le bon goût du maître de maison », pouffa Mathilde en envoyant un coup de coude complice à E., qui était assis à sa droite.

– Tant qu'il nous sert ces fromages sublimes de chez Androuet, et pas des Ferrero Roche d'or... », répliqua-t-il avec un sourire gourmand.

De fait, les dîners chez Jean-Charles M., que la carrière diplomatique avait longtemps retenu éloigné du pays des 258 fromages, s'achevaient toujours en apothéose gustative. Au grand dam de Chantal de S., qui avait horreur du fromage, et qui en profita pour se lancer à l'attaque en se penchant vers Mathilde :

– Le bon goût ! Vous plaisantez ? Vous savez bien que tous les manuels de savoir-vivre enseignent que dans les bonnes maisons, le fromage n'est présenté qu'une seule fois, jamais deux ! » On entendit Lucien de S. soupirer, Mathilde chuchoter que le facteur, lui au moins, passait toujours deux fois, et E. s'éclaircir la voix avant de répliquer :

– Ma chère Chantal, vous n'ignorez pas qu'un vieux juriste comme moi professe un respect profond pour les règles : mais encore faut-il savoir d'où elles viennent, ce qu'elles cachent et quelle est leur raison d'être. Or, pour celle que vous venez d'indiquer, j'avoue être un peu dubitatif...

– J'ai lu quelque part que reprendre du fromage signifierait qu'on n'a pas eu assez à manger pendant le repas », intervint Lucien, se portant au secours de son épouse.

– Ce qui voudrait dire qu'un hôte un peu pingre sur la nourriture, après avoir laissé jeûner ses invités, devrait s'abstenir de leur resservir du fromage afin de dissimuler la frugalité de ce qu'il leur a offert ? L'explication me paraît un tantinet baroque, vous ne pensez pas ?

– Et puis, les mêmes causes produisant les mêmes effets, ça supposerait qu'on ne doit pas non plus resservir de dessert,

ajouta Mathilde d'un air détaché. Vous devriez goûter le bleu de Termignon, il est tout simplement sublime.

– Vous n'y êtes pas du tout ! gronda Chantal. Si on ne le ressert pas, disait ma grand-mère, c'est parce que le fromage est le seul mets qui n'ait pas été fabriqué en cuisine. Voilà pourquoi c'est aux autres plats qu'il faut faire honneur, et non pas au fromage, qu'on a juste été acheter à l'extérieur. Simple question de respect de la maîtresse de maison.

– Décidément, ma chère Chantal, j'adore le bon sens bourgeois de votre mère-grand, l'admirable dame Tromprier-Gravier, mais il me semble parfois un peu court...

– Et pourquoi donc, je vous prie ?

– Parce que le lien logique entre la fabrication maison et le fait de resservir ou non me paraît très incertain. D'autant qu'*a priori*, à moins bien sûr de tenir une brasserie, il est plutôt rare que l'on fabrique soi-même sur place le pain, le vin, le champagne, les alcools ou le café. Or, à ma connaissance, le savoir-vivre n'interdit pas d'en resservir une seconde fois... et même un peu plus le cas échéant.

– Sauf chez le radin de tout à l'heure, bien sûr, commenta Mathilde en contemplant la jolie robe rouge de son pape Clément.

– En somme, je pense qu'il est fondamentalement plus poli de se plier aux goûts et aux désirs de ses invités, et sur ce point particulier, de ne pas les laisser comme le renard de la fable reluquant le fromage du corbeau,

la langue pendante devant un plateau chargé de merveilles auxquelles un usage énigmatique leur interdit de toucher. À moins bien sûr qu'ils n'aient anticipé le coup et qu'en prévision, ils se soient servi d'emblée une assiette pantagruélique de toutes les variétés offertes à leur gourmandise !

– Euh... Non, ça non plus, ça n'est pas possible, murmura Chantal en rougissant comme quelqu'un qui comprend qu'il vient de se piéger lui-même : selon les manuels de savoir-vivre, il est interdit de se servir de plus de trois fromages différents. ♦

Le fromage est le seul mets qui n'ait pas été fabriqué en cuisine. Voilà pourquoi c'est aux autres plats qu'il faut faire honneur.

ABONNEZ-VOUS !



1 AN

11 NUMÉROS

+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

65 €

2 ANS : 115 €



1 AN

11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

45 €

2 ANS : 80 €

POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :
LINCORRECT.ORG

Bulletin à remplir et à envoyer à L'Incorrect – Service Abonnement – 28, rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09
accompagné de votre chèque à l'ordre de L'Incorrect

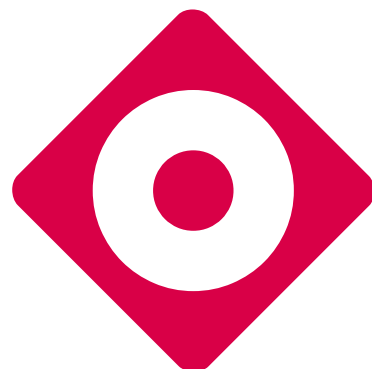
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____@_____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09

RÈGLE DE VIE DU COURS CLOVIS

COLLÈGE-PILOTE ESPÉRANCE RURALITÉS



ARTICLE 6 : L'ÉLÈVE DU COURS CLOVIS CHERCHE À BÂTIR
DES **AMITIÉS VRAIES**, IL VEUT LE BIEN DE SES AMIS.

**Aidez-nous à rendre l'Espérance
aux enfants de la France périphérique !
Faites-nous un don !**



Fondation
**Espérance
Ruralités**



09 81 98 23 03



contact@esperanceruralites.org



www.esperanceruralites.org